

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



2 TIM. 1, 5; 10, 11, 13.

NEUVIÈME ANNÉE

1869

VEVEY
RECORDON FILS

MONTBÉLIARD
F.-A. SCHUTTEL

LE JARDIN DE CORINTHE (d'après une photographie).



LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

NEUVIÈME ANNÉE

Un résumé de l'histoire biblique, *que nous avons parcourue ju qu'ici.*

« *Les souffrances qui devaient arriver à Christ et les gloires qui suivraient* » (1 Pierre I, 11).

Si mes lecteurs jettent les yeux sur le verset qui précède celui d'où nous avons tiré les mots ci-dessus, ils y verront que, dans les temps de l'Ancien Testament, les saints hommes, qui étaient employés de Dieu pour écrire les Ecritures, s'appliquaient à connaître la portée des choses qui leur étaient révélées. « Recherchant pour quand et pour quel temps, l'Esprit de Christ qui était en eux, rendant par avance témoignage, déclarait les souffrances qui devaient arriver à Christ et les gloires qui suivraient. »

Cher lecteur, avez-vous trouvé Jésus dans les Ecritures? L'avez-vous trouvé de manière à avoir en lui la paix de la conscience et, pour votre cœur, un Objet plus précieux que tout autre? Si cela n'est pas, ne vous donnez aucun repos, jusqu'à ce que vous recon-

naissiez votre état de péché ainsi que vos voies, tellement que vous soyez heureux de tomber aux pieds du Sauveur, pour obtenir miséricorde. Dans un cas tel que le vôtre, Jean Bunyan eût dit : « A genoux, ô homme, et crie à Dieu, pour trouver grâce. La vie et la mort en dépendent pour toi — maintenant ou jamais ; cette occasion perdue, tu peux n'en jamais rencontrer une autre. Saisis-la tout de suite, avant de mettre de côté ton livre, et que ton âme soit en règle avec Dieu ! »

Durant huit années nous avons parcouru les scènes variées que présente l'Histoire Sainte et sûrement dans chacune d'elles nous avons trouvé Jésus. Nous l'avons trouvé dans le premier chapitre, car il est celui par qui furent faites toutes choses, et toute la création n'était que l'expression de sa sagesse et de sa puissance. Nous l'avons trouvé dans l'aimable type que le second chapitre nous offre de l'union de Christ avec l'Eglise. Nous l'avons trouvé aussi dans le troisième, hélas ! dans une triste circonstance ; mais il était à la hauteur de cette circonstance, quelque déplorable qu'elle fût. Dans ce qui est dit au serpent, nous avons le premier bourgeon du germe de la promesse, sur lequel la foi peut tenir ferme, aussi bien que sur les vêtements de peau de notre premier père. Dans le quatrième, le précieux Sauveur nous est présenté sous divers aspects. Les victimes d'Abel nous le montrent comme le grand Rédempteur et comme le seul chemin par lequel un pécheur puisse s'approcher de Dieu. Enfin, le martyre d'Abel était le type de celui dont le sang crie maintenant contre un monde coupable qui le répandit, dans sa haine pour Dieu et pour son Fils.

Cher lecteur, prenez-vous votre place avec Abel à

l'autel ou avec Caïn au drame sanglant? Il n'y a que cette alternative, — elle divise l'humanité partout où l'Évangile est annoncé. Oh! que cette question atteigne votre conscience et devienne le pivot de vos intérêts éternels.

En descendant le courant de l'histoire, quel type précieux de Jésus l'arche nous présente! et si le déluge est un spectacle terrible à considérer, voir l'arche (que la foi avait été 120 ans à construire) flottant sur la surface, saine et sauve, — quel encouragement pour le croyant! « Entrez dans l'arche, » telle fut l'invitation d'en haut, et lorsque Noé y fut entré, lui, toute sa maison, et quelques paires de toute âme vivante, Dieu ferma la porte sur eux, et en sûreté ils affrontèrent le déluge destructeur. Au temps convenable, Dieu leur parla et, à son commandement, ils sortirent de l'arche et offrirent sur le mont Ararat, un nouveau type du Sauveur par le sacrifice et les holocaustes, dans lesquels Dieu flaira une odeur d'apaisement, et déclara qu'il ne maudirait plus la terre; tandis que l'arc-en-ciel dans les nuées devenait pour toutes les générations le gage de l'accomplissement, de la parole de Dieu.

Bien-aimé lecteur, vous êtes-vous réfugié dans l'arche du salut? et avez-vous pris votre place à l'autel des holocaustes? Savez-vous ce que c'est que d'être « accepté dans le Bien-Aimé? » S'il n'en est pas ainsi, je le répète — ne vous donnez point de repos jusqu'à ce que cette bénédiction vous appartienne.

L'histoire de Joseph, douce et précieuse histoire, est toute remplie de Jésus—de ses souffrances d'abord et de ses gloires ensuite. Mais ici de nouveau s'élève la question: A quel parti êtes-vous lié? A celui des

meurtriers qui cherchaient à le tuer, ou au parti de l'anti-type de Celui qui était l'objet de leur rage vindicative? Il ne peut y avoir aucun parti neutre — ennemi ou ami, tel est le caractère de chacun. Qui êtes-vous? Vous devez savoir si vous vous êtes humiliés devant le Sauveur, comme les frères de Joseph le firent ensuite plus tard devant lui, alors qu'ils étaient incapables de lui répondre un mot. Mais lui avait pour eux des paroles de consolation — de paix, qu'il leur adressa avec instances. De telles paroles sorties des lèvres de Jésus ont-elles trouvé un écho dans vos cœurs brisés? Et ainsi, en suivant le cours de notre histoire, celles de Samuel et de David nous ont de nouveau parlé de la grâce et de la gloire de Jésus. Samuel, le premier des prophètes, et David rendirent tous deux témoignage à son Nom. David vécut longtemps et écrivit beaucoup, et chacune de ses pages rend témoignage du divin Messie. Le livre des Psaumes est vraiment merveilleux. Quelque variés qu'en soient les chants, c'est toujours la même note qui vibre sur la lyre: « Les souffrances de Christ et les gloires qui les devaient suivre. » Êtes-vous, mon lecteur, en état d'accompagner cette mélodie céleste? Vous a-t-elle arraché aux folies, aux vanités et aux plaisirs du monde? Oh! que tels soient ses effets, si vous n'en avez pas encore fait l'expérience.

Dans une de nos études, nous nous sommes occupés d'un très-sombre épisode de l'histoire de David. Le cœur d'un père brisé par l'obstination et la rébellion ouverte de son fils est une épreuve bien amère, comme le prouve ce cri du roi: « O mon fils, Absalom, mon fils! mon fils Absalom! Plût à Dieu que je fusse mort pour toi, ô Absalom, mon fils, mon fils! » qui nous

apprend à quel point David but de cette coupe amère. Se pourrait-il que quelqu'un de mes lecteurs remplit une telle coupe à ses parents pieux et lit descendre avec douleur leurs cheveux blancs au sépulcre? O malheureux! sois averti à temps. Terrible fut le châ-timent d'Absalom, qui arracha de pareils cris du cœur de son père. Prends garde d'encourir toi-même un pareil châ-timent! Soumets-toi à Celui dont la souve-raine grâce est ton seul refuge. Puisses-tu chercher et trouver ce refuge, qui ne te sera point refusé. Personne ne regarda jamais à Christ en vain. Laisse-toi persua-der, détourne-toi de tout refuge trompeur, et dans la conviction de ta condition de pécheur perdu et juste-ment condamné, jette-toi aux pieds de Jésus, et il ne te repoussera pas

Si nous passons maintenant aux temps du Nouveau Testament, nous y trouvons sans doute Jésus à chaque page. Nous le voyons dans la crèche, « Dieu manifesté en chair. » Les quatre Évangiles sont son histoire: qu'on aime à les relire — à s'arrêter sur leurs écrits sacrés. « L'homme de Sichar, » comme il a été nommé — l'Homme qui se montra plein de grâce envers la fem-me de Naïn, la pécheresse, qui trouva un refuge à ses pieds et du soulagement en répandant un torrent de larmes devant lui. Comme il la défendit contre les soupçons de son hôte; comme il sut tirer de la bouche de celui-ci l'aveu involontaire que celui qui avait été le plus pardonné aimerait le plus (Luc VII, 36-50). Ailleurs, encore, nous trouvons les traces de sa grâce dans l'accueil qu'il fit à la pauvre réprouvée dans le huitième chapitre de Jean. Qui peut lire l'histoire de l'amour infini, joint cependant à une sainteté infinie,

sans être touché jusqu'aux larmes ? Ainsi la méchance ! é des ennemis mortels de cette malheureuse et coupable femme fut surmontée par la grâce de Dieu pour l'encouragement et le salut de multitudes d'autres pécheurs. Puisse-t-il en être encore ainsi pour plusieurs et pour toi , particulièrement , cher lecteur , si tu ne connais pas encore la grâce de Jésus !

La Croix ! Comment l'aborderons-nous ? La sainte place de réunion entre Dieu et le pécheur. Quoique son ombre puisse et doive bien produire en nous de sérieuses et solennelles pensées , nous pouvons pourtant nous approcher avec confiance d'un terrain où les anges viennent pour apprendre. La croix de Christ ! avec ses prodiges insondables de sainteté de grâce , où le péché est entièrement ôté , où un pardon complet est assuré , et cela en parfaite harmonie avec chacun des attributs de la nature et du caractère de Dieu ; de sorte que Dieu est glorifié , le pécheur sauvé , en se plaçant sur ce terrain par la foi , et le sang précieux de Christ est exalté , comme le fondement du salut , la sécurité de tous les croyants. Il y a plus. Christ n'est pas demeuré dans le tombeau , il est ressuscité et il est monté en haut , et sa séance dans les lieux célestes nous y a introduits par grâce. Nous sommes « rendus agréables dans le Bien-aimé, » l'Homme assis à la droite de Dieu. Des pécheurs lavés et pardonnés par son sang , et acceptés dans sa personne en haut , sont les précieux fruits de l'œuvre merveilleuse de Christ sur la croix. Nul n'en peut apprécier toute la valeur , si ce n'est Celui auquel elle fut présentée , et il la comprend bien.

Cher lecteur , avez-vous été amené sur ce terrain sacré et à la nouvelle vie , dans laquelle , par la puis-

sance du Saint-Esprit, vous pouvez glorifier Dieu durant votre séjour temporel? En un mot, avez-vous, quant à la conversation précédente, dépouillé le vieil homme, qui est corrompu selon les convoitises qui séduisent, et avez-vous revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. Tout est là; rien moins qu'une nouvelle créature en Christ Jésus, ne sera suffisant. Cela suffira, Dieu soit béni. Avez-vous passé à ce nouvel état? Alors, vous ne manquez de rien, soit pour la vie terrestre, soit pour celle qui nous attend dans la gloire. Christ suffit à tout. Tous ceux qui le rejettent doivent périr, et tous ceux qui, par grâce, le reçoivent, reçoivent par lui toute la plénitude de cette grâce. Heureuse part! Qu'elle soit celle de chacun d'entre vous, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ. Amen et amen.



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

QUATRIÈME LETTRE.

Apocalypse XIII.

(VOIR N^o X, ANNÉE 1868.)

Mes jeunes amis,

Le sujet, dont nous avons à nous entretenir aujourd'hui, est tout à fait sérieux, et il réclame toute votre attention. En effet, il ne s'agit pas, ainsi que la lecture de notre chapitre nous l'apprend, du déploiement de

la riche et souveraine grâce de Dieu, au milieu d'un monde ruiné et perdu par le péché; mais du développement extraordinaire du mal dans le monde. Jamais, en effet, pareilles choses ne s'étaient vues au milieu des hommes. Satan, en de certaines circonstances, avait bien essayé de contrefaire les actes de la puissance de Dieu, il avait poussé Nébucadnetzar et Darius à élever des prétentions à la divinité, à vouloir être Dieu; malgré cela, le mal n'avait pas atteint le degré de développement qu'il atteint ici. Deux choses particulières caractérisent la scène effrayante et diabolique de notre chapitre: D'abord, les prétentions de la première bête à se faire passer pour le Dieu suprême, acceptant comme tel, les hommages des habitants de la terre. Ensuite, la seconde bête qui s'élève avec la prétention d'être le Christ, dont elle emprunte les apparences («elle a deux cornes semblables à un agneau»); et tout cela, appuyé par l'exercice de la puissance satanique qui opérera des miracles de mensonge à la vue des hommes.

Voilà, mes jeunes amis, dans quelles circonstances graves et malheureuses seront placés les hommes que Dieu aura abandonnés à eux-mêmes. Ils seront trompés et séduits, parce que n'ayant pas eu l'amour de la vérité pour être sauvés, ils seront exposés à une efficace d'erreur pour croire au mensonge (2 Thess. II, 11). — N'est-ce pas profondément triste de penser que, par leur incrédulité à l'égard de la vérité, les hommes obligeront Dieu d'en venir à une telle extrémité à leur égard? Certainement; et c'est ce qu'éprouvè tout croyant à la lecture de ce chapitre.

Maintenant, mes jeunes amis, occupons-nous des

principaux détails de toute cette scène. Et pour mieux comprendre la portée et la signification des figures que l'écrivain inspiré emploie, ainsi que l'application qui en est faite aux personnages qu'elles représentent, portons nos pensées un peu en arrière — au temps où le prophète Daniel fut appelé de Dieu à parler des quatre monarchies gentiles, qui succédèrent, dans l'exercice du pouvoir temporel, aux Juifs qui avaient été emmenés captifs à Babylone, et auxquels un tel pouvoir était ôté.

Le prophète Daniel fut le premier, je crois, qui représenta sous des figures animales les chefs de ces monarchies qui allaient se succéder, jusqu'au retour glorieux et personnel du Seigneur Jésus. Cette manière de l'Esprit de Dieu, de représenter ainsi ces monarques gentils, est très significative et elle nous indique où en étaient ces grands hommes, au point de vue de leurs capacités spirituelles et de leur jugement. De nos jours même, ne dit-on pas vulgairement d'une personne qui n'a pas d'esprit, qui n'entend rien aux choses qu'on lui présente : c'est une bête ! — Eh bien, mes jeunes amis, Dieu, qui connaît tout — l'avenir comme le présent, — a jugé convenable de représenter ces princes sous une image si ignominieuse, parce que, dans l'exercice de leur souverain pouvoir, ils montreraient leur complète ignorance de la volonté et des droits de Dieu. Aussi, Daniel, dans le récit qu'il nous fait de la manière dont ils ont marché durant leur règne, nous les montre-t-il comme agissant non-seulement sans intelligence, mais même en opposition directe aux droits de Dieu. Par exemple, Nébucadnetzar se fait dresser une statue, afin que tous les peuples se prosternent devant elle. Belsa-

tzar profane les vaisseaux sacrés du temple de Jérusalem ; — Darius supporte qu'on n'invoque aucun dieu que lui, durant 30 jours ; et que ne sera pas le dernier chef gentil de notre chapitre ? Lisez le verset 5 : « Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes,..... et elle ouvrit sa bouche *contre Dieu*, pour blasphémer son nom, et son habitation et ceux qui habitent au ciel. » Ainsi, non-seulement Dieu, mais tout ce qui sera saint et précieux à son cœur sera l'objet des blasphèmes de ce prince impie et malheureux. Quel temps sera celui où il paraîtra !

Maintenant, mes jeunes amis, permettez-moi une simple question : A qui la créature, si haut placée qu'elle soit, doit-elle rendre hommage, est-ce à Celui qui l'a créée, ou à quelque autre ? C'est à Dieu bien certainement. Or, vous le voyez par l'Écriture, ce n'est pas ce qui a eu lieu dans le passé, et ce n'est pas, non plus, ce qui aura lieu dans l'avenir. L'Écriture nous montre, au contraire, que ce à quoi l'homme aspire, c'est à s'attribuer l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul. Vous pouvez maintenant comprendre, je l'espère, pourquoi ces monarques sont représentés sous une telle image. L'apôtre Paul nous enseigne aussi : « que l'homme *animal* ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » Telle est, mes jeunes amis, la condition de tout homme qui n'a pas l'Esprit de Dieu.

Lisons maintenant quelques versets, en Daniel, chap. VII ; cela jettera de la lumière sur le sujet qui nous occupe.

Dans ses visions, Daniel vit successivement monter de la mer, « quatre grandes bêtes différentes l'une de l'autre. La première était comme un *lion*, la se-

conde était semblable à un *ours*, la troisième était semblable à un *léopard* et la quatrième était épouvantable, affreuse et très forte et elle avait de grandes dents de fer; elle mangeait et brisait, et elle foulait aux pieds le résidu; » c'est-à-dire les Juifs pieux de ces temps-là (voyez le verset 21).

Dans notre chap. XIII, quelques détails, de plus qu'en Daniel, nous sont donnés concernant la forme de la bête qui représente la quatrième monarchie. La Bête que Jean voit, outre ce qu'en a déjà dit le prophète Daniel, « a sept têtes et dix cornes, » ce qui la rend d'autant plus terrible et affreuse.

Représentez-vous, chers enfants, un monstre pareil! — Outre cela, qui est déjà extraordinaire, elle embrasse dans son être, les caractères de méchanceté des bêtes qui l'auront précédée. Ainsi : elle est semblable à un *léopard*, cela indique qu'elle aimera à répandre le sang; ses pieds sont semblables à ceux d'un *ours*, et sa bouche, comme la bouche d'un *lion*, dévorant et déchirant tout ce qui s'opposera à sa volonté et à ses impies désirs. Jugez par cela, mes amis, de ce que deviendront, sous le règne d'un pareil monarque, les fidèles témoins du Seigneur? Combien n'auront-ils pas à souffrir.

Avant d'aller plus loin, il convient peut-être que je vous dise à laquelle de ces monarchies gentiles, ces différentes images se rapportent. Nébudcanetzar était représenté par la figure du *lion*; les Mèdes et les Perses, qui lui succédèrent, étaient représentés par l'*ours*; les Grecs, qui vainquirent les Mèdes et les Perses, étaient représentés par la figure du *léopard*; enfin, la quatrième monarchie, celle des Romains, est représentée sous une forme monstrueuse et horrible à voir.

Mais n'oublions pas que ces figures indiquent le caractère et les traits moraux des personnages ainsi représentés. Revenons maintenant, mes jeunes amis, à ce qui fait plus spécialement, le sujet de notre entretien. Je disais donc que la Bête a sept têtes et dix cornes : ce terrible personnage des derniers jours appartient à la quatrième monarchie, c'est de son sein qu'il s'élèvera, car bien qu'elle ne soit pas aux yeux des hommes, elle est toutefois aux yeux de Dieu. Il est donc probable que la guérison de la plaie, dont il est parlé au verset 3, coïncidera avec l'apparition de la Bête ou peut-être en dépendra. Ce sera alors que la forme impériale de gouvernement, frappée ou blessée à mort, pendant un temps assez long, sera de nouveau guérie. A cette réapparition de la monarchie romaine, sous son caractère *impérial*, les hommes rendront hommage au dragon, parce qu'il aura donné pouvoir à la Bête, et ils rendront aussi hommage à la Bête, disant : qui est semblable à la Bête, et qui peut combattre contre elle (vers. 4) ? Voilà comment, dans l'ivresse d'une joie qui ne sera que pour un peu de temps, les hommes défieront toute puissance, et par conséquent celle de Dieu, de pouvoir lutter contre ce chef impérial de la fin.

Quant à la seconde bête, différente dans sa forme de la première, elle ne lui sera pas inférieure quant au mal. Son rôle principal sera la séduction : « Et elle séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la bête. » Ce sera un prophète de mensonge, comme il s'en était déjà tant élevés du temps d'Israël infidèle. Toutefois, cette bête, car c'en est bien une, n'agira pas par une puissance

qui lui sera propre, ce sera un pouvoir emprunté, car nous lisons : « Et elle exerce tout le pouvoir de *la première bête* devant elle. » Elle a pourtant un caractère propre et distinctif, celui de : « faux prophète. » A ce point de vue, son action sera aussi maligne sur la bête elle-même, que sur les hommes qu'elle poussera dans l'idolâtrie. Il en était ainsi au temps d'Achab, roi d'Israël ; l'influence des faux prophètes qui l'entouraient était aussi pernicieuse pour lui que pour tout autre Israélite ; aussi le voyons-nous se diriger d'après leurs conseils (2 Chron. XVIII, 19-22).

Pour ce qui regarde l'origine de cette seconde bête, on est autorisé, je le crois, à dire qu'elle s'élèvera de « la terre » d'Israël ; d'ailleurs ses allures et son caractère distinctif de *faux prophète* rentrent dans les termes selon lesquels l'Esprit de Dieu parle des faux prophètes au milieu d'Israël. L'apôtre Pierre, dans sa seconde épître, distingue les *faux prophètes*, des *faux docteurs* ; ces derniers se relient aux gentils et les autres au peuple juif (chap. II, 1). Peut-être le second personnage, dont nous nous occupons, affichera-t-il la prétention d'être le *Christ*, l'*Oint* de l'Éternel, cela est très possible ; cependant, j'incline à croire que, quant à lui-même, il se souciera peu de principes bibliques. Du reste, d'après les enseignements du Seigneur Jésus, il y en aura plusieurs, en ce temps-là, qui s'élèveront avec cette prétention (Matth. XXIV, 24). Mais quant à ce faux prophète, sa parole sera celle du dragon, c'est-à-dire, *pur mensonge* ! Sa parole sera l'expression de toutes les pensées du dragon, « car il est menteur et le père du mensonge. » A cette puissante parole de séduction, se joindront les miracles de men-

songe qu'il lui sera donné de faire devant la première bête; aussi, est-il toujours dit de lui : « qu'il séduit ; » — il n'amènera personne dans le vrai, ni dans le bien. Il sera, sans doute, comme le chef de cette bande de faux christes et de faux prophètes qui s'élèveront en Judée, à cette époque-là. Enfin, la puissance de séduction sera telle que, s'il était possible, « les élus mêmes seraient séduits. »

Mes chers jeunes lecteurs, on tremble en pensant que de pareilles choses s'accompliront, là-même où Jésus, le Fils bien aimé de Dieu, a opéré tant de *vrais* miracles, mais auxquels, hélas! ceux devant lesquels ils furent accomplis ne crurent pas. « Je suis venu au nom de mon Père, dit le Sauveur aux Juifs, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez. »

Ah! mes amis, n'attendez pas que cet être infernal paraisse, pour réfléchir sérieusement à votre position devant Dieu, car ceux qui seront les témoins oculaires de sa présence seront séduits. Tournez-vous, sans retard, vers Celui qui est « *le chemin, la vérité et la vie;* » Lui seul est l'expression vivante et fidèle des pensées de Dieu, — de son amour infini envers de pauvres pécheurs, tels que nous sommes par nature. Réfléchissez au danger que vous courez, si vous ne recevez pas dans vos cœurs sa parole. Rien ne peut garder le cœur du mensonge et de la séduction de ces jours affreux, qui sont devant nous, si ce n'est la parole — la vérité même de Dieu.

Que Dieu vous accorde la grâce, chers enfants, de crier à Lui, afin qu'Il vous donne la foi pour croire sa parole.



Frères et sœurs.

(SUITE ET FIN DE LA PAGE 284 DU VIII^e VOLUME.)

Pour terminer ce récit, j'ajouterai que vers la fin de l'été suivant, quelques cas de fièvre nerveuse se montrèrent au village et dans les hameaux. Annette en fut atteinte ; après les diverses phases de la maladie, après un état d'insensibilité presque complète, où elle ne pouvait ni voir, ni entendre, ni faire usage de la parole, elle reprit ses sens durant quelques instants et dit à sa mère et aux autres assistants : « Cette fois je vais voir mon bon Sauveur ! Bientôt, oui bientôt, je serai vers Lui ! *Encore un peu de temps et Celui qui vient arrivera, et il ne tardera pas* (Hébr. X, 37) ! »

En effet, après une nuit calme et une courte agonie, le matin suivant ne la retrouva plus ici-bas ! Elle s'était endormie dans une paix parfaite !

Une autre bénédiction attendait encore Annette : lorsque sa cousine Susanne était partie pour Genève, elle aurait désiré de l'accompagner ; mais on ne le lui accorda pas pour cette première fois, craignant pour elle les fortes émotions, ainsi que les variations de la température. Susanne avait trouvé son frère très souffrant, mais fort bien soigné corporellement. Elle avait cru d'abord que les suites de l'accident d'Albert, les souffrances qui en résultaient pour lui et la nécessité de demeurer couché dans un lit durant plusieurs semaines, agiraient d'une manière favorable sur son esprit, et qu'elle pourrait profiter de la circonstance pour lui faire faire un retour sur lui-même et juger son passé !

Combien se trompait la pauvre jeune fille ! Albert était d'une impatience, d'une irritabilité, d'une brusquerie telles envers ceux qui l'approchaient, que Susanne vit bientôt que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de se taire, et de remettre son malheureux frère aux soins de Celui qu'on n'invoque jamais en vain. Au bout de dix jours de fatigues, elle quitta Genève, après avoir reçu du docteur, qui soignait son frère, l'assurance que dans une ou deux semaines, ce dernier pourrait être transporté dans son village, pour y recevoir les soins de sa sœur dans sa propre maison. Cette parole du médecin montrait clairement à Susanne que la blessure reçue à la tête était plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord. Son travail s'étant accumulé durant son absence, elle dut attendre quatre semaines avant de retourner au pensionnat ; elle prit en conséquence ses mesures pour ramener Albert avec elle, et cette fois-ci, Annette supplia tant sa mère et son frère Georges, qu'on lui permit d'accompagner sa cousine. C'était par une belle journée de la fin d'avril ; Albert était tranquillement assis dans un grand fauteuil, sur la terrasse du pensionnat, ayant encore son bras en écharpe et la tête soigneusement enveloppée. A la vue d'Annette aux côtés de Susanne, un sourire de satisfaction parut d'abord sur ses lèvres ; mais bientôt un pénible souvenir lui fit subitement baisser la tête et il prit un air confus en les abordant : — Comment, c'est toi, Annette !.... c'est toi qui viens me visiter, jusqu'ici à Genève !.... tu es trop bonne pour moi, ma chère, bien chère Annette, en vérité, moi qui.... au mois de novembre dernier....

— Ne parlons plus de cela, Albert, puisque d'ailleurs je ne suis pas morte et que me voilà bien por-

tante, par la bonté de Dieu. Je suis si contente et si heureuse de te retrouver et de pouvoir avec Susanne te ramener à la maison !

Il fut décidé qu'on partirait le lendemain matin, par le chemin de fer, jusqu'à la station la plus rapprochée du village ; Susanne avait d'avance loué une voiture qui devait les attendre à la gare. Durant le voyage, Albert ne pouvait se lasser de remercier Annette de ce qu'elle lui avait, disait-il, rendu le bien pour le mal, à lui qui avait si méchamment saisi un prétexte pour ne pas se rendre auprès du lit de sa cousine mourante, quelques mois auparavant. On pouvait donc déjà entrevoir par là qu'Albert serait plus accessible que précédemment à ce qui pourrait lui être adressé, pourvu que cela fut dit par la bouche d'Annette. En effet, dès qu'il fut installé dans son logis, cette dernière saisissait toutes les occasions favorables d'arriver à son but, soit en restant auprès de son cousin lorsqu'il ne pouvait sortir, soit en l'accompagnant dans ses petites promenades en plein air, tantôt en lui faisant lecture de quelque bon traité, ou de certains chapitres de la Bible, tantôt en lui proposant de lui chanter un cantique ou en lui parlant de l'amour du Seigneur Jésus. Et il l'écoutait volontiers sans mot dire ; c'était certainement déjà beaucoup pour un écolier de sa trempe et de son caractère. Mais il n'en resta pas là ; il choisit bientôt lui-même les portions de l'Écriture qu'il désirait que sa cousine lui lût, puis en vint à lui dire, quand elle se retirait chaque jour : « Tu prieras pour moi. » Enfin, il lui dit un jour : — Annette, je crois que je ne me guérirai pas ; mais j'ai si peur de mourir ! j'ai été si méchant, si méchant ! ne t'en va pas, s'il te plaît, sans avoir prié ici

près de moi et pour moi ; lis-moi tous les jours dans la Parole de Dieu et prie aussi tous les jours à côté de moi ! Cela me fait du bien , vois-tu ! Je commence à croire que le Seigneur Jésus m'appelle et me veut près de Lui ; mais je....

Un évanouissement subit l'empêcha d'en dire davantage ; après qu'il eut repris ses sens, Annette ne jugea pas à propos de recommencer la conversation, elle prit congé et partit. Cependant l'état de la tête d'Albert ne s'améliorait pas ; une fièvre cérébrale se déclara enfin ; il fut plusieurs jours dans le délire, et lorsque la crise fut passée, il put encore faire ses adieux à sa famille, tendit sa main à Annette et lui dit : « Adieu, Annette, c'est le Seigneur Jésus qui t'a envoyée sur mon chemin pour m'amener à Lui, quand je me perdais et que j'étais si méchant ! Je vous retrouverai tous, toi ainsi que Susanne, ma tante Deluze, Georges et Eugène. Adieu à tous ! je suis heureux et en paix ! Le Seigneur Jésus m'a lavé dans son sang !.... » Ce furent ses dernières paroles ; peu de moments après il expira.

Annette fut fort affligée de la mort de son cousin Albert ; elle s'était attachée tout particulièrement à lui, depuis l'accident qui lui était arrivé et qui l'avait rendu plus abordable ; toutefois la joie qu'elle éprouva de le savoir délogé en paix et jouissant actuellement du repos de Dieu fut une grande compensation à sa douleur.



« Plus blanc que la neige. »

I.

Je suis sûr que tous les enfants aiment à voir tomber la neige. C'est si joli quand les flocons blanchissent les branches des arbres et que la terre se couvre d'un grand drap blanc. Mais ce n'était pas sur les champs et sur les arbres, que la petite Nelly Rogers regardait la neige descendre ; c'était dans une rue étroite et sombre d'une grande ville manufacturière. Cela n'empêchait pas cependant que Nelly ne trouvât la neige bien belle ; les flocons si blancs et si légers avaient un aspect si différent de tout ce qu'elle voyait dans cette place enfumée et noire. Il semblait étrange qu'une chose aussi pure pût descendre là et s'arrêter sur les bords souillés des fenêtres de ces hautes maisons, penchées comme si elles allaient tomber, et changer en une belle allée blanche la rue ordinairement si crottée.

Pendant longtemps, Nelly se tint debout sur le seuil de la porte. Sa petite figure délicate était toute bleue et contractée par le froid ; mais elle n'y faisait pas attention, tant elle avait de plaisir à regarder la neige ; rarement elle voyait quelque chose d'aussi beau dans l'endroit où elle était et, tout en regardant, ces mots passaient et repassaient dans son esprit : « Plus blanc que la neige. » Elle savait qu'elle les avait entendus quelque part, mais où ? Elle réfléchit très longtemps, puis elle se rappela que c'étaient des paroles de la Bible ; — oui, en effet, elle les avait apprises par cœur, bien longtemps avant, et il y avait quelque chose qui venait après ; mais bien qu'elle se donnât beaucoup de peine

pour s'en souvenir, elle ne put y parvenir. — Ces mots seuls lui revenaient : « Plus blanc que la neige. »

Elle se les répéta un grand nombre de fois, se demandant ce qui pouvait être plus blanc que la neige. — C'était sans doute une chose qu'elle n'avait jamais vue; et pourtant elle était sûre qu'il devait y avoir quelque chose de plus blanc que la neige blanche et pure qui tombait devant elle en épais flocons, car la Bible le disait. — Les connaissances de la pauvre enfant n'allaient pas bien loin, mais elle savait que la Bible était la Parole de Dieu; c'est pourquoi tout ce qu'elle disait devait être vrai.

A la fin, la neige cessa de tomber, et ce fut à regret que Nelly abandonna le seuil de la porte pour rentrer. Ah! quel contraste avec les beaux flocons blancs de dehors! comme tout paraissait noir et sale dans cette chambre sombre! Nelly s'assit tout près du feu et tâcha de se réchauffer; car maintenant qu'elle n'avait plus rien de joli à regarder, elle sentit qu'elle était à moitié gelée.

II.

La vie que menait cette pauvre petite fille était très solitaire, car elle n'avait ni frères ni sœurs. Sa mère était morte peu après sa naissance, laissant l'enfant à la charge de la grand'mère, et la vieille femme soignait tendrement la petite orpheline. Dès que Nelly fut en état de comprendre, elle lui donna les premières leçons bibliques que tout enfant devrait apprendre. Malheureusement la pieuse vieille fut appelée dans sa demeure céleste, quand Nelly avait à peine cinq ans, et depuis lors l'enfant n'eut personne qui lui apprît quel-

que chose, de sorte qu'au moment où mon récit commence, trois ans après la mort de sa grand'mère, Nelly avait à peu près oublié tout ce qui lui avait été enseigné. Cependant ces premières leçons ne furent pas entièrement perdues pour elle, car ce fut le souvenir de l'une d'elles qui la fit penser à ces paroles de la Bible, en regardant la neige tomber. La semence avait germé, et bien qu'ensevelie longtemps, elle allait se lever et porter du fruit.

Son père, James Rogers, n'était pas un méchant homme, seulement il n'entendait rien aux enfants. Il ne lui venait pas à l'esprit que, pendant qu'il travaillait à la fonderie de fer toute la journée, sa petite fille devait être bien seule.— Peut-être, se figurait-il qu'elle allait chez les voisins, ou s'amusait dans la rue avec les autres enfants. Mais les voisins étaient tous trop occupés de leur propre travail pour faire attention à la tranquille jeune fille qui ne venait jamais les déranger, et Nelly n'aimait pas à jouer avec les enfants qui étaient grossiers et qui se querellaient toujours.

Cependant Nelly avait un ami. Au rez-de-chaussée de l'une des maisons en face, demeurait un vieil Irlandais, nommé Micky Mac-Quinness. Micky était un singulier vieillard. Il était marchand d'oiseaux et les murs de sa petite chambre étaient tapissés de cages. Il avait des serins des Canaries, des chardonnerets, des bouvreuils et beaucoup d'autres espèces d'oiseaux. Nelly avait l'habitude de venir passer des heures entières dans la chambre de Micky pour les écouter chanter et aider le vieillard à les soigner. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle était chez Micky, et le vieil homme était de son côté content de voir cette

enfant avec lui ; toutefois ils témoignaient leur satisfaction d'une façon très peu bruyante : Nelly était naturellement silencieuse et le vieillard , vivant seul , ne parlait presque jamais qu'à lui-même et à ses oiseaux ; néanmoins il aimait tendrement la petite fille et sa tranquillité lui convenait tout à fait. Une mutuelle affection pour les petits chanteurs les avait d'abord rapprochés , et maintenant une solide amitié s'était établie entre eux. (à suivre.)



Psaume XXIII.

Imité par une de nos jeunes lectrices.

Le Seigneur est mon Berger,
 Je n'aurai point de disette ;
 Il a, pour me soulager,
 Son bâton et sa houlette.
 Dans ton amour tu me pais,
 Tu me restaures, me guides,
 Le long des ruisseaux limpides,
 Dans tes parcs herbeux et frais.

Oui, ta bénédiction
 Me suit, m'ontoure à toute heure ;
 Dans ta céleste maison,
 Pour toujours j'ai ma demeure.
 Conduit par toi, sans danger
 Dans la sainte et pure voie,
 J'éprouve une douce joie :
 Oui, toi seul es mon Berger.





UNE RUE À JÉRUSALEM.

Ruine du royaume d'Israël.

(2 Rois, chap. XV, XVII).

Dans notre Etude biblique du mois de novembre dernier, mes chers enfants, nous vous avons présenté une revue rapide des divers rois qui régnèrent en Israël pendant le long règne de Hozas à Jérusalem. Nous vous avons cité Jéroboam II, Zacharie, Sallum le régicide, Ménaïem qui le tua, et Pécakia fils de ce dernier, qui fut à son tour mis à mort par Pécak, son successeur ;

de chacun d'eux il est dit : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ; il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébat, par lesquels il avait fait pécher Israël : » triste refrain qui annonçait que, dans ce malheureux royaume, le mal, l'impiété, l'idolâtrie continuaient et allaient en croissant.

Enfin, la douzième année d'Achaz, roi de Juda, Osée, fils d'Ela, régna à Samarie sur Israël. Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, non toutefois comme les rois d'Israël qui avaient été avant lui. Ce fut le moins méchant de tous ; il clôt néanmoins la liste des rois que la patience de Dieu avait supportés en Israël.

Sous le règne de Pécak, Tiglath-Piléser, roi des Assyriens, appelé par le roi Achaz, avait envahi les royaumes de Syrie et d'Israël : il s'était emparé de la ville de Damas, capitale de la Syrie, dont il fit mourir le roi Retsin ; ensuite il s'était rendu maître de plusieurs villes d'Israël, et de tout le pays de Galaad et de Nephthali, et en avait emmené les habitants captifs en Assyrie. C'est dans ce même temps qu'Osée s'était révolté contre Pécak et l'avait tué ; et c'est ainsi que, dans l'espace de deux ans, on vit l'accomplissement de la parole que Dieu, par la bouche d'Esaië (VII, 4-17), avait prononcée contre ces deux rois. Le royaume de Syrie fut totalement détruit, et celui d'Israël penchait vers sa ruine. Après la mort de Pécak, ce royaume se trouvait réduit sous la puissance des Assyriens. Dès qu'Osée fut sur le trône, Salmanésér, roi d'Assyrie, monta contre lui, et Osée lui fut asservi et lui paya un tribut ; mais, quelques années après, le roi d'Israël chercha secrètement à traiter alliance avec So, roi d'Égypte, afin de pouvoir, par son secours, secouer le

joug des Assyriens. Salmanésér, instruit de la chose, vint assiéger le roi d'Israël dans la ville de Samarie ; il s'en empara et fit enfermer Osée dans une prison ; puis ce roi et ses sujets israélites furent transportés en Assyrie et dispersés dans diverses provinces de ce vaste empire.

C'est ainsi que Dieu, trop longtemps provoqué à la colère par tant d'abominables péchés, mit fin au royaume d'Israël. Depuis la formation de ce royaume par la révolte de Jéroboam et sa rupture avec la maison de David, il avait subsisté environ deux cent cinquante ans. Il avait été gouverné par dix-neuf rois, ou vingt, si l'on compte Tibni (1 Rois XVI, 21, 22), dont dix moururent d'une mort violente. Les péchés, qui régnèrent durant ces deux cent cinquante ans chez ces dix tribus séparées, péchés qui amenèrent finalement leur destruction, sont rapportés en termes bien énergiques dans le second Livre des Rois, chapitre XVII. Voici, entre autres, ce qu'on y lit :

« Les enfants d'Israël avaient péché contre l'Éternel leur Dieu, qui les avait fait monter hors du pays d'Égypte..... et ils avaient révééré d'autres dieux. Et ils avaient suivi le train des nations que l'Éternel avait chassées de devant les enfants d'Israël, et le train des rois d'Israël qu'ils avaient établis. Et les enfants d'Israël avaient fait en secret des choses qui n'étaient pas droites devant l'Éternel.... Ils s'étaient érigé des statues et planté des bocages sur toutes les hautes collines et sous tout arbre verdoyant. Ils avaient fait là des encensements.... à l'imitation des nations que l'Éternel avait chassées de devant eux... et ils avaient servi les dieux infâmes.... Et l'Éternel avait sommé Israël et

Juda par le moyen de tous ses prophètes et de quiconque avait des visions, en disant : Détournez-vous de toutes vos mauvaises voies, retournez et gardez mes commandements et mes statuts.... Mais ils n'avaient point écouté, et ils avaient roidi leur cou à l'exemple de leurs pères, lesquels n'avaient point cru en l'Éternel, leur Dieu. Et il avaient méprisé et rejeté ses statuts, et l'alliance qu'il avait traitée avec leurs pères,... et ils avaient marché après la vanité pour devenir vanité, et avaient suivi les nations qui étaient autour d'eux, à l'égard desquelles l'Éternel leur avait commandé de ne pas faire comme elles. Et ayant abandonné tous les commandements de l'Éternel, ils s'étaient fait des images de fonte — les deux veaux.... et s'étaient prosternés devant toute l'armée des cieux, et ils avaient servi Baal. Ils avaient aussi fait passer par le feu leurs fils et leurs filles, et s'étaient adonnés aux divinations et aux enchantements, et ils s'étaient vendus pour faire ce qui déplait à l'Éternel, afin de l'irriter. C'est pourquoi l'Éternel fut fort irrité contre Israël, et il les rejeta de devant sa face, en sorte qu'il n'y eut que la seule tribu de Juda qui restât... C'est pourquoi l'Éternel rejeta toute la race d'Israël, et il les humilia, et les livra aux mains des pilleurs, jusqu'à ce qu'il les eût jetés loin de sa face; parce que Israël s'était séparé de la maison de David, et avait établi roi Jéroboam, fils de Nébat, et Jéroboam avait détourné Israël de suivre l'Éternel, et les avait fait pécher d'un grand péché. Et les fils d'Israël marchèrent dans tous les péchés que Jéroboam avait commis; et ils ne s'en détournèrent point, jusqu'au jour que l'Éternel ôta Israël de devant sa face, selon qu'il en avait parlé par le moyen de tous

ses serviteurs les prophètes. Et Israël fut transporté de dessus sa terre en Assyrie, où il est resté jusqu'à ce jour. »

Dans ce sombre tableau, tracé par la main de Dieu, vous voyez que, en résumé, les péchés des dix tribus qui attirèrent sur elles le jugement, la ruine et la dispersion, sont l'abandon de l'alliance de Jéhovah et des promesses qui y étaient attachées, le mépris de ses lois, de sa parole et de ses prophètes, l'oubli de Dieu, de ses bienfaits et de ses délivrances, la conformité au train de vie des nations païennes, l'idolâtrie et ses horribles accompagnements ; et que tout cela avait pour origine leur séparation de la maison de David et par conséquent de l'arche de l'alliance et du vrai culte, ce qui n'avait été rien moins qu'une apostasie. Tout cela avait produit une telle dépravation des mœurs, qu'on est presque effrayé en lisant la description dans les prophéties d'Amos et d'Osée.

Cette histoire, comme tout le reste de l'Ancien Testament, a été écrite pour nous, pour notre instruction (1 Cor. X, 11 ; Rom. XV, 4). — Hélas ! elle nous offre un tableau trop exact de ce que nous voyons autour de nous dans le monde chrétien ou christianisé. Là aussi, en général, on a oublié Dieu, sa Parole est négligée, ses promesses dédaignées, ses bienfaits méconnus ; le nom du Seigneur Jésus n'est pas honoré comme le seul sur la terre par lequel il faille être sauvé. On vit dans l'indifférence à l'égard de son âme, ou l'on cherche à se sauver par ses propres efforts et ainsi on se perd. L'éternité n'occupe pas les pensées des soi-disant chrétiens ; ils sont de plus en plus absorbés par les intérêts matériels : l'idolâtrie du moi, celle de l'argent,

celle des jouissances de la vie, ne règnent que trop dans les masses. Et tout cela vient de ce que l'église s'est mêlée avec le monde et l'a reçu dans son sein; elle s'est par là-même mondannée. Les péchés, les vices, l'incrédulité des chrétiens de nom sont, de nos jours, le plus grand obstacle extérieur au succès des missionnaires. Le mal est grand et, ici aussi, il attire, il provoque le jugement de Dieu, un jugement d'autant plus sévère que les peuples chrétiens ont reçu plus de lumières, plus de grâces que les autres nations. Chers enfants, parmi les masses incroyantes, se trouve un petit résidu selon la grâce, qui ne fléchit pas le genou devant Baal. Il se compose de tous ceux qui sont devenus enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la colère à venir; en sorte que ce que nous avons à attendre, nous chrétiens, ce n'est pas l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les adversaires; ce n'est pas même la mort et le jugement que Christ a subis pour nous, mais c'est Lui, Jésus, qui apparaîtra une seconde fois à salut à ceux qui l'attendent. Que Dieu, chers jeunes lecteurs, vous fasse à tous la grâce d'être du nombre de ceux-ci, de ceux qui peuvent, dès à présent, avec bonheur et avec joie répéter : « Amen ! viens, Seigneur Jésus ! »

QUESTIONS SUR « RUINE DU ROYAUME D'ISRAËL. »

1. Quels furent les rois qui régnèrent en Israël pendant le long règne de Hoziass à Jérusalem ?
2. Qu'est-il dit de chacun d'eux ?
3. Qu'est-ce qu'indique ce triste refrain ?
4. Quel fut le dernier roi d'Israël ?
5. Qu'était-il comparé à tous ses prédécesseurs ?
6. Qu'avait déjà fait le roi d'Assyrie sous le règne de Pécak ?
7. Quel autre roi d'Assyrie monta contre Osée ?

8. Que lui fit-il ensuite ainsi qu'à son peuple ?
9. Quelle fut la cause de la ruine de ce royaume ?
10. Combien de temps avait-il duré ?
11. Combien de rois avait-il eu successivement et comment étaient morts la moitié d'entre eux ?
12. Résumez les péchés que le Seigneur reproche aux Israélites dans 2 Rois XVII ?
13. Quelle était la première origine de cet affreux état ?
14. Quels prophètes, entre autres, ont dépeint cette dépravation du peuple ?
15. Qu'est-ce que nous montre cette histoire ?
16. Qu'y a-t-il, par la grâce de Dieu, au milieu de la masse incrédule de la chrétienté ?
17. De qui se compose ce résidu ?



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

CINQUIÈME LETTRE *.

Apocalypse VII.

Mes jeunes amis,

Dans notre entretien sur le chap. VI, les visions que Jean a eues nous ont fait connaître quelques-uns des malheurs qui atteindront les méchants. Aujourd'hui, les deux visions dont nous avons à nous occuper nous font faire connaissance avec des choses plus heureuses. Il s'agit effectivement ici, non de jugements, mais de bénédictions spéciales, pour le moment d'alors. Cette

* Cette lettre était destinée à faire suite au chap. VI, mais ayant été égarée, il a été nécessaire de la refaire ; c'est pour cela que, au lieu de paraître avant le chap. XIII, elle est après.

œuvre de la miséricorde souveraine de Dieu vient après celle que Dieu accomplit en nos jours, car nous voyons, par les détails contenus dans les deux visions qui nous occupent, que le résultat en est différent, au moins pour ceux qui sont les objets de la miséricorde divine. Je veux dire par là, que ceux qui participeront au salut ne seront pas tous dans la même position de gloire et de bénédiction. Les élus, que l'Esprit de Dieu rassemble aujourd'hui, sont rassemblés pour le ciel, tandis que, dans notre chapitre, ils le sont pour la terre. Cette différence, nous la remarquerons plus particulièrement en nous occupant des détails de la deuxième vision :

« Après ces choses, je vis quatre anges qui se tenaient aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre, afin que le vent ne soufflât pas sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. » J'espère, mes jeunes amis, que vous n'avez pas oublié que les anges sont les agents du pouvoir exécutif de Dieu dans la création ; c'est pourquoi nous les voyons tour à tour agir au milieu des hommes, soit en jugement, soit en bénédiction. Ici, c'est en bénédiction, tandis qu'au chapitre suivant, c'est en jugement. Les quatre anges, qui nous sont montrés aux « quatre coins de la terre, » sont, là aussi, disposés pour le jugement, comme cela est indiqué au 3^{me} verset.

La position respective des quatre anges nous montre les rapports qu'ils ont avec les puissances terrestres qui, elles-mêmes, sont représentées sous la figure du *vent*. Ce sont là des verges dont Dieu se sert, pour châtier les hommes (comparez Zach. VI, 1-8). — Mais un autre ange survient, ayant autorité sur les premiers, auxquels il ordonne de ne pas agir avant

que les élus de Dieu ne soient scellés. L'ange qui exerce la miséricorde a le pas sur ceux qui exercent le jugement ; il représente Christ, revêtant cette forme angélique et agissant encore en miséricorde. Dans cette œuvre, Il paraît s'associer d'autres personnes, car l'ange dit : « Jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de notre Dieu. » Quelle œuvre de miséricorde, mes jeunes amis, n'avons-nous pas ici !— quand tout est perdu sur la terre, Dieu intervient encore pour en sauver quelques-uns. Or, cette nouvelle intervention de Dieu dans le monde, fait ressortir le fait que, quand l'Église n'est plus sur la terre, ayant été recueillie au ciel, c'est Israël, peuple terrestre, qui occupe la pensée de Dieu, et c'est au milieu des tribus encore incrédules de son ancien peuple, qu'Il fait son choix. Le nombre de ceux qui ont le sceau de Dieu sur leurs fronts nous est soigneusement indiqué, car ce résidu scellé traversera la grande crise de la fin. Ce sceau du Dieu vivant garantira des jugements tous ceux qui en seront revêtus, comme l'indique le vers. 4 du chap. IX ; tandis qu'ils atteindront ceux qui ne l'auront pas (comp. Ézéchiel IX).

Au chap. XIV, le même résidu est vu sur la montagne de Sion, en compagnie de l'Agneau. C'est bien toujours les 144 mille scellés de notre chapitre ; ce nombre est rigoureusement maintenu pour montrer que, quelles qu'aient pu être les circonstances qu'ils auront dû traverser, et elles auront été terribles, rien n'aura pu les atteindre, et si Dieu en fait l'appel, aucun d'eux n'y manquera. Ceci, mes jeunes amis, ne vous rappelle-t-il pas une circonstance où des Juifs fidèles, ayant été jetés dans une fournaise extraordinairement chauff-

fée, furent gardés de la puissance du feu, à tel point, que leurs cheveux ne furent pas grillés et que l'odeur du feu même ne passa point sur eux (Dan. III, 27). C'est ainsi que les 144 mille seront gardés. De son temps, le Seigneur fortifiait, par une certitude analogue, le résidu juif qui l'entourait (Luc XII, 22-32). Remarquez encore, mes jeunes amis, ce trait frappant de l'état de ceux qui sont vus avec l'Agneau : ils sont dans la joie, car « ils chantent devant le trône, et personne qu'eux ne peut apprendre le cantique. » Il est aussi dit d'eux : « qu'ils sont des prémices de Dieu et de l'Agneau ; » — prémices d'une moisson sur la terre encore considérable.

Mes chers amis, passons maintenant à la seconde vision. En parlant de moisson, la vision que nous avons sous les yeux en est une glorieuse confirmation ; il est vrai que ce n'est pas proprement au milieu d'Israël, que cette moisson a lieu, mais au milieu des gentils, — dans le monde entier. Ceux qui auront ainsi le bonheur d'être pris pour jouir du salut et de la bénédiction millénaire, ou du règne de Christ sur la terre, auront eu à souffrir pour y arriver, car il est dit d'eux : « qu'ils viennent de la grande tribulation ; » ce qui n'est pas dit des 144 mille, dont nous avons parlé. Toutefois, le symbole de la victoire, qu'ils ont remportée sur l'ennemi, est dans leurs mains (vers. 9). Ils auront, par la foi, saisi cette grande et consolante vérité : que le salut véritable et éternel « vient de Dieu et de l'Agneau. » Ils auront traversé ce temps d'horrible crise qui attend les habitants de *toute la terre* ; ce temps durant lequel Satan, se servant d'instruments humains, offrira la vie sauve à quiconque voudra le servir (chap. XIII, 17) ;

mais ceux que nous montre la vision, n'auront rien voulu de cette vie,— de ce salut d'un jour. Le sang de l'Agneau, dans ce moment de lutte extrême, aura toute sa valeur à leurs yeux; ce sera dans ce sang seul qu'ils laveront leurs longues robes, — robes souillées par le péché, mais blanchies dans le sang de l'Agneau. Ce fait merveilleux devient naturellement un sujet d'actions de grâces pour les anges qui, admirant les voies d'amour de Dieu envers des pécheurs, se prosternent et lui rendent hommage. C'est ainsi, mes jeunes amis, qu'agissent les anges quand des pécheurs viennent à la repentance; « il y a de la joie, » dit le Seigneur, « devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. »

Maintenant, passons à un autre point de la vision. « C'est pourquoi, » lisons-nous, « ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. » Ainsi, le sang de l'Agneau, non-seulement purifie et blanchit du péché, il donne aussi le droit d'être en rapport avec le trône et de rendre un culte à Celui qui y est assis... « et ils le servent jour et nuit dans son temple. » Ce n'est pas dans le ciel que ceci a lieu, car dans le ciel il n'y a pas de temple (chap. XXI, 22); c'est sur la terre, là où le trône du Seigneur sera établi, que ce culte sera rendu. Maintenant, sans doute, le trône de Dieu est dans le ciel, et c'est de ce trône de grâce que tout pécheur s'approche par la foi; mais à l'époque où nous conduit la vision, le Seigneur Jésus régnera sur la terre, au milieu d'Israël. Alors Jérusalem sera « la ville du grand Roi, » et selon la prophétie d'Esaïe chap. II, « toutes les nations y aborderont. »

« Et celui qui est assis sur le trône dressera sa tente

sur eux, ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur. » Ces paroles indiquent le genre de bénédiction qui sera la portion de ces bienheureux; ils auront une abondante jouissance. Durant le temps de crise qu'ils auront dû traverser, ils auront eu à endurer la faim et la soif, car, ne se soumettant pas aux impies prétentions de la Bête, dont le chap. XIII vous a entretenus, ils n'auront pu ni acheter, ni vendre, et à côté de cela, ils auront eu de cruelles persécutions à souffrir. L'image, employée ici, est celle de l'ardeur du soleil (comp. Matth. XIII, 6 et 20-21). Or l'Agneau, le bon Berger, étant là, de pareilles difficultés ne se présenteront plus, en sorte que rien absolument ne troublera leur jouissance, « car *Lui-même* les paîtra et les conduira aux fontaines de l'eau de la vie, et Dieu essuyera toute larme de leurs yeux. »

Telle sera, mes jeunes amis, la portion bénie de ceux qui seront venus de la grande tribulation, mais qui aura été, pour eux, le moyen dont Dieu se sera servi pour les amener à se placer sous l'efficace du sang de l'Agneau. Avant que de terminer notre entretien, permettez-moi de vous adresser une simple question : En présence de telles choses, où en êtes-vous pour vous-mêmes? Si l'Eglise devait être enlevée au ciel, aujourd'hui ou demain, et que vous fussiez du nombre de ceux qui, n'ayant pas cru, devront passer par la grande tribulation, que feriez-vous?— Que deviendriez-vous? Quand vous entendez annoncer la grâce de Dieu envers de pauvres pécheurs, l'écoutez-vous comme une vérité qui s'adresse à vos cœurs de la part de Dieu, ou bien y êtes-vous indifférents? Quel est le témoignage de

votre conscience à cet égard? Ah! mes chers lecteurs, prenez la parole de Dieu au sérieux; car, quel que soit l'affreux tableau que vous puissiez vous faire de la scène des derniers jours, — des jours où le Diable et l'homme de péché seront sur la terre, il sera encore au-dessous de la réalité.

Que le Seigneur, mes jeunes amis, vous fasse la grâce de réfléchir à toutes ces choses devant Lui, dans un esprit de prière. C'est la demande que je lui fais pour vous, de tout cœur.



Les cicatrices.

Lorsque j'étais encore jeune, raconte un ancien esclave nègre, le fils de mon maître m'enseignait chaque soir tout ce qu'il avait appris pendant la journée. C'est ainsi que j'appris à lire. Alors nous lûmes ensemble, verset après verset, le Nouveau Testament. Cependant

cette lecture nous amena bientôt à sentir que nous étions pécheurs devant Dieu ; nous commençâmes à prier pour le salut de notre âme, et le Seigneur nous entendit et nous fit la grâce de placer toute notre espérance en Jésus-Christ. Quelque temps après, j'établis parmi les noirs des réunions de prière et d'édification. Mon vieux maître, apprenant tout cela, en fut violemment irrité, surtout parce que son fils était devenu pieux. Sous peine du fouet, il me défendit de continuer les assemblées. Sans tenir compte de cette menace, je continuai à annoncer l'Évangile chaque dimanche, et chaque lundi matin j'étais régulièrement battu par mon maître avec un fouet de lanières, de sorte que mon dos avait à se guérir de lundi en lundi. C'était avec la plus grande peine que j'accomplissais mon travail de chaque jour. Ainsi se passa un an et demi.

Un lundi matin, mon maître, comme de coutume, ordonna à mes compagnons d'esclavage de me dépouiller de mes vêtements et de me lier à un arbre, afin qu'il pût me fouetter. On lui obéit. Il se tint alors devant moi en me regardant fixement d'un air sombre, cependant le fouet pendait encore tranquillement à son côté. Sa conscience était remuée, il était arrivé à un moment décisif de sa vie.

— Jacques, dit-il, ton dos est littéralement couvert de plaies et de cicatrices, je ne sais plus où frapper. Jusqu'à quand veux-tu donc, misérable, persévérer si opiniâtrement dans ta ligne de conduite ?

— Aussi longtemps, Monsieur, lui répondis-je, que mon Sauveur me laissera la vie.

— Mais pourquoi es-tu donc si obstiné ?

— Parce que je veux, au matin de la résurrection,

quand mon pauvre corps se lèvera de la poussière, pouvoir montrer ces cicatrices à mon Dieu comme un témoignage de ma fidélité. — Telle fut ma réponse.

Mon maître se tut, puis commanda aux assistants de me délier et me renvoya au travail des champs. Tard dans la soirée, il revint à moi.

— Assieds-toi, Jacques, me dit-il, et dis-moi franchement la vérité. Ton dos est depuis longtemps couvert de blessures, tu as en outre un travail pénible, et tu n'es qu'un misérable esclave. Dis-moi, malgré toutes ces misères, es-tu réellement heureux?

— Monsieur, lui répondis-je, je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier un homme plus heureux que moi.

Il se tut longtemps, et reprit :

— Jacques, tu m'as dit une fois que ta religion t'enseigne à prier pour les ennemis. Veux-tu maintenant prier pour ton vieux maître?

— Oh ! de tout mon cœur, affirmai-je.

Nous nous agenouillâmes donc tous deux et je priai pour lui. Dès lors, il vint souvent me trouver aux champs, et toujours je devais prier avec lui. Enfin il reçut la paix par le sang de l'Agneau. Alors nous vécûmes ensemble comme des frères. Sur son lit de mort il me donna la liberté, et m'engagea à annoncer l'Évangile tant que je vivrais. Je le vis partir avec l'espérance de le retrouver dans le ciel.

J'ai depuis lors connu beaucoup de chrétiens, que j'ai aimés de cœur. Mais je n'ai jamais été si intimement uni à aucun d'eux, que je l'avais été à mon vieux maître. Oui, je le retrouverai dans le ciel.



« Plus blanc que la neige. »

(Suite de la page 24.)

III.

Revenons au moment où notre récit commence.

Nelly demeura longtemps accroupie au coin du feu, creusant sa petite tête pour découvrir ce qui pouvait être plus blanc que la neige. Tout à coup une pensée lui vint : peut-être que son vieil ami le savait ! Elle retourna à la porte et regarda au dehors. La nuit tombait ; il faisait un froid pénétrant, car le ciel était gros de neige ; mais un bon feu qui illuminait d'un chaud éclat la fenêtre de la chambre de Micky lui donna l'assurance qu'il était chez lui et elle s'aventura à traverser la rue, ses petits pieds s'enfonçant profondément dans la neige à chaque pas. En effet, le vieillard était assis près de la cheminée dans un grand fauteuil en bois, et fumait sa pipe d'un air de satisfaction ; tous les oiseaux dormaient et le silence régnait dans la chambre. Sur un signe de son ami, Nelly alla chercher un petit escabeau à trois pieds et s'établit confortablement à sa place favorite près des genoux de Micky.

— Micky, dit-elle, après l'avoir considéré attentivement pendant quelques instants, connaissez-vous la Bible ?

Micky ôta la pipe de sa bouche et regarda l'enfant avec étonnement.

— Dites, Micky, la connaissez-vous ? répéta Nelly.

— Hem ! à dire vrai, je ne puis pas dire que je la connais.

L'enfant eut l'air désappointée.

— Et pourquoi tiens-tu à savoir si je connais la Bible? dit le vieillard, en voyant la figure un peu triste de Nelly.

— Je croyais que vous pourriez m'expliquer quelque chose. N'avez-vous jamais appris par cœur des versets de la Bible, Micky?

— Hem! non. Vois-tu, dans l'endroit où je demeurais quand j'étais un petit garçon, il n'y avait pas d'école à trois lieues de distance, ce qui fut cause que jamais je n'ai appris à lire. J'ai bien entendu quelques mots de la Bible par-ci, par-là, mais il y a bien longtemps, et je ne m'en souviens plus guère maintenant.

Et après avoir donné cette explication, Micky reprit sa pipe et pendant un moment ni l'un ni l'autre ne parla. La figure de Nelly était très sérieuse.

— Micky, dit-elle enfin, d'une voix basse et effrayée, croyez-vous que nous puissions jamais aller au ciel si nous ne connaissons pas la Bible?

— Hem! mon enfant, j'espère bien y arriver tout droit; je suis déjà vieux et il est bientôt temps pour moi d'y aller. Tu y iras dans tous les cas, car tu es une bonne petite fille et tu n'as fait de mal à personne.

— O Micky! j'aimerais tant connaître la Bible. Je ne crois pas que j'irai au ciel, si je ne la connais pas!

L'enfant en parlant se serrait contre le vieillard, et le regardait avec angoisse. Micky ôta de nouveau la pipe de sa bouche et considéra d'un air surpris la petite figure pâle, si sérieuse et si troublée; puis posant la main sur la tête de Nelly, il dit: Mais on dirait presque que tu vas partir pour le ciel à ce moment même. — Qu'as-tu mon enfant?

— Je ne sais pas , seulement je suis bien fatiguée ; et, d'un mouvement plein de lassitude, la petite fille pencha la tête sur les genoux de son vieil ami et bientôt s'endormit. Micky ne jouit plus autant de sa pipe, et ses yeux s'arrêtaient avec une certaine inquiétude sur la joue pâle que couvraient à demi les maigres petites mains.

Un bruit dans la rue réveilla Nelly en sursaut. Elle regarda autour d'elle avec stupeur, puis se rappelant où elle était, elle se leva pour partir.

— Dois-tu t'en aller, mon enfant, dit Micky, reste donc et je te donnerai une tasse de thé.

Nelly jeta un coup d'œil de regret sur la place qu'elle venait de quitter. — Papa va rentrer, dit-elle, et il faut que je prépare son souper. Et elle traversa de nouveau la rue en frissonnant et rentra dans sa demeure solitaire.

IV.

— Est-ce toi Nelly ? cria une voix forte et dure, et une femme de mauvaise humeur se montra au haut de l'escalier. Où as-tu été tout ce temps ? J'ai dû rallumer le feu que tu avais laissé s'éteindre, et, après une journée de travail, c'est bien agréable d'avoir à courir à la pompe parce que tu n'as pas cherché de l'eau, bonne à rien que tu es !

Nelly eut l'air effrayé, mais, avant qu'elle eût pu répondre, la femme s'éloigna en lui enjoignant de ne pas rester là mais de se dépêcher et de préparer le souper de son père. Madame Millar était la terreur de Nelly, car elle la grondait toujours, tantôt pour une chose tantôt pour une autre, et c'était un grand soulagement quand Madame Millar était retenue hors de la maison

par son travail, ainsi que cela avait lieu ordinairement.

Cette femme occupait la chambre au-dessus de la cuisine, et s'acquittait envers Rogers en gardant la maison, et en se chargeant de tout le gros ouvrage que Nelly n'était pas en état de faire.

Pauvre femme ! la vie qu'elle menait était difficile et avait beaucoup contribué à rendre son cœur dur et à aigrir son esprit. Elle n'avait pas d'enfant et son mari était sur mer ; mais il revenait de temps à autre pour aller dépenser au cabaret tout ce qu'il avait gagné, après quoi sa femme avait à l'entretenir et à lui donner d'autre argent à dépenser, ce qu'elle faisait, mais non sans de bruyantes récriminations et de violentes querelles. Aussi quand Joseph regagnait son vaisseau, toutes les économies de sa femme avaient disparu, et elle avait à travailler de nouveau et à ramasser quelques sous qui devaient être dépensés de la même manière à la prochaine visite de son mari. Il n'était donc pas étonnant que Madame Millar fût malheureuse. Cependant elle se disait que Joseph était son mari, et elle voulait faire pour lui tout ce qu'elle pouvait.

V.

Pendant que Madame Millar, retirée dans sa chambre, ruminait ses infortunes, Nelly dans la cuisine préparait lentement ce qu'il fallait pour le souper. Bientôt un pas lourd annonça l'approche de son père, et un ouvrier de bonne mine entra !

—Quelle nuit glaciale ! Le souper est prêt ? Voilà une brave petite fille ; et, en prononçant ces mots, Rogers prit place à la table et s'occupa à souper solidement ; il était même tellement occupé par cette besogne qu'il

ne remarqua pas l'air exténué de l'enfant et ne vit pas davantage qu'elle ne toucha à rien.

Quand il eut fini, il sortit un journal de sa poche et pria Nelly de mettre une bûche sur le feu. La pauvre petite alla vers le coin de la chambre où le bois était entassé et souleva une bûche. Mais cette bûche était si lourde et elle se sentait si faible, et il n'y avait pas de bûche plus mince. Elle tourna les yeux vers son père pour voir s'il ne viendrait pas l'aider. Non, il lisait son journal. Nelly pensa qu'il fallait faire un grand effort, tout ce qu'elle pouvait, et elle réussit à porter la bûche jusqu'à la cheminée et à la mettre sur le feu, mais tout son corps lui faisait mal.

Après avoir parcouru son journal, Rogers sortit pour aller passer le reste de la soirée au cabaret, ainsi qu'il le faisait depuis quelque temps.

Nelly remit tout en ordre; puis elle s'assit par terre près du foyer. Elle se sentait triste et malheureuse sans savoir pourquoi. — Pauvre enfant! elle ne se doutait guère combien elle était malade. Elle n'avait personne à qui parler; rien pour l'amuser que les petites flammes bleues et rouges qui semblaient se jouer autour de la bûche. Bientôt elle monta dans le grenier où était son lit et se coucha dans l'obscurité, sans qu'elle eût encore cette douce assurance d'être gardée par un Dieu d'amour, dont les saints anges entouraient son lit.

Rogers rentra tard, et en montant l'escalier d'un pas mal assuré, le son de la toux oppressée de Nelly, mêlée à des sanglots étouffés, frappa son oreille. Il s'arrêta pour écouter. Mad. Millar guettait son retour et, en le voyant, elle sortit de sa chambre pour lui crier d'un ton lamentable: — C'est donc là que vous en êtes

arrivé, Rogers ! Votre pauvre femme est bien heureuse de ne pas vous voir ainsi !

Si Rogers avait eu les idées tout à fait claires, il aurait très probablement fort mal pris les paroles de cette femme. Maintenant il murmura d'une voix indistincte : — Dites donc, Mad. Millar, est-ce que l'enfant souffre ?

— Si elle souffre ! cette toux la tue, voilà ce dont elle souffre !

VI.

Ens'éveillant le lendemain matin, Rogers se demanda si c'était un rêve pénible qui le poursuivait que la pensée que sa petite fille était malade. Mais un regard jeté sur Nelly lui dit que tout était réel.

— Nelly, lui demanda-t-il, pourquoi pleurais-tu hier soir ?

Un peu confuse, elle répondit : Je ne pouvais pas m'en empêcher ; il faisait si froid et ma toux me faisait mal.

Rogers tressaillit : le visage de l'enfant portait la même expression que celui de sa mère dans sa maladie, et il s'étonna de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Depuis longtemps il savait que la petite fille était délicate, mais elle ne se plaignait jamais ; aussi ce jour-là pour la première fois, Rogers, en se rendant à son travail, fut préoccupé de ce que Nelly restait seule, et il se dit qu'il fallait prendre la résolution de ne plus aller au cabaret. Il eut un sentiment de honte en pensant comment l'amour de la boisson lui avait fait négliger jusqu'à sa petite fille, et, pendant toute cette journée, il se livra un rude combat dans l'âme de cet homme.

Une neige épaisse tomba pendant la plus grande partie de la matinée, et Nelly s'amusa à la regarder descendre ; elle aimait ces flocons si moelleux et si purs, et se demandait encore et encore ce qui pouvait donc être plus blanc.

Ce soir-là après le souper, Rogers avança sa chaise près de la cheminée et prit Nelly sur ses genoux ; il lui dit qu'il la mènerait un jour à la fonderie, et lui montrerait toutes les machines. La figure de l'enfant rayonna de plaisir, et elle eut un air si heureux et si animé, que le père se rassura en pensant que bientôt elle serait tout à fait remise.

Mais la porte s'ouvrit.— Jim, j'ai besoin de toi, dit une grosse voix. Allons, viens au cabaret. — Pauvre Jim ! qu'allaient devenir ces résolutions à moitié prises !

— Je ne pense pas que j'irai avec toi ce soir, Ned, répondit Rogers, pendant que Nelly regardait fixement son père.

— Et pourquoi ? qu'as-tu à faire ? dit l'autre.

— Rien. Mais j'ai envie de rester à la maison.

— Ah ! bah, ne fais pas l'imbécile ; d'ordinaire tu n'aimes pas tant la maison.

Jim eut l'air embarrassé ; Nelly avait pris sa grande main rude dans les siennes, et la serrait bien fort comme pour le retenir.

— Allons viens, Jim, ne me fais pas attendre, dit Ned avec impatience.

Rogers n'eut pas la force de résister plus longtemps et il ôta Nelly de ses genoux. — Je vais avec toi, murmura-t-il en s'avançant vers la porte. Arrivé là, il se retourna et vit sa petite fille debout près de la cheminée et le suivant tristement du regard.

— C'est que, Ned, la petite va se trouver bien seule.

— Eh ! bien, emmène - là jusque chez moi ; elle pourra rester avec ma femme et mes enfants jusqu'à notre retour ; mais dépêchons-nous.

— Viens Nelly, enveloppe-toi bien, dit son père ; et Nelly mit son chapeau et son manteau et plaça sa petite main dans celle de son père, bien contente de l'accompagner. Mais la nuit était très-froide ; il gelait fort et la neige craquait sous leurs pieds. Le vent glacé pénétrait à travers le manteau de Nelly et faisait claquer ses dents et frissonner tout son corps. Les deux hommes marchaient vivement , et l'enfant avait bien de la peine à les suivre. Bientôt sa toux devint angoissante et elle commençait à souhaiter d'être de retour chez elle, quand Rogers s'arrêta, la souleva dans ses bras, et la porta le reste du chemin.

— Nous voici arrivés, dit Ned Harrison, en ouvrant une porte. Viens Marie, prends soin de cette enfant jusqu'à ce que nous soyons de retour.

Une femme proprement mise s'avança et conduisit Nelly près du feu.

— Pauvre petite, tu dois être gelée, dit-elle lorsque, à la lueur de la flamme, elle vit le maigre et pâle visage de l'enfant. Un accès de toux empêcha Nelly de lui répondre. — Et pas de mère pour s'occuper d'elle, se dit la bonne femme ; et elle donna un gros baiser à la petite fille qui leva la tête avec un sourire de reconnaissance.

Plusieurs enfants se rassemblèrent autour de la cheminée. — Veux-tu jouer avec eux ? dit Mme Harrison à Nelly , mais celle-ci demeura assise et les regarda s'amuser , bien contente. Puis elle suivait du regard Mme Harrison et sa fille aînée Ruth, qui mettaient tout

en ordre pour le lendemain qui était un dimanche ;
 et elle examinait aussi cette chambre si propre, où
 la flamme du foyer se reflétait gaiement dans les as-
 siettes de fayence rangées sur le buffet et dans les
 petits tableaux suspendus contre les murs blanchis à
 la chaux. (à suivre.)



Cantate pour des enfants chrétiens.

*« Jésus Christ est le même hier,
 et aujourd'hui, et éternellement. »*

Nous te voyons, Seigneur, sur cette terre,
 Partout cherchant les humbles, les chétifs,
 Heureux toujours, quand des cœurs attentifs
 Trouvaient en Toi la grâce salutaire.
 Tel fut hier et tel est aujourd'hui,
 Puisque sur nous, Seigneur, ta face a lui.

Et dans le ciel, où l'on chante ta gloire,
 Tu n'as cessé de penser aux petits ;
 Et nous croyons, Seigneur, ce que tu dis,
 A ton amour tu nous as dit de croire.
 Ainsi, sur nous ton doux regard a lui,
 Et, comme hier, tu bénis aujourd'hui.

Nous voulons donc célébrer ta clémence,
 A tes genoux savourer ton amour ;
 Te voir bientôt au céleste séjour :
 C'est là, Seigneur, notre douce espérance :
 Ce n'est pas Toi que l'on invoque en vain ;
 Comme aujourd'hui, tu béniras demain.

P. C.





Les Samaritains.

(1 Rois XVII, 24-41.)

Le royaume d'Israël avait été détruit; il paraissait maintenant abandonné de Dieu et offrait l'image de la plus grande désolation. Comme nous l'avons vu, le mois dernier, ses habitants avaient été transportés en Assyrie et dispersés à Kalach, et sur le Kabor, fleuve

de Gozan, et dans les villes des Mèdes, parce qu'ils n'avaient point écouté la voix de l'Éternel, leur Dieu, et avaient violé son alliance. Chose étrange ! à l'heure qu'il est on ne connaît pas encore, d'une manière certaine, où se trouvent les descendants des Dix-Tribus. On avait cru les retrouver chez les Américains du nord indigènes, chez les Afghans, dans l'intérieur de l'Afrique. Récemment, un auteur chrétien, nommé Grant, dans un livre intitulé : « Les Nestoriens et les Tribus perdues, » a cru pouvoir établir l'identité des anciens Israélites et des Nestoriens, population soi-disant chrétienne qui habite surtout des montagnes presque inaccessibles, dans les mêmes contrées où les Dix-Tribus avaient été transportées par Salmanézer, il y a environ 2500 ans.

Quoi qu'il en soit, il faut bien que les Dix-Tribus soient conservées par la providence de Dieu, car il est certain qu'elles doivent reparaitre sur la scène, étant réunies de nouveau à Juda pour former le peuple terrestre de Jéhovah. C'est ce que les Ecritures attestent positivement dans les prophéties les plus claires. Voyez, en particulier, Jérémie III, 18 : « En ce jour-là la maison de Juda marchera avec la maison d'Israël, et ils viendront ensemble du pays d'aquilon au pays que j'ai donné en héritage à vos pères. » Et ce qui prouve incontestablement que cette prédiction n'eut point son accomplissement, alors que les Juifs des deux tribus revinrent de Babylone, c'est que le prophète Zacharie, qui n'écrivit qu'après ce retour de la captivité, prédit lui-même une restauration de la maison de *Joseph*, père d'Ephraïm, avec celle de *Juda*, chap. X, 6 : « Je renforcerai, dit l'Éternel, la maison de Juda, et je pré-

serverai la maison de Joseph ; et je les ramènerai, et je les ferai habiter en repos, parce que j'aurai compassion d'eux, et ils seront comme si je ne les avais point rejetés ; car je suis l'Eternel leur Dieu et je les exaucerai. »

C'est encore qu'Ezéchiel a soin de mentionner le petit nombre des Israélites des dix tribus, qui se joignirent aux Juifs de Babylone, et de nous dire qu'il s'agira de bien autre chose dans la restauration future. Lisez le magnifique chap. XXXVII en entier. Dieu dit au prophète, placé par Lui au milieu d'une campagne toute couverte d'ossements desséchés, de prophétiser sur ces os secs ; et à la parole d'Ezéchiel ces os s'entrechoquent, se rapprochent, se couvrent de nerfs, de chair et de peau ; puis, après une nouvelle prophétie, l'Esprit souffle sur ces morts, et ils revécurent, et se tinrent sur leurs pieds ; et ce fut une armée extrêmement grande. Or, voici l'explication de cette grande vision : « Fils d'homme, ces os sont *toute la maison d'Israël*, dont le Seigneur va ouvrir les sépulcres pour la faire rentrer en sa terre. » Et pour ne laisser aucun doute sur ce qu'il entend par toute la maison d'Israël, l'Eternel dit encore au prophète : « Prends un bois, et écris dessus : Pour Juda, et pour les enfants d'Israël ses compagnons ; prends encore un autre bois, et écris dessus : Le bois d'Ephraïm, et de toute la maison d'Israël ses compagnons, pour Joseph. Puis tu les joindras l'un à l'autre pour ne former qu'un même bois, et ils seront unis dans ta main... Et dis-leur : Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : Voici, je vais prendre les enfants d'Israël entre les nations parmi lesquelles ils sont allés ; je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai ren-

trer en leur terre. Et je ferai qu'ils seront une seule nation dans le pays;... ils n'auront tous qu'un roi pour leur roi, ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes... Et David [le Bien-aimé], mon serviteur, sera leur roi... et je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux à toujours. » — Et encore dans Esaïe XI : « Il arrivera en ce jour-là, que le Seigneur mettra encore sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste en Assyrie, etc. Et il élèvera l'enseigne parmi les nations, et assemblera *les Israélites* qui auront été chassés, et recueillera des quatre coins de la terre *ceux de Juda* qui auront été dispersés. Et la jalousie d'*Ephraïm* sera ôtée, et les oppresseurs de *Juda* seront retranchés; Ephraïm ne sera plus jaloux de Juda, et Juda n'opprimera plus Ephraïm. »

Ces déclarations prophétiques qu'il nous serait facile de multiplier, démontrent donc incontestablement — car l'Écriture ne peut être anéantie — que les dix tribus existent quelque part et qu'elles doivent être réunies à celles de Juda et de Benjamin, pour ne former qu'un seul peuple sous le gouvernement du vrai David — le Seigneur Jésus — qui les rassemblera de nouveau dans le pays que Dieu a juré de donner à perpétuité à la postérité d'Abraham.

Aussi, pour les hommes de foi, les douze tribus ont toujours constitué l'unité du peuple terrestre de Dieu, alors même qu'elles étaient divisées ou dispersées, ou cachées. Ainsi, comme nous l'avons vu, le prophète Elie au mont Carmel, au milieu de l'apostasie d'Israël et dans son défi aux 450 prophètes de Baal, prit, pour bâtir un autel au nom de l'Éternel, *douze* pierres selon

le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel la parole de l'Éternel avait été adressée, en disant : « Israël sera ton nom » (1 Rois XVIII, 31). L'apôtre Paul, faisant son apologie devant le roi Agrippa, lui dit : « Je comparais en jugement pour l'espérance de la promesse faite par Dieu à nos pères, à laquelle nos *douze tribus*, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, espèrent parvenir » (Act. XXVI, 7). Dans l'Apocalypse (VII), dont le numéro de février vous a entretenu, Jean voit un ange montant du soleil levant, ayant le sceau du Dieu vivant, donner l'ordre aux quatre anges, chargés de châtier les hommes, de ne pas agir avant que les élus de Dieu ne soient scellés. Et qui sont-ils ceux que le Seigneur daigne ainsi épargner ? Douze mille de chacune des *douze tribus* des fils d'Israël.

Mais revenons à notre sujet, ou à l'état du pays et du peuple après la transportation des Israélites. Le pays paraissait complètement abandonné de Dieu. Il n'y était resté qu'une petite partie de ses habitants, dont la plupart même furent, dans la suite, transportés ailleurs. Pour les remplacer, le roi d'Assyrie envoya de ses sujets païens habiter dans les villes dépeuplées de la Samarie. Ces nouveaux venus n'avaient aucune connaissance de Jéhovah, le Dieu d'Israël ; aussi vivaient-ils à la manière des idolâtres, ce qui pouvait être un piège dangereux pour les Israélites qui se trouvaient parmi eux, et pour ceux de Juda dont ils étaient rapprochés. Or, de même que, malgré l'infidélité de son peuple, le Seigneur avait conservé sur lui ses droits souverains, nous le voyons aussi revendiquer ses droits sur le pays, après que le peuple en a été chassé. Ce qui le prouve, c'est que, la Samarie, qui était la terre de

Dieu, étant aussi horriblement souillée par les pratiques abominables de ceux qui l'habitaient maintenant, Dieu envoie contre eux des lions, qui se jetaient sur les hommes et les déchiraient. Les nouveaux habitants pensaient que c'était là une punition du Dieu du pays ; car ces peuples païens croyaient que chaque pays était gouverné par un dieu particulier qu'il fallait servir à sa manière pour prospérer (comparez 1 Rois XX, 23). Ils firent donc savoir au roi d'Assyrie qu'ils ne pourraient pas demeurer dans les villes de Samarie, vu que le Dieu du pays ne voulait pas les y souffrir, parce qu'ils n'avaient pas la connaissance de ses lois ni de son culte. Là-dessus, le roi d'Assyrie ordonna qu'on leur envoyât un des sacrificateurs israélites qui avaient été emmenés captifs, afin qu'il leur enseignât les ordonnances du Dieu d'Israël. Ce sacrificateur vint et s'établit à Béthel, où il chercha à instruire les Samaritains dans la religion lévitique : ils en acceptèrent le sabbat, la circoncision, les cérémonies de la loi, les cinq livres de Moïse et l'attente du Messie. Avec tout cela, chacune de ces nations se faisait ses propres dieux que l'écrivain sacré énumère, nomme et distingue les uns des autres. Jéhovah, qu'ils craignaient aussi, ne fut pour eux qu'un dieu de plus, le dieu du pays qui pouvait les protéger contre les lions. De là résulta la nouvelle religion Samaritaine, affreux mélange de lois de Moïse et de pratiques idolâtres. Or, Dieu avait dit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras *lui seul*. » Dans la suite, cette religion a constamment subsisté dans cette contrée, si ce n'est que, de temps en temps, elle a été purgée davantage des pratiques idolâtres. Ainsi, sous le règne d'Ezéchias, ce pieux monarque de

Juda, voulant célébrer une pâque solennelle à l'Eternel, y convoqua tout Israël et tout Juda (2 Chron. XXX). Ses courriers passèrent, dans ce but, de ville en ville, par le pays d'Ephraïm et de Manassé, et ils allèrent même jusqu'à Zabulon ; mais on se riait d'eux, et l'on s'en raillait ; toutefois quelques-uns d'Ascer, et de Manassé, et de Zabulon s'humilièrent et vinrent à Jérusalem. Plus tard, les Samaritains, qui s'étaient opposés de toutes leurs forces à la reconstruction du temple de Jérusalem par Néhémie, élevèrent eux-mêmes sur le mont Garizim, près de Sichem, un temple rival de celui de Jérusalem et y établirent leur culte. Dès lors la haine nationale s'accrut au point qu'il n'y eut plus, entre les Juifs et les Samaritains, aucune espèce de rapports. Toutes les productions de la Samarie étaient regardées comme impures par les Juifs. Au temps du Sauveur encore, la Samaritaine s'étonne — et les disciples aussi — de ce que Jésus, qui est Juif, lui adresse la parole et lui demande à boire (Jean IV, 9, 27). Car, ajoute l'évangéliste, les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains. Le nom de Samaritain devint parmi les Juifs une injure dont ils gratifièrent le Seigneur (Jean VIII, 48). En retour, on voit des Samaritains refuser de recevoir Jésus, parce qu'il se rendait à Jérusalem pour y faire la pâque (Luc IX, 52-56). Le Seigneur, par ses actes, a condamné ces haines nationales, quelque justifiées qu'elles pussent paraître, et, non-seulement il a accepté l'hospitalité que lui offrirent des Samaritains, dont la foi le reconnaissait pour le Sauveur du monde, mais il avait auparavant envoyé chez eux ses disciples pour acheter des vivres (Jean IV, 8, 40-42). Cependant, quant à leur

culte, il avait dit à la femme (vers 22) : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous [Juifs], nous adorons ce que nous connaissons. » Néanmoins, comme le montre la réponse de cette pauvre femme (vers. 25), ils savaient que le Messie devait venir, et le Messie, le Christ, qui se fait connaître comme tel à son interlocutrice, a trouvé parmi ces gens si méprisés beaucoup d'âmes bien disposées (voir, outre Jean IV, 40-42 déjà cité, Luc XVII, 11-19). Dans la belle et touchante parabole — si ce n'est pas une histoire réelle — de Luc X, 25-37, en réponse à cette question d'un docteur de la loi qui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Qui est mon prochain ? » le Seigneur montre un Samaritain usant de miséricorde envers un malheureux Juif, laissé à demi-mort sur le chemin, tandis qu'un sacrificateur et un lévite s'étaient, l'un après l'autre, détournés de lui. Puis il force le docteur d'avouer et de reconnaître que c'est le Samaritain seul qui s'est montré le vrai prochain du blessé, et il lui dit : « Va, et toi fais de même. »

Encore un mot, chers enfants, sur l'affreuse religion des Samaritains primitifs qui, comme nous l'avons vu, « craignaient l'Éternel, tout en continuant à servir leurs dieux. » Hélas ! ce n'est là qu'une image trop fidèle, au fond, de l'état de tous ceux qui ne sont chrétiens que de nom : ils conservent, avec une certaine crainte de Dieu, toute espèce d'idolâtrie dans leurs cœurs : le *moi* ou l'égoïsme y a son temple, à côté de l'avarice qui est une idolâtrie, dit l'Écriture, ou de la sensualité qui fait un dieu de son ventre, ou de toutes les autres convoitises, qui deviennent et qui sont autant

d'idoles. Or, à nous aussi, Dieu dit : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le SERVIRAS LUI SEUL. »

Chers enfants, si vous êtes encore des Samaritains sous ce rapport, comme le seront dans les temps difficiles des derniers jours, tous ceux qui seront idolâtres d'eux-mêmes, amateurs d'argent, orgueilleux..... amateurs des voluptés plutôt que de Dieu, tout en ayant une forme de piété (2 Tim. III, 5), sachez bien qu'une telle religion ne peut sauver personne. Il faut donc en changer, car si *votre* religion ne vous change et ne vous sauve pas, il faut nécessairement *changer* de religion, comme on dit. Hâtez-vous donc, pendant qu'il en est temps, de vous convertir de vos idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour pouvoir attendre des cieux avec joie, son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus qui nous délivre de la colère à venir (1 Thes. I, 9, 10).

QUESTIONS SUR « LES SAMARITAINS. »

1. Après la ruine du royaume d'Israël, qu'étaient devenus les habitants de ce royaume ?
2. Sait-on positivement où existent leurs descendants ?
3. Doivent-ils pourtant avoir été conservés quelque part ?
4. Qu'est-ce qui le prouve ?
5. Indiquez quelques passages sur ce sujet.
6. Aussi, malgré l'apostasie, la dispersion ou la disparition des dix tribus, qu'est-ce que la foi a toujours reconnu ?
7. Citez-m'en trois exemples dans l'Écriture.
8. Par qui avaient été remplacés dans leur pays les Israélites des dix tribus ?
9. Quelle était la religion de ces nouveaux habitants ?
10. Qu'est-ce que Dieu fait voir et de quelle manière ?

11. Que pensent de ce fléau les nouveaux habitants ?
12. Que font-ils savoir au roi d'Assyrie ?
15. Qu'est-ce que ce roi ordonna alors ?
14. Où s'établit ce sacrificateur et que fit-il ?
15. Qu'est-ce que les Samaritains de la religion lévitique ?
16. Mais, avec tout cela, qu'est-ce qu'ils adoraient encore ?
17. Cette religion samaritaine a-t-elle longtemps subsisté ?
18. Qu'arriva-t-il cependant sous le règne d'Ezéchias ?
19. Que bâtirent plus tard les Samaritains ?
20. Quels sentiments régnaient entre les Juifs et eux ?
21. Le Seigneur a-t-il approuvé ces haines nationales ?
22. Citez quelques faits qui le prouvent ?
23. Qu'est-ce que Jésus a trouvé parmi eux ?
24. Que montre-t-il dans la parabole de Luc X ?
25. De quoi la religion samaritaine est-elle une trop fidèle image ?
26. Que seront, d'après l'Écriture, les chrétiens de nom des derniers jours ?
27. Cette religion peut-elle sauver quelqu'un ?
28. Que doivent donc faire ceux qui n'ont encore que celle-là ?



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

SIXIÈME LETTRE.

Apocalypse XIX.

Mes jeunes amis,

J'aime à croire que vous n'avez pas entièrement oublié notre entretien sur le chapitre XIII^e, et que les détails qui nous y sont racontés, concernant le dévelop-

pement du mal, au milieu de ce monde, auront fait impression sur quelques-uns d'entre vous, si ce n'est sur tous.

Aujourd'hui, nous nous occuperons du chapitre XIX^{mo}, au moins des détails les plus importants qu'il nous présente ; et afin de vous rappeler les principaux faits du chap. XIII, revenons-y brièvement.

N'oubliez pas, mes jeunes amis, que le développement inouï du mal, à l'époque future où nous amène ce chapitre, sera l'effet produit par la présence de Satan sur la terre ; et que l'influence immédiate, qu'il exercera alors sur le cœur et sur toutes les pensées des hommes, sera effrayante ; car, ayant été chassé du ciel (chap. XII, 9), il viendra sur la terre, où il déploiera une fureur dont il nous est difficile de nous faire une juste idée. Voici ce que nous lisons au vers 12 du chapitre que je viens de citer : *« Malheur à vous, habitants de la terre et de la mer, car le diable est descendu vers vous en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. »* Réfléchissez, mes jeunes amis, à ce qui arrivera aux hommes, en ces jours-là, où rien ne pourra les garantir des attaques d'un si redoutable ennemi ! Sans doute qu'alors, comme cela a lieu aujourd'hui, ceux qui s'attacheront au Seigneur Jésus n'auront rien à craindre, car Dieu veillera sur eux ; mais songez à ce que deviendront les méchants, dans les circonstances nouvelles où les placera la présence de Satan sur la terre.

Or, quant au fait qui nous apprend que Satan sera précipité du ciel sur la terre, il indique que, actuellement, il exerce son influence d'en haut, où, depuis que le Seigneur Jésus est monté au ciel, il est comme pri-

sonnier (Ephés. IV, 8) et par cela même bridé, en sorte qu'il ne peut pas faire tout ce qu'il voudrait ; mais quand il sera chassé du ciel, Dieu lui lâchera la bride pour un peu de temps, et c'est avec une grande fureur qu'alors il agira contre les hommes. Ce sera donc un temps de malheur pour les habitants de la terre et de la mer, jusqu'à ce que Dieu mette fin à tout cela par le jugement.

Maintenant, mes jeunes amis, entrons dans les principaux détails du chapitre que nous avons sous les yeux, car ils sont des plus instructifs pour nous ; en ce sens, qu'ils nous font voir de quelle manière le mal sera jugé et comment le royaume de Christ sera établi sur la terre.

La première chose qui nous est ici présentée, est le jugement de la « *grande prostituée* » qui a corrompu la terre par ses impudicités et qui a répandu le sang des saints. Dieu ne pourra plus supporter une pareille chose, aussi la jugera-t-Il, afin de purifier la terre de ses meurtres et de ses abominations. Quelle est donc cette chose si mauvaise aux yeux de Dieu, qu'elle soit appelée : « la grande prostituée ? » — Pour répondre à cette question d'une manière utile pour vous, il faut remonter à l'origine de l'établissement du christianisme sur la terre ; ce sera le moyen de vous faire une idée un peu juste de ce que Dieu avait produit alors, et de la manière dont l'ennemi a réussi à contrefaire Dieu, dans le travail qu'Il avait accompli au milieu des hommes par l'Évangile.

En lisant le livre des Actes, nous voyons que Dieu, après la résurrection du Sauveur, rassembla et forma une église, par la prédication de l'évangile ; et rien

n'est plus admirable que les détails que nous fournit l'Esprit de Dieu, touchant la marche ou la conduite morale des premiers chrétiens, après la Pentecôte ; car il était même dit d'eux que « le peuple les louait hautement ». — Mais, hélas ! de très bonne heure le mal se glissa parmi eux et le diable ne tarda pas à y introduire toutes sortes de doctrines contraires à la vérité ; doctrines au moyen desquelles il corrompit l'ordre établi de Dieu dans Sa maison. Vous vous rappelez, mes jeunes amis, ce que dit le Sauveur lui-même, à propos de l'ivraie que l'ennemi avait semée dans le champ qui contenait la bonne semence que le Seigneur y avait semée ; — ensuite, l'apôtre Paul annonce aux Anciens qu'il avait fait venir d'Ephèse, que d'entre eux-mêmes s'élèveraient, après son départ, des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau ; et il ajoute : « et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux » (Act. XX, 29-30). — Aussi, dans toutes leurs épîtres, les apôtres attirent-ils l'attention des fidèles sur les efforts incessants que faisait l'ennemi, pour tout corrompre dans l'Eglise. Voici à ce sujet quelques citations qui pourront être utiles à ceux d'entre vous qui se donneront la peine de les lire : 2 Cor. XI, 13-15 ; — Galat. V, 12 ; — Philip. III, 2 ; — Colos. II, 8 et 16-18 ; — I Timoth. IV, 1-5 ; — 2 Timoth. II, 16-18 ; — 2 Pier. II, 1-2 ; — 1 Jean IV, 1 ; — 2 Jean, 7 ; — 3 Jean, 9-10 ; — Jude, 4, 12-19, et enfin Apoc. II, 14-22. — Toutes ces citations, mes jeunes amis, révèlent très clairement que, dès le commencement du christianisme, l'ennemi était à l'œuvre pour ruiner l'édifice et l'œuvre de Dieu.

Il a travaillé d'abord à introduire au milieu des vrais chrétiens de fausses doctrines, lesquelles devinrent la cause de luttes désastreuses au milieu d'eux ; on ne pouvait plus dire d'eux « qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme et qu'ils persévéraient dans la doctrine des apôtres. » — Naturellement, tant de débats ouvrirent la porte à d'autres misères, et comme Satan ne sommeillait pas, il sut profiter des dissensions d'alors pour l'accomplissement de son œuvre. L'Église ne conserva pas son caractère primitif ; au lieu de demeurer séparée du monde, elle s'en rapprocha, et ayant ouvert ses portes au monde, le monde y est entré et l'a envahie, et maintenant il domine cette soi-disant église chrétienne, — lui impose ses lois et sa volonté.

Voilà, mes jeunes amis, de quelle manière ce qui au commencement était bon, parce que cela était de Dieu, s'est corrompu ; et comment l'Église, qui était l'habitation de l'Esprit de Dieu, est devenue une masse impure, siège de la puissance de l'ennemi : un système de corruption religieuse dans le monde. Tel est le papisme, mes chers enfants, et c'est sur ce système-là, que l'œil de Dieu est fixé, pour le juger bientôt. D'autres systèmes du même genre font aussi partie de la chrétienté, et quoique moins influents que le premier sous bien des rapports, ils ont tous la même *origine* : la volonté propre de l'homme et la corruption de la vérité ; — c'est la même mauvaise source qui les produit. C'est pourquoi, au chap. XVII, 5, nous lisons : « Mystère ; Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre. » Voilà des termes bien forts, mes jeunes amis, et sans doute pour la plupart d'entre vous, au-dessus de votre portée. Je voudrais

pourtant que ce que je viens de vous dire, ne fût pas complètement inintelligible pour vous ; je vous dirai donc pour que vous en profitiez plus tard, que la femme, sur le front de laquelle on peut lire les paroles que je viens de citer, est l'image d'un système religieux corrompu et qui séduit et corrompt tous ceux sur lesquels s'exerce son influence. L'idolâtrie, indiquée par le mot « abomination, » est la fin à laquelle amènera le christianisme corrompu de nos jours. Maintenant, mes jeunes amis, encore une remarque sur ce qui concerne la grande prostituée. Ce n'est pas seulement la séduction et le mensonge qui auront fixé sur elle l'attention de Dieu ; mais il y a, en outre, ceci : c'est qu'elle a répandu le sang des saints et des témoins de Jésus (Apoc. XVII, 6). Or, c'est là, aux yeux de Dieu, une chose fort grave ; aussi, nous lisons au verset 2 de notre chapitre, qu'« il a vengé le sang de ses esclaves, le redemandant de sa main. » Si dans le nombre de mes jeunes lecteurs, il y en a qui ont lu l'histoire de la Réformation, ils comprendront, sans peine, que l'église papiste est tout particulièrement coupable du sang des confesseurs de la foi — des témoins de Jésus ! car elle a répandu leur sang, plus que tout autre système religieux portant le nom chrétien, et même plus que toutes les puissances païennes. Eh bien ! mes jeunes amis, de tels actes peuvent être oubliés de la part des hommes, mais Dieu ne les oublie et ne les oubliera pas, car Il en fera la juste punition. C'est à cette occasion que des Alléluia et des hommages sont rendus à Dieu (v. 3-4). Un pareil jugement sera alors l'annonce du déploiement de la puissance et de l'exercice de l'autorité du Dieu tout-puissant, sur la terre. Ce double fait indique

qu'Il est entré dans son règne (vers. 7). Or, remarquez qu'en coïncidence avec ce fait, les noces de l'Agneau sont immédiatement la chose de laquelle s'occupent ceux qui ont l'intelligence de ce que Dieu veut faire, savoir : « les noces de son Fils ». D'où l'on peut conclure que les noces de l'Agneau coïncideront avec la prise de possession du royaume par le Fils ; car c'est pour lui que le Dieu tout-puissant en dispose. Sans doute que les versets 7 à 9 nous présentent la chose en *elle-même*, mais non sa manifestation publique, car c'est *dans le sanctuaire*, et non en dehors, que les noces ont lieu ; les bienheureux témoins, choisis de Dieu, seront seuls admis à cette scène merveilleuse qui n'aura jamais eu et qui n'aura pas sa pareille. « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ! » — Mes amis, lequel de vous peut dire : Moi, je n'y suis pas convié ! — combien de fois, au contraire, l'invitation ne vous a-t-elle pas été adressée. Quand vous lisez la parabole du chapitre XXII de Matthieu, qui traite du même sujet, ne voyez-vous pas que c'est à vous aussi que l'invitation est faite ? Oui, mes chers lecteurs, cela est pour vous aussi ; c'est pourquoi croyez à l'amour de Celui qui fait les frais de tout ce qui peut concourir à votre joie et à votre bonheur éternel.

Un mot encore avant de terminer notre entretien. — Je viens de vous dire que les noces de l'Agneau seront célébrées en haut, loin de ce monde. Le verset 11 de notre chapitre place devant nos yeux une scène nouvelle : c'est la manifestation publique et glorieuse du Seigneur Jésus. « Alors, » ainsi que nous le lisons au chapitre I, « tout œil le verra, ceux mêmes qui l'ont

percé. » — Ce n'est pas, mes chers enfants, à voir une telle chose, que le monde s'attend ; aussi, l'Écriture nous apprend que le Seigneur Jésus « viendra comme un larron dans la nuit ; » — les hommes ferment actuellement et volontairement les oreilles aux avertissements qui leur sont donnés ; plus tard ils n'en recevront plus, ou du moins ils ne sauront pas voir, dans les jugements précurseurs de ce grand jour, l'indice de la ruine subite dont ils seront frappés.

Ici, nous voyons le Seigneur Jésus venir « sur les nuées du ciel avec grande puissance et grande gloire » pour exercer le jugement, et Il est accompagné des armées du ciel qui le suivent. Ah ! mes jeunes lecteurs, il vaut la peine de réfléchir devant une scène pareille. Voilà celui qui a été le méprisé et le rejeté des hommes, couronné, non avec des épines, mais « de gloire et d'honneur ! » Et voyez, mes jeunes amis, quelle place glorieuse, éclatante, occuperont ceux qui auront eu à porter l'opprobre de son nom, car Il ne paraît pas seul. Je vous fais remarquer cela, mes amis, afin que vous n'ayez pas honte du nom de Christ devant les hommes. Il arrive parfois que vos camarades vous méprisent, vous donnent toute espèce de noms ridicules, parce que vous appartenez à des parents qui confessent le Seigneur, ou que vous le confessez vous-mêmes ; mais n'en ayez pas de honte ; souvenez-vous de sa parole, car Lui-même a dit : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père et devant ses anges. » Ainsi, au jour de Sa gloire, tous ses bien-aimés seront revêtus d'autorité, de pouvoir et de gloire, pour régner avec Christ, le Seigneur de gloire.



L'heureuse Nancy et son secret.

Dans une vieille maisonnette jaunie par le soleil, non loin d'un petit bameau, vivait jadis une femme toute seule. Seule au monde, sans famille ni parenté quelconque, presque aveugle, estropiée, infirme, ne trouvant qu'une maigre subsistance dans les produits de son petit jardin, et s'occupant à tricoter et à filer, elle était néanmoins remarquable par son joyeux contentement, au point que partout, dans les villages d'alentour, elle était connue sous le nom de « l'heureuse Nancy. »

Elle était une enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Elle avait été lavée de ses péchés par le précieux sang de Christ : « étant justifiée par la foi, elle avait la paix avec Dieu. » Mais ce n'était pas tout. Bien que ce soit une grande chose, et de toute importance, d'avoir le pardon de ses péchés, d'avoir la paix avec Dieu, l'heureuse Nancy ne s'était pas arrêtée là, mais elle avait fait des progrès dans la connaissance et dans la jouissance de cette *paix de Dieu* qui surpasse toute intelligence, et qui gardait tellement son cœur et son esprit dans le Christ Jésus, qu'elle se montrait toujours la même, d'humeur égale, et toujours contente, quelles que fussent les circonstances extérieures de sa vie.

— Eh ! bien, Nancy, disait le visiteur qui, parfois s'arrêtait à sa porte, vous chantez donc encore ?

— Oh ! oui, c'est ce que je fais toujours.

— J'aimerais que vous me dissiez votre secret, Nancy. Vous êtes toute seule, vous travaillez pénible-

ment, vous n'avez rien de bien attrayant autour de vous ; — d'où peut donc provenir votre bonheur habituel ?

— Peut-être, répondait Nancy, vient-il de ce que je n'ai *personne autre que le Seigneur*. On voit des gens riches comme vous dépendre de leurs familles et de leurs maisons ; aussi se forgent-ils d'avance toute espèce de craintes et sont-ils tourmentés d'inquiétudes. Je ne me figure jamais rien qui puisse me troubler, *parce que je laisse tout ce qui me concerne entre les mains du Seigneur*.

— Bien ; mais, Nancy, supposez que la gelée vienne surprendre vos petites plantes et vos arbres fruitiers quand ils sont tout en fleurs ; supposez...

— Mais, répliqua Nancy, je ne suppose pas ; je ne dois jamais supposer. Je n'ai que faire de rien supposer, si ce n'est que le Seigneur fera bien toutes choses. Ce qui fait que, vous autres, vous êtes malheureux, c'est que vous passez votre temps à supposer. Or, pourquoi ne pouvez-vous pas attendre, comme moi, que la supposition arrive et en tirer ensuite le meilleur parti ?

Parce que, peut-être, quelques-uns de ceux auxquels elle parlait de la sorte, n'étaient pas en *position* d'agir ainsi ; et que d'autres, peut-être, n'étaient pas dans la *condition* voulue pour agir comme elle. Quant aux premiers, ceux-là seuls qui sont dans un état de proximité de Dieu, ceux qui ont été « *approchés*, » sont en *état* de se confier en Lui. Le christianisme de nom ne peut conférer ce privilège à personne. La moralité, la religion, la probité, la droiture, l'amabilité — toutes ces dispositions sont absolument inutiles pour approcher quelqu'un de Dieu. C'est par le sang de Christ, et par


le moyen de la foi en Lui seul, que le pécheur est placé dans cette *position* bénie, dans laquelle il peut se confier en Dieu, comme un enfant en un bon et tendre Père, « qui n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, » et qui, assurément, « nous donnera aussi librement toutes choses avec lui. » Ceux-là seuls ont, par grâce, droit à ses soins paternels ; ceux-là seuls *peuvent* s'attendre à Lui. Et pourtant, même parmi ceux qui sont dans cette *position* bénie de proximité de Dieu, il n'y en a que trop qui trouvent impossible d'imiter l'exemple de l'heureuse Nancy. Ils allèguent les circonstances ; et, sans doute, les circonstances des uns sont plus pénibles que celles des autres. Le caractère naturel, aussi, est loin d'être sans influence pour produire ou de joyeuses dispositions et une absence relative de soucis, ou bien le contraire. La maladie a encore plus d'influence à cet égard, et il n'est pas rare qu'il en résulte un état de découragement souvent bien triste à voir, comme dans le cas du poète Cowper. Après tout, cependant, ce ne sont là que des causes secondaires, au-dessus desquelles il est *possible* de s'élever, bien qu'elles puissent varier quant à leurs degrés.

« MAIS UNE SEULE CHOSE EST NÉCESSAIRE. »

S'il s'inquiète et s'agite pour *beaucoup* de choses, comment le croyant peut-il jouir de la paix dans un désert qui, tout agréable qu'il puisse paraître aux sens, est comme un labyrinthe de rosiers—*pleins d'épines*.

Le secret de l'heureuse Nancy consiste en une *communion que rien n'entrave et n'interrompt*, et il s'exprime par ces mots : « Je n'ai personne que le Seigneur. » L'objet de sa vue et de son cœur, c'était le

Seigneur. Elle marchait continuellement avec Lui. Ignorant beaucoup de ce que des croyants plus intelligents ont acquis, et probablement incapable de communiquer même le peu qu'elle savait, elle était heureuse à la pensée que, quoi qu'il pût lui manquer, elle avait le Seigneur, à la fois, *avec elle*, et *pour elle* (Rom. VIII, 17, 31), comme seul COMPAGNON, comme AMI pleinement suffisant. Dans toutes les circonstances, c'est à Lui qu'elle regardait, attendant sa miséricordieuse intervention, mais soumise à sa volonté. Elle s'appuyait sur son bras tout-puissant d'un cœur plein de confiance, persuadée de son amour ; et ne supposant pas autre chose, sinon que tout ce que le Seigneur ferait serait bien fait. Elle était contente de ce qu'elle avait ; elle ne s'inquiétait de rien, mais « par des prières et des supplications, avec des actions de grâces, » elle présentait ses requêtes à Dieu ; et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardait son cœur et son esprit dans le Christ Jésus (Phil. IV, 6-7). Occupée ainsi de Lui, les choses qui sont « vénérables, justes, pures, aimables et de bonne renommée » devaient remplir ses pensées (vers. 8), et par conséquent se manifester dans ses actions (vers. 9). Aussi le « Dieu de paix » était avec elle, et elle en avait le sentiment. Elle n'avait que le Seigneur, et parce que, dans son estimation, Il était *assez* — et son tout en tout — elle était « l'heureuse Nancy. » Cela n'est-il pas *possible* pour chaque enfant de Dieu ?



« Plus blanc que la neige. »

(Suite de la page 48.)

Tout le monde avait l'air heureux dans cette chambre si gaie et si bien tenue, bien différente, hélas ! de la demeure de Nelly. Seule, Mme Harrison avait une expression grave, car elle se doutait où son mari était allé. — Cette femme était une chrétienne, non pas seulement de nom mais en action et en vérité, et c'était sa grande épreuve de voir que son mari n'avait pas la crainte de Dieu. Lorsqu'elle l'avait épousé, elle aussi n'avait aucun souci de la « seule chose nécessaire ; » mais lorsque son premier petit enfant mourut, et que le cœur de la jeune mère était accablé de douleur, les douces paroles d'une dame pieuse furent bénies pour son âme, et elle apprit à rendre grâces à Dieu pour une affliction que lui-même avait sanctifiée. Et depuis ce moment sa constante prière avait été que Dieu, dans sa grâce, voulût toucher le cœur de son mari, et elle était sûre que Dieu le ferait quand il le trouverait bon. Harrison était un bon mari et un bon père, et il n'était pas à craindre qu'il prit des habitudes d'intempérance, car il n'avait aucun goût naturellement pour les liqueurs fortes ; ce n'était que pour se réunir avec ses amis et entendre discuter les nouvelles politiques qu'il se rendait quelquefois au cabaret.

Après avoir terminé sa besogne, la mère coucha les petits enfants, et Ruth vint s'asseoir à côté de Nelly. Les petites filles eurent bientôt fait bonne connaissance, quoique Ruth fut de plusieurs années plus âgée que Nelly. Ruth en la questionnant sut bientôt toute son histoire, et elle eut grande compassion de la pauvre enfant qui n'avait personne avec qui elle pût jouer, qui n'allait jamais à l'école et qui était presque toujours toute seule. Ruth se dit qu'elle n'aimerait pas être à la place de Nelly.

Après qu'elles eurent un peu causé, Ruth alla chercher sa Bible en disant qu'elle avait à repasser ses versets pour l'école du dimanche. Nelly regarda attentivement le livre, puis elle regarda Ruth qui, cachant la page d'une de ses mains, se répétait à elle-même plusieurs fois les versets. Nelly se demandait si Ruth en saurait davantage que le vieux Micky.

— Ruth, dit-elle à la fin.

— Que veux-tu, Nelly?

— Sais-tu ce qui est plus blanc que la neige?

— Plus blanc que la neige? Non; je crois que la neige est la chose la plus blanche qui existe.

— Ah! mais il y a quelque chose de plus blanc, dit Nelly, je le sais, je me rappelle que la Bible le dit, mais j'ai tout oublié.

— Peut-être, Nelly, que tu penses aux robes des anges qui sont blanches comme la neige — mais attends, je crois que je sais ce que tu veux dire. C'est dans les Psaumes, je vais le trouver.

Ruth tourna les feuillets de sa Bible, mais sans succès. Ah! voilà maman, dit-elle, elle saura nous le dire. — Maman où est-il parlé dans la Bible de ce qui est plus blanc que la neige?

— Dans le Psaume 51, Ruth; ne te souviens-tu pas que nous l'avons lu l'autre soir?

— Oui maman, et c'est un bien beau psaume, le voici, Nelly, regarde.

— Je ne sais pas lire, dit Nelly tristement, lis-le moi.

Ruth lut le psaume en entier, que Nelly écouta très-attentivement.

— Mais je ne comprends pas encore, dit-elle quand Ruth eut fini; — qu'est-ce que cela veut dire: lave-moi, et je serai plus blanc que la neige?

Ruth fut un peu embarrassée pour le lui expliquer, et elle pria sa mère de le faire.

— Qui a prononcé ces paroles, Ruth? dit sa mère.

— David.

— Eh ! bien, dis à Nelly ce qu'il fallait à David.

— Il avait besoin d'être lavé de ses péchés et alors son cœur serait plus blanc que la neige.

— Mais de quelle manière ses péchés pouvaient-ils être lavés ? demanda Nelly.

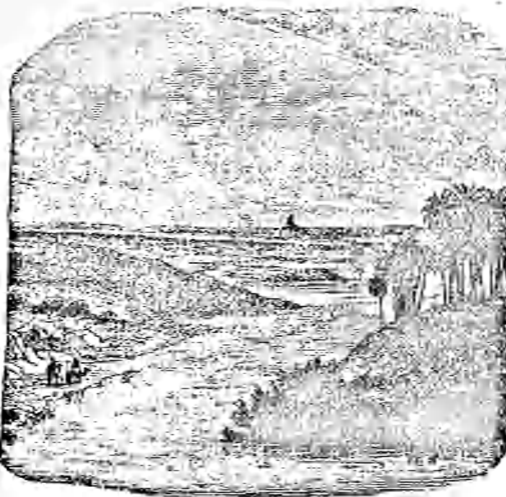
Mme Harrison la regarda avec compassion. — Ne sais-tu pas, mon enfant, qui est mort pour toi, pour ôter les péchés ?

— Jésus ; grand'mère m'a parlé de lui, mais il y a si longtemps que j'ai tout oublié.

— Eh ! bien, la Bible dit que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. Il versa son sang pour de pauvres pécheurs comme nous, pour que nous puissions y laver nos péchés et que nos cœurs fussent rendus nets et en état d'aller au ciel.

Nelly écoutait Mme Harrison avec une attention profonde ; elle aurait bien voulu en entendre davantage, mais à ce moment la porte s'ouvrit et les deux hommes entrèrent. La figure échauffée et la démarche incertaine de Rogers montraient assez qu'il s'était laissé aller à boire plus qu'il ne devait. Mme Harrison le regarda avec inquiétude, puis se tournant vers l'enfant : — Il vaudrait mieux que Nelly restât, dit-elle, la nuit est bien froide pour la toux qu'elle a.

Mais Rogers, hors d'état d'entendre raison, exigea qu'elle revint avec lui. Nelly dit adieu à Mme Harrison et à Ruth qui promit de venir la voir bientôt, et elle mit sa main dans la main de son père, s'abandonnant avec confiance à ce guide peu sûr. — La route lui sembla bien longue, et cette fois la pauvre enfant ne fut pas portée dans les bras ; toutefois elle ne s'aperçut ni du froid ni de la fatigue, car une seule pensée avait pris possession de son esprit, et parfois ces paroles s'échappaient de ses lèvres, timidement, et comme ne sachant pas bien où elles allaient : « Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. » (à suivre.)



Le Prophète Jonas.

I.

Dans les temps malheureux dont nous avons parlé dans nos derniers entretiens, dans ces temps où la vraie piété était de plus en plus rare, tant en Juda qu'en Israël, où la foi au Sauveur à venir se perdait de jour en jour davantage, où les promesses de Dieu étaient mises en oubli et ses commandements ouvertement transgressés ; dans ces tristes temps, Dieu suscita des prophètes, chargés de sa part de reprendre le peuple et

ses conducteurs, de leur rappeler la volonté du Seigneur, de leur dénoncer ses jugements et aussi, et surtout, de leur exposer les promesses relatives aux temps de rafraîchissement qui devaient accompagner et suivre la présence du Messie sur la terre. C'est par l'inspiration du Saint-Esprit que ces hommes de Dieu ont parlé ; c'est par cet Esprit de Christ qui était en eux qu'ils ont par avance rendu témoignage, annonçant les souffrances qui devaient arriver au Messie et les gloires qui suivraient (1 Pier. I, 11).

Environ cinquante ans avant la ruine des dix tribus, ces hommes de Dieu commencèrent leurs prédications et leurs prophéties, en y mêlant parfois des traits d'histoire de leur temps. Leurs écrits ont été ensuite insérés dans le recueil des livres de l'Ancien-Testament : ils consistent en quatre grands et douze petits livres, qui forment la dernière partie de ce recueil et qu'on appelle *les Prophètes*. Ils font ainsi partie de cette Ecriture, dont l'apôtre Paul dit qu'elle a été inspirée de Dieu (2 Tim. III, 16). Le Sauveur en a constamment appelé à ces Ecritures, comme rendant témoignage de lui, et les apôtres en ont fait de même. Ces anciens messagers de Jéhovah n'ont pas tous vécu et prophétisé à la même époque ; ils l'ont fait successivement dans l'espace d'environ trois cents ans. Ainsi, pour bien comprendre le sens et la portée de leurs prophéties, il importe de se rappeler à qui elles étaient adressées, puis aussi dans quel temps et dans quelles circonstances elles ont été prononcées.

Jonas est le premier, dans l'ordre des temps, de ces prophètes. Son nom veut dire : *colombe* ; c'est le même que celui du père de Simon Pierre (voyez Jean I, 43 ;

XXI, 15-17). Il n'est fait qu'une seule fois mention de Jonas, en dehors du livre qui porte son nom, dans l'Ancien Testament ; c'est au chapitre XIV, du second livre des Rois, vers. 25, où il est dit de Jéroboam II, roi d'Israël, qu'il rétablit les bornes d'Israël... selon la parole de l'Éternel, le Dieu d'Israël, qu'il avait proférée par le moyen de son serviteur Jonas, fils d'Amitai, prophète, qui était de Gatépher dans la tribu de Zabulon. C'est là tout ce que nous savons sur son ministère en Israël ; mais dans le livre qui porte son nom et qui est le cinquième des petits prophètes, nous avons le récit de sa mission dans une grande ville païenne — fait tout exceptionnel dans l'histoire de la prophétie sous l'ancienne alliance — et des circonstances extraordinaires qui accompagnèrent cette mission. Vous ferez bien, chers enfants, de commencer par lire avec soin ce livre intéressant du Prophète Jonas.

Vous y verrez, dès le premier verset, qu'il s'agit bien ici du même Jonas que dans 2 Rois XIV, 25 — puisque, dans les deux passages, il est appelé *fils d'Amitai*. Or, probablement vingt ans environ après les encouragements qu'il avait donnés à Jéroboam II, soit vers l'an 860 avant la naissance du Sauveur, la parole de l'Éternel lui fut adressée, en disant : « Lève-toi, et t'en vas à Ninive, la grande ville, et crie contre elle ; car leur méchanceté est montée jusqu'à moi. »

Ninive, dont le nom Hébreu signifie *demeure de Ninus*, était la célèbre capitale de l'empire d'Assyrie. Son origine se perd dans les temps les plus reculés de l'histoire, puisqu'elle est déjà nommée en Genèse X, 11. Elle était située sur la rive orientale du Tigre, et, si

On en croit les historiens, ses murailles avaient 100 pieds de hauteur, et de 15 à 20 lieues de circuit ; elles étaient flanquées de 1500 tours, dont chacune avait 200 pieds d'élévation. Le fleuve qui la traversait et ses solides murailles la rendaient imprenable. Elle était le centre du gouvernement, de la richesse, et d'un immense commerce (voy. Nahum II, 10 ; III, 16). Les conséquences de cette prospérité furent l'orgueil et la dissolution (Nah. III, 4). Toute espèce de crimes et de péchés criants y régnaient plus que partout ailleurs. Leur méchanceté était montée jusqu'à l'Éternel, comme jadis celle des constructeurs de Babel, et celle des habitants des villes de la plaine. C'est pourquoi Il donne charge à son serviteur Jonas de se rendre à Ninive et *de crier contre elle*. La commission d'aller prêcher la repentance ou dénoncer les jugements de Dieu à un peuple païen aussi dépravé déplaisait beaucoup au prophète ; car comme le roi d'Assyrie ne cessait d'opprimer le peuple de Dieu, Jonas eût vu volontiers la ville de Ninive entièrement détruite, tandis que sa mission aurait pour effet d'en prévenir la ruine. C'est ce qu'il avouera lui-même au chap. IV, 2, quand il ose dire à Dieu, dans le dépit et la colère que lui fait éprouver son long support et sa miséricorde : « O Éternel !.... n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore en mon pays ? *c'est pourquoi j'avais voulu m'enfuir à Tarsis, car je savais que tu es un Dieu miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en gratuité, et qui te repens du mal dont tu as menacé.* » — N'est-ce pas, chers enfants, qu'il est bien triste de voir un homme de Dieu s'affliger de ce que Dieu fait grâce, et désirer la vengeance, le jugement, les fléaux

et la destruction sur une ville coupable plutôt que le repentir et le pardon de ses habitants ? Eh bien , ce sentiment est très naturel au cœur de l'homme ; la pure grâce envers les pécheurs l'irrite toujours. Que d'exemples n'en avons-nous pas dans la Bible ! Voyez, entre autres, dans Luc IX, 52-56, les deux disciples Jacques et Jean qui, irrités de ce qu'une bourgade de Samaritains avait refusé de recevoir leur Maître, lui disent : « Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme aussi fit Elie ? » Sur quoi Jésus les censura fortement et dit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! » — Voyez, à la fin de la touchante parabole du fils prodigue (Luc XV, 25-32), son frère aîné, revenant des champs, se mettant en colère de la joie par laquelle le père célébrait le retour de son malheureux fils. Voyez les Juifs, figurés par ce frère aîné, et dont l'apôtre Paul disait (1 Thess. II, 15-16) : « Qui ont mis à mort et le Seigneur Jésus-Christ et leurs prophètes, et qui nous ont chassés par la persécution, et qui ne complaisent pas à Dieu, et qui sont opposés à tous les hommes, — qui nous empêchent de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées. » Oui, il est naturel à nos cœurs, à vos cœurs aussi, chers enfants, de s'irriter contre la grâce, surtout quand elle s'exerce envers des gens qui nous paraissent, dans notre orgueil, valoir moins que nous. Hélas ! nous ne ressemblons que trop à cet ouvrier qui murmurait contre son maître, parce que celui-ci donnait à celui qui n'avait été appelé qu'à la onzième heure le même salaire qu'à ceux qui avaient travaillé tout le jour, et auquel le maître dit : « Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui

est mien ? ton œil est-il méchant parce que moi je suis bon » (Matth. XX) ?

Ainsi Jonas, ne regardant qu'à lui, craignait que sa réputation de prophète ne fût compromise par la miséricorde de Dieu. Cependant, quoi qu'il en fût, son premier devoir, c'était d'obéir sans raisonner à la parole de l'Eternel qui lui avait été adressée. Au lieu de cela, le fils d'Amittai, allant, de même que jadis Elie, comme son cœur lui disait (1 Rois XIX, 3), » se leva pour s'enfuir en Tarsis (*) de devant la face de l'Eternel. » — N'est-ce pas, chers amis, qu'il était insensé autant que rebelle en ayant une telle pensée ? Comme prophète, n'aurait-il pas dû savoir que cette pensée était une folie ? n'aurait-il pas dû dire, comme David : « Où irais-je loin de ton Esprit et où fuirais-je *loin de ta face* ?.... Si, m'élevant sur les ailes de l'aurore, je me loge à *l'autre bout de la mer*, là-même ta main me conduira et ta droite me saisira » (Ps. CXXXIX, 7, 9). Encore ici, le pauvre Jonas n'est qu'une image fidèle de ce que nous sommes tous par nature. Quand vous êtes conduits par votre cœur à faire quelque chose de mauvais, comme votre conscience vous le dit, n'est-il pas vrai que pourvu que votre péché ne soit parvenu à la connaissance d'aucun *homme*, pourvu que vous l'ayez fait en cachette ou dans l'obscurité de la nuit, vous vous croyez en sûreté ? N'est-il pas vrai qu'alors vous oubliez tout à fait qu'il est un œil toujours ouvert qui vous voit et qui lit dans vos cœurs ? Ah ! souvenez-vous de cette parole qui vient à la suite de celles que

(*) Tarsis était probablement le sud de l'Espagne, ou Cadix, à *l'autre bout de la mer Méditerranée*.

nous venons de citer : « Si je dis : Au moins les ténèbres me cacheront, voici, la nuit est lumière autour de moi ; même les ténèbres ne me voileront pas à tes yeux. »

Mais revenons à Jonas qui veut s'enfuir de devant la face de Jéhovah. Dans ce but, il descend à Japho, très ancienne ville des Philistins, sur les bords de la Méditerranée, avec un port assez connu (voyez 2 Chron. II, 16 ; Esdr. III, 7). Dans le Nouveau Testament, elle est nommée Joppe : c'est là que vivait cette femme pieuse et charitable, nommée Tabitha ou Dorcas, laquelle tomba malade et mourut, pendant un séjour que l'apôtre Pierre faisait près de là, à Lydde. Appelé par les disciples, il se rendit à Joppe et ressuscita Dorcas (Act. IX, 36-43). Puis il y passa plusieurs jours chez un certain Simon, corroyeur, qui avait sa maison au bord de la mer, comme un ange de Dieu l'apprit au capitaine Corneille qui, de Césarée où il demeurait, fit chercher l'apôtre à Joppe. C'est aujourd'hui la ville de Jaffa, avec une population d'environ 7000 habitants et à 55 kilom. de Jérusalem.

Le prophète arrive à Japho, où il trouve un navire partant pour Tarsis ; et ayant payé son passage, il s'embarqua pour aller avec eux à Tarsis, loin de la face de l'Éternel. Cela nous fait voir ceci, chers enfants, que lorsque nous suivons le chemin de la désobéissance à Dieu, Satan prend plaisir à nous en faciliter les moyens. A cette époque, il devait être rare qu'un vaisseau fût, à Japho, prêt à partir pour Tarsis, et cependant Jonas en trouve précisément un en partance. De plus, s'il n'avait pas eu l'argent exigé pour ce long voyage, il n'aurait pas pu monter à bord. Or, il avait

de quoi payer et il fut reçu comme passager. Dieu permit tout cela, parce qu'il savait comment atteindre et ramener son infidèle serviteur. Il avait une sévère leçon à lui donner, ainsi que nous le verrons, si le Seigneur le permet, dans notre prochaine étude.

QUESTIONS SUR «LE PROPHÈTE JONAS.»

1. Qu'est-ce que Dieu suscita dans les temps malheureux dont nous avons parlé ?
2. De quoi étaient chargés les Prophètes ?
5. Par quoi et à quoi rendaient-ils témoignage ?
4. Combien y eut-il alors de ces Prophètes ?
5. Comment les divise-t-on ?
6. Quel est le premier dans l'ordre des temps ?
7. Que signifie son nom et quel autre Israélite le porta ?
8. Où est-il parlé de lui dans l'Ancien Testament, en dehors de son livre et qu'en est-il dit ?
9. De quoi est-il question dans le livre de Jonas ?
10. Quel ordre reçut le prophète Jonas ?
11. Qu'était Ninive ?
12. Qu'y avait produit la prospérité ?
15. L'ordre que Jonas reçut plut-il au prophète ?
14. Pourquoi lui fut-il désagréable ?
15. Ce sentiment est-il naturel au cœur de l'homme ?
16. Citez-en des exemples tirés de l'Écriture.
17. En tout cas quel était le devoir de Jonas ?
18. Que fit-il au contraire ?
19. Que dites-vous de sa pensée et pourquoi ?
20. Où va Jonas pour s'enfuir ?
21. Qu'était Japho alors — qu'est-ce qui s'y passa d'après le livre des Actes — et qu'est-elle maintenant ?
22. Que trouva-t-il à Japho et qu'y fit-il ?
25. Pourquoi Dieu permit-il la chose ?



Toiles d'araignée.*Paraboles de la nature.*

Toinette l'Araignée était jeune, active et affamée. — Ma chère enfant, file ta toile toi-même, lui dit sa mère, tu sauras bien le faire sans que je te l'enseigne ; attrape-toi des mouches ; seulement ne viens pas filer dans ce coin près de moi. Moi, qui suis vieille, je reste dans les coins ; toi qui es jeune tu peux aller où tu veux. Ne reste pas dans mon chemin , grimpe le long des solives à quelque distance et file. Mais aie soin de bien regarder autour de toi avant de commencer ta toile ; il faut qu'il n'y ait rien au-dessous. Tu n'attraperas rien à manger, s'il n'y a pas autour de toi un espace vide, où les mouches puissent voler.

Toinette, en fille soumise, obéit. Elle grimpa le long du bois de la voûte sculptée de l'église — car c'était là que sa mère demeurait — jusqu'à ce qu'elle se crût assez éloignée ; alors elle s'arrêta pour regarder autour d'elle ; à l'aide de ses huit yeux c'était chose facile. Cependant elle était loin d'être sûre de ce qui pouvait se trouver au-dessous d'elle.

— Je m'étonne si ma mère dirait qu'il n'y a rien ici, au moins rien au-dessous, qu'un espace vide où les mouches peuvent voler , dit la jeune araignée.

Et comme elle aurait pu rester là des heures et des heures à s'étonner sans avancer à rien , elle retourna vers sa mère pour lui demander ce qu'elle pensait.

— Oh ! en vérité ! dit sa mère, comment puis-je le savoir, puisque je ne le vois pas ? Je suis sûre qu'il n'y

avait rien là lorsque j'étais jeune, mais chacun doit s'assurer de ces choses par soi-même. Suspend-toi par la corde de famille, ce que tu sais faire sans l'avoir appris, et regarde toi-même s'il y a là quelque chose, oui ou non.

Toinette était une jeune araignée très intelligente, tout à fait digne du siècle où elle était née, aussi remerciant sa mère pour son conseil, elle se préparait à repartir quand une autre pensée la frappa :

— Comment saurai-je s'il y a quelque chose là quand j'y serai ? demanda-t-elle.

— Mais, s'il y a quelque chose, comment pourrais-tu ne pas le voir, avec tes huit yeux dans la tête ? s'écria la mère ennuyée de l'humeur questionneuse de sa fille.

— Merci. Maintenant je comprends très bien, dit Toinette ; et retournant à la hâte au bout de la solive, elle commença à préparer la corde de famille. Cette corde était la chose la plus singulière du monde, si fine que vous pourriez à peine la voir ; si élastique qu'elle pouvait se balancer au gré du vent sans se casser ; d'un gris si parfait qu'il paraissait blanc sur du noir, et noir sur du blanc ; si ductile que Toinette pouvait la faire en même temps qu'elle se laissait descendre au bout ; et quand elle désirait remonter elle n'avait qu'à l'enrouler. En un mot c'était une merveille de corde, et il était surprenant que Toinette sût la faire sans l'avoir appris. Mais Toinette n'était pas vaine de son talent. Il lui était aussi naturel de filer, qu'il est naturel à de petits garçons de manger et de se battre ; aussi n'avait-elle pas plus l'idée de s'en prévaloir que nous n'aurions celle de savoir mâcher notre nourriture.

Comment elle s'y prenait, c'est une autre question et celle-là n'est pas facile à résoudre, si intelligents d'ailleurs que nous soyons. Voici toutefois ce qui est à remarquer sur ce sujet : de quatre petites machines à filer, près de la queue, sortent quatre petits fils qui se tordent pour former la corde. Mais comme chacun de ces fils se compose lui-même de fils encore plus ténus et tordus ensemble, je ne prétends pas pouvoir vous dire le nombre de bouts qui forment la corde de famille de Toinette. Il suffit de savoir que, telle qu'elle la faisait maintenant, telle elle avait été faite de générations en générations, et jusqu'à présent il ne paraît pas qu'il puisse y avoir ni changement ni progrès dans cette fabrication.

Pour notre araignée, il suffisait de fixer, en la gluant, l'extrémité de la corde à la poutre, et de se laisser tomber. Alors les fils sortaient des machines à filer, la corde se tordait ; et plus l'araignée avançait, plus la corde s'allongeait.

Notre Toinette donc, de retour à sa place, se tourna sur le dos et se prépara à descendre, en se suspendant.

Les extrémités bien collées tenaient solidement ; les quatre bouts se tordaient à plaisir, et la corde de famille descendait et s'allongeait avec Toinette, suspendue au bout, et qui la dirigeait. Ainsi, toujours plus bas jusqu'au milieu du chœur où il y avait de trois côtés les écrans et les sièges de chêne sculptés. Toinette était à peu près à moitié chemin des dalles du sol, lorsque, fermant ses machines à filer, elle s'arrêta pour se reposer et pour regarder tout autour. Alors se balançant à l'extrémité de sa corde, ses jambes repliées

sous elle, elle se mit à faire toute une série de remarques.

— C'est charmant ! s'écria-t-elle. On a besoin de voyager et de voir le monde. Et tout est si beau ici dans ce milieu. Une belle place vide où les mouches peuvent voler ; ce doit être très agréable pour elles ! Vraiment, j'ai grand'faim, je m'en vais remonter et me mettre à filer.

Mais au moment où elle se préparait à enrouler sa corde, un rayon de soleil perçant à travers une des fenêtres du cœur, s'en vint frapper en ligne directe sur son petit corps suspendu, et l'effraya par l'éclat de sa lumière. Tout lui semblait en feu autour d'elle, et dans sa terreur elle tournait et tournait sur elle-même.

— Holà ! holà ! holà ! fit-elle ; car elle ne savait que dire et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'appeler. Puis, faisant un grand effort, elle prit un vigoureux élan et, tout aveuglée qu'elle était, elle alla se blottir dans son coin de la voûte, en se dépêchant d'enrouler sa corde aussi vite qu'une araignée pouvait le faire. Après quoi, demeurant tranquille, elle se mit à se plaindre.

Mais il est triste d'être seul pour se plaindre ; aussi courut-elle bientôt trouver sa mère dans son coin.

— Déjà de retour, ma chère ? demanda la vieille dame, mécontente d'être de nouveau dérangée.

— C'est même un miracle que je sois de retour, dit Toinette en pleurnichant. Il y a quelque chose là-bas outre l'espace vide.

— Quoi donc ? qu'as-tu vu ? demanda sa mère.

— Rien ; c'est justement ce qui m'effraye, répondit Toinette ; je ne pouvais rien voir à cause de l'éblouis-

sement et du feu ; mais je voyais l'éblouissement et le feu.

— Les jeunes gens d'à présent sont bien ennuyeux avec leurs observations, remarqua la mère ; cependant si une règle ne te suffit pas , en voici une autre. L'éblouissement et l'éclat te poussaient-ils hors de ta place, ma chère ?

— Certainement non, dit Toinette, je suis partie quand j'ai voulu.

— Alors, comment pouvait-il s'y trouver quelque chose ? demanda la mère. Il ne peut pas y avoir deux choses à la fois au même endroit. Toinette, d'ailleurs, n'avait qu'à essayer si elle pouvait se mettre à sa place pendant qu'elle-même y était, elle verrait bien que non.

Toinette n'essaya pas, sachant bien que ce n'était pas possible ; mais elle demeurait silencieuse, s'étonnant de ce que pouvaient être l'éblouissement et l'éclat, puisque, après tout, ce n'était rien ! un problème sur lequel elle aurait pu réfléchir bien longtemps sans avancer grand'chose. Heureusement, sa mère interrompit le cours de ses réflexions en lui conseillant d'aller travailler, car en vérité, elle ne devait pas s'attendre à être nourrie plus longtemps à ses dépens.

— Eh bien ! si l'éblouissement et l'éclat me tuent, vous pourrez en être fâchée, car ce sera votre faute, mère, dit Toinette dans un accès d'humeur chagrine.

— Bêtise ! ce que tu dis là, s'écria la vieille araignée en colère. Ce que tu appelles éblouissement n'était qu'un peu plus de lumière qu'auparavant. Ici même dans nos recoins il peut y avoir plus ou moins de clarté. Laisse-là tes sottises, ma chère, et va-t'en travailler.

Toinette se sauva donc sans oser répliquer ; elle aurait pourtant bien voulu demander ce que c'était que la lumière. — Trop irritée pour se mettre à filer, elle préféra pousser plus loin ses recherches, plutôt que de s'occuper de son dîner ; ce qui montre assez qu'elle n'était point une araignée ordinaire. Elle résolut de redescendre en choisissant un autre point de départ, et de voir si elle réussirait à trouver un espace réellement vide ; en conséquence elle se mit à préparer la corde de famille. Elle commença sa descente environ un demi-pied plus à l'est dans le chœur et cette fois son voyage promettait d'être des plus heureux.

— Déjà si loin ! disait-elle, et sans accident ! et toute sa bonne humeur revenait. Cette fois-ci je crois que je ne rencontrerai rien en route. Qu'il fait bon par ici !

En parlant ainsi, elle était suspendue au bout de sa corde, le dos en bas, ses jambes repliées sous elle, jouissant d'un parfait contentement, lorsque soudain, la grande porte de l'église fut ouverte, ce qui produisit un violent courant d'air, d'autant plus qu'il faisait beaucoup de vent ce soir-là. Toinette, à l'extrémité de son fil, se sentit balancée en avant, en arrière, à tel point qu'elle en fut tout étourdie.

— Holà ! holà ! criait-elle haletante, que dois-je faire ? Comment peut-on dire qu'il n'y a rien ici ! — holà ! — que de l'espace vide pour que les mouches — holà ! — puissent y voler !

A la fin, en désespoir de cause, Toinette fit un violent effort et réussit à résister au souffle du vent et à l'aide de sa corde elle regagna les poutres. Un heureux hasard lui fit rencontrer une paresseuse mouche, à demi-morte, qui se traînait le long du bois au moment

où elle revenait de son voyage dans l'air. S'en saisir, la tuer, et la sucer fut pour elle l'affaire d'un instant. Puis, jetant en bas la carcasse, elle s'en alla vers sa mère lui raconter, en termes assez confus, les impressions de son dernier voyage de découvertes. Quant à elle, elle était sûre que sa vieille mère ne savait ce qu'elle disait en parlant d'un espace entièrement vide.

— L'éblouissement et l'éclat n'étaient rien, quoiqu'ils m'aient aveuglée, parce que je pouvais être en même temps qu'eux là où ils étaient, ce qui n'aurait pu avoir lieu s'ils avaient été quelque chose, et maintenant ceci non plus ne sera rien, quoiqu'il m'ait soufflée hors de ma place plus de vingt fois par minute, parce que je ne puis le voir. A quoi servent les règles qu'on ne peut pas suivre, ma mère ? Je ne crois pas que vous connaissiez le quart de tout ce qu'il y a là en bas.

Les arguments de Toinette faisaient tourner la tête à la vieille araignée, et l'étourdissaient, autant que sa fille, lorsque le vent l'avait balancée à droite et à gauche.

— Je ne vois pas à quoi sert de savoir ce qu'il peut y avoir là-bas, marmotta-t-elle, tant qu'il y a place pour le vol des mouches. Je voudrais que tu l'en ailles filer.

— C'est une autre partie de la question, remarqua Toinette, répondant à la première moitié de la phrase de sa mère. En réponse à l'injonction, elle s'en retourna à sa poutre, avec l'intention d'obéir et de filer. Mais elle n'était pas à son affaire, elle pensait et repensait toujours à la même chose jusqu'à la fin de la journée.

— Il faut que je retourne faire un tour par en bas,

se dit-elle enfin, je veux regarder encore dans l'espace.

C'est ce qu'elle fit ; elle descendit même beaucoup plus bas, puis elle s'arrêta pour se reposer comme d'habitude. Peu à peu elle devenait plus hardie.

— Je veux examiner le fond de l'affaire, pensait-elle, et voir jusqu'où s'étend l'espace vide. Rouvrant à cet effet ses quatre filettes, elle continua à descendre.

C'était une merveilleuse corde, certainement, pour pouvoir s'étendre pareillement sans se briser. En quelques secondes, Toinette atteignit le froid pavé de dalles. Elle en ressentit une impression si désagréable qu'elle se mit à courir aussi vite qu'elle put, jusqu'à ce qu'elle rencontra, par bonheur, les marches d'un escalier de bois, sur lesquelles elle se hâta de grimper. Là, cachée dans un des angles, elle s'arrêta pour reprendre haleine.

— Qui sait à quoi l'on peut s'attendre dans ce singulier pays étranger, pensait-elle ; aussi dès que je me serai reposée, je retournerai chez moi ; mais il faut que j'attende d'y voir un peu mieux.

Quant à y voir mieux, il n'y fallait pas songer ; tout au contraire, car la nuit arrivait et lorsque, fatiguée d'attendre, elle sortit de sa cachette, l'église entière était plongée dans les ténèbres.

Or, c'est bien autre chose d'être confortablement dans son lit pendant la nuit, ou de se trouver, à cette heure, loin de la maison, ayant perdu son chemin et ne sachant ce qui peut vous arriver la minute suivante. Toinette s'était trouvée dans le coin obscur avec sa mère, sans en être effrayée, tandis que maintenant, tremblant de tous ses membres, elle se demandait jus-

qu'à quel point l'obscurité pouvait être terrible. Puis, en repensant aux règles de sa mère, elle en fut irritée, car, murmurait-elle, je ne vois et je ne sens rien et cependant il y a ici quelque chose qui me fait peur.

Son effroi même finit par la rendre courageuse, et s'étant assurée que la corde de famille tenait encore et qu'elle était solide, elle s'élança en avant. La corde s'enroulait et l'araignée montait ; plus haut, plus haut, toujours plus haut à travers l'air sombre de la nuit, sans rien voir, sans rien entendre, ne sentant rien que la crainte désespérée dont elle était saisie. Lorsqu'elle toucha enfin à sa poutre, elle était à demi-morte et dès qu'elle se sentit arrivée saine et sauve, elle s'endormit profondément. Le lendemain elle ne s'éveilla que tard au bruit de l'orgue dont les sons harmonieux remplissaient l'église, et les vibrations montaient jusqu'à elle, s'élevant et s'abaissant comme les souffles de la nuit, s'enflant et s'éteignant comme les vagues de la mer, se concentrant et se dispersant comme les vapeurs dans le ciel.

Toinette descendit au moyen de sa corde, afin de se mettre en poste d'observation, mais elle ne vit rien qui pût lui faire comprendre ses sensations. Elle éprouvait un bien-être indéfinissable et des impressions toutes nouvelles, tandis qu'elle restait suspendue ainsi dans les airs. On célébrait ce jour-là la fête des moissons et de grands lis blancs entrelacés de lierre entouraient les colonnettes du temple, et remplissaient l'air de leur odeur pénétrante. Cependant rien ne troublait l'araignée dans sa position. Le soleil, entrant par les fenêtres, elle en sentit un chaud rayon sur son corps ; en même temps elle entendit, autant qu'une

araignée peut entendre, la musique et les prières. Une porte s'ouvrit, et une brise fit vibrer sa corde, mais celle-ci tint ferme. — Ainsi, la musique et la prière, le soleil et la brise et le parfum étaient là tous ensemble, et Toinette au milieu d'eux, et il y avait encore place pour les mouches qu'elle pouvait voir voler autour d'elle.

C'en était assez ; elle retourna à sa poutre, se choisit une demeure et commença à filer. Avant le soir, sa toile était achevée, et sa première proie avait été attrapée et sucée. Puis, en ayant jeté les restes hors de sa chambre, elle s'assit et se mit à réfléchir, car Toinette était devenue philosophe. Tout en filant sa toile et à mesure qu'elle croisait et tordait ses fils, ses idées étaient devenues de plus en plus claires, du moins c'est ainsi qu'elle se le figurait. Chaque fil qu'elle tendait amenait une réflexion et voici comment cela se fit.

— L'espace vide est un conte de vieille femme. — Voici un fil solidement fixé. La vue et le toucher sont des guides bien imparfaits — celui-ci croisera l'autre à cet angle. — Deux ou trois choses peuvent facilement être ensemble à la même place — ce fil paraît bien lâche tant qu'il n'est pas consolidé par un autre.

Le soleil, le vent, le parfum et le son ne se disputent pas la place, — celui-là tiendra ferme. — Lorsqu'on éprouve des sensations, cela vient d'une cause, — qu'on la voie, qu'on la sente, qu'on la trouve ou non — voici un fil admirable qui fait le tour de la toile en étant fixé à divers endroits. — La lumière et les ténèbres, le soleil et le vent, le son et les impressions, la frayeur et le plaisir n'éloignent pas les mouches — ces petits fils croisés font un charmant effet. — Que de choses

sur lesquelles je voudrais en savoir davantage ! — la toile devient plus épaisse de minute en minute. — Et peut-être y en a-t-il encore autant ailleurs, encore plus, encore beaucoup plus, au delà.

Ce furent ses dernières paroles, celles qu'elle ne cessa de répéter jusqu'à ce qu'elle eut fini sa toile ; et lorsqu'après son souper elle se prit de nouveau à réfléchir, ce fut pour redire les mêmes paroles, car elle ne sut penser à rien de mieux ni de plus sage. Mais ceci n'est pas surprenant, puisque toutes ses pensées réunies n'avaient fait, après tout, qu'une toile d'araignée.

Et quand le grand balai la détruisit avec d'autres, Toinette n'était déjà plus dans sa petite chambrette. Elle était morte et avait légué à une autre génération sa sagesse de fileuse de toiles d'araignée. Mais cette sagesse-là n'ayant que la durée des toiles d'araignée, les araignées sont restées araignées, et continuent à tendre leurs toiles sous les toits des églises sans chercher à approfondir le mystère des choses d'en haut, invisibles en bas.



« Plus blanc que la neige. »

(Suite de la page 72.)

VII.

Le dimanche arriva ; — c'était un heureux jour pour Ruth Harrison et sa mère ; celle-ci surtout jouissait du repos accordé après six jours de fatigue et de travail, et plus encore du culte dans la maison de Dieu et des

paroles de vérité et de consolation que son cœur humble aimait à entendre. Quant à Ruth, sa figure toujours enjouée, semblait plus joyeuse encore le dimanche. Ce matin-là, cependant, en récapitulant tous les plaisirs qui l'attendaient, elle se demanda ce que le dimanche était pour la pauvre petite Nelly ; si c'était un jour comme les autres jours. Ruth éprouvait une profonde pitié pour la petite étrangère, et quand elle s'agenouilla pour faire sa prière, Nelly fut comprise dans la requête qu'elle présenta à Dieu en faveur de tous ceux qu'elle aimait.

Les enfants Harrison se mirent de bonne heure en route pour l'école du dimanche ; leur air frais et propre contrastait avec celui de la plupart des enfants qu'ils rencontraient, et qui étaient vêtus, les uns de haillons, les autres de beaux costumes recherchés et de mauvais goût. En marchant avec son petit frère, Ruth tâchait de détourner son attention de ce qui autour d'eux frappait les yeux et les oreilles, en lui faisant répéter son verset et son cantique et en essayant de les lui faire mieux comprendre. Sa propre leçon était toujours soigneusement apprise ; l'étude de la Parole de Dieu était une vraie joie pour elle.

L'enseignement du jour avait pour sujet la petite captive Israélite qui fut l'instrument entre les mains de Dieu pour bénir son maître lépreux. Le moniteur parla des occasions de faire le bien et d'être utile à d'autres, principalement en les amenant aux eaux de la vie. Aucun enfant, disait-il, n'était trop jeune pour être employé au service de Dieu, et l'œuvre par excellence était de chercher à faire craindre et aimer son grand Nom. La leçon ne fut pas perdue pour Ruth ;

elle pensa à la pauvre petite fille qui ne savait pas que le sang de Jésus purifiait de tout péché ; et heureuse de l'occasion qui était placée devant elle, elle résolut avec l'aide de Dieu d'enseigner à Nelly le chemin du salut ; aussi lorsque, dans l'après-midi, les autres enfants se préparèrent à sortir avec leur père, Ruth dit à sa mère qu'elle aimerait à aller voir Nelly Rogers.

— Tu feras certainement plaisir à la pauvre petite, dit la mère, mais tu perdras ta promenade, Ruth. — Madame Harrison savait quelle fête c'était pour sa fille que de se promener avec son père dans la campagne loin de la ville enfumée. — Mais Ruth répondit qu'elle désirait beaucoup voir Nelly et qu'elle croyait pouvoir lui apprendre quelque chose. La mère eut l'air satisfait et demanda tout bas à Dieu de bénir les paroles de sa fille.

Ruth prit donc sa Bible et partit. L'enfant missionnaire s'en allait par les rues et les allées étroites dans la conscience de faire quelque chose pour Dieu. — Au moment où elle examinait les maisons pour savoir quelle était celle où il fallait entrer, une porte s'ouvrit, et Rogers parut la pipe à la bouche et vêtu de ses habits de travail.

— Viens-tu pour voir Nelly ? dit-il à Ruth qui s'approchait. C'est bien, cela ; elle se demandait précisément si tu viendrais aujourd'hui ; et comme j'ai à sortir tu vas rester un peu avec elle, n'est-ce pas, comme une bonne petite fille ? Ruth dit qu'oui, et Rogers lui ayant indiqué la porte de la chambre où était Nelly, il s'éloigna. Ruth entra.

— Oh ! que je suis contente que tu sois venue ! s'écria Nelly en la voyant.

— Eh bien ! je vais rester un bon moment ; et regarde, dit Ruth en montrant sa Bible, j'ai apporté ceci pour lire avec toi.

Le pâle visage de Nelly s'illumina de plaisir. — Que je suis donc contente, dit-elle avec vivacité. Ne veux-tu pas lire encore une fois ce que tu as lu hier soir, cette prière de David qui demandait à être lavé et à être rendu plus blanc que la neige ?

Ruth s'assit à côté de Nelly, ouvrit le livre et lût le Psaume LI. Après qu'elle eut fini, Nelly lui dit que depuis la veille elle avait toujours pensé à la prière de David, et s'était demandé si son cœur à elle pourrait aussi devenir blanc — elle le désirait tellement. — Ruth lui répondit que le sang de Jésus lave jusqu'à la moindre trace de péché.

— Il faut donc que je prie Dieu ? dit Nelly ; mais comment dois-je faire, Ruth ? je ne le sais pas.

— Comment, Nelly, tu ne pries jamais ?

— Non, car je n'ai personne auprès de qui prier.

— Personne auprès de qui prier ! — que veux-tu dire, Nelly ? demanda Ruth avec surprise.

— J'avais l'habitude de prier auprès de grand'mère, mais quand elle mourut, je n'eus plus personne : Papa ne voulait pas m'écouter. Je n'ai plus prié depuis et maintenant j'ai oublié les mots.

— Nelly, tu dois prier Dieu directement ; tu n'as besoin de personne pour l'écouter.

— Mais qu'est-ce que je dirai, Ruth ? j'ai peur.

Alors Ruth lui dit qu'il ne fallait pas avoir peur, car, bien que Dieu fut si grand et si saint, il était plein de bonté envers tous ceux qui se confiaient en lui ; qu'elle n'avait qu'à lui dire combien elle était affligée à cause

de ses péchés, et à lui demander de les lui pardonner pour l'amour de Jésus.

— Et est-ce que je puis dire : lave-moi et je serai plus blanc que la neige ? demanda Nelly.

— Certainement, tu peux aussi dire cela. — Veux-tu que nous priions maintenant, Nelly ?

Les deux petites filles s'agenouillèrent et l'aînée demanda avec simplicité à Dieu de bénir Nelly, de lui pardonner ses péchés et de faire d'elle un de ses chers enfants, pour l'amour de Jésus.

— Est-ce que Dieu nous a vraiment entendues ? dit Nelly en se levant.

— Oui, Nelly, et Dieu fera ce que nous lui avons demandé.

Une expression de douce paix se montra sur la figure de l'enfant. Le bon Berger avait cherché sa brebis perdue et allait la conduire dans sa céleste bergerie.

Puis Ruth lut ses chapitres favoris sur les souffrances et la mort du Seigneur Jésus, et les yeux de Nelly se remplirent de larmes en apprenant qu'une couronne d'épines avait été mise sur la tête sainte du Sauveur ; mais quand elle sut qu'on l'avait cloué à une croix, elle sanglotta tout haut. — Cependant Ruth poursuivit sa lecture et alors Nelly apprit comment Jésus était ressuscité hors du sépulcre et était monté au ciel sur un nuage pour retourner dans sa demeure auprès de son Père, et elle fut consolée. — Quelquefois aussi Ruth s'arrêtait pour faire une petite explication à sa petite compagne attentive, ou pour répondre à ses questions.

L'après-midi fut bien vite passée de cette manière, et

Ruth comprit qu'il était temps de rentrer chez elle. — Nelly, dit-elle, veux-tu que je te chante un cantique avant de partir ?

— Oh ! oui. — Et Ruth chanta d'une voix douce et claire :

C'est du Père des lumières
Que descend tout don parfait ;
Il répond à nos prières,
A bénir il se complait.

Oh ! quel amour ineffable
Se trouve, ô Dieu, dans ton cœur !
Oh ! quel amour insondable !
Quel trésor pour le pécheur !

Dans ta céleste demeure
Par la foi nous entrons tous ;
Vienne notre dernière heure,
Ton ciel est ouvert pour nous.

Ruth se réjouit de voir le regard heureux de Nelly, et en lui disant adieu elle promit de revenir la voir souvent.

Cependant Nelly n'avait pas été seule à écouter le cantique ; la voix de Ruth était parvenue jusqu'à Jeanne Millar et elle s'était avancée au haut de l'escalier pour écouter ces paroles qu'elle connaissait si bien. Elle se souvint du temps où elle aussi les chantait dans l'église de son village, et bien des choses lui revinrent en mémoire. — Mais tout était changé et la pauvre femme rentra dans sa chambre pour pleurer.

(à suivre.)





Suis - moi !

(Jean I, v. 43.)

— Esther, as-tu bientôt fini ton bouquet ? demandait un joyeux petit garçon à sa sœur cadette, qui rassemblait dans ses petites mains une touffe des plus

brillantes fleurs de la forêt. La maisonnette est terminée, et je n'attends plus que la décoration.

Esther se leva à cet appel, et vint placer son bouquet sur le toit de la hutte en fragments d'écorce, qu'avait construite son frère. Puis, les deux enfants, se donnant la main, se mirent à sauter de joie autour de leur œuvre.

— Que de bruit vous faites là ! s'écria un autre garçon qui arrivait en courant avec son cerceau. Alfred, Esther, qu'avez-vous donc ?

— Viens voir notre petite maison ! répondirent les deux enfants, et Charles s'approcha et dit en riant :

— Petite maison, vous avez raison de le dire, elle n'est pas plus haute qu'une fourmilière ; Esther, tu pourras y loger les poupées.

— Quelle bonne idée ! fit Esther, il faut y faire des meubles.

— Je m'en vais tout de suite essayer d'en fabriquer avec mon couteau, ajouta Alfred.

— Je vous souhaite bien du plaisir, répondit Charles, mais, pour moi, j'aime mieux courir dans les allées du bois que de rester ainsi accroupi sur le gazon. Si vous saviez combien la forêt est belle au coucher du soleil, c'est une splendeur qui va toujours en croissant. — Et en disant ces mots, le joyeux garçon s'éloigna rapidement. Chemin faisant, il dépassa bien des groupes d'enfants, tous plus ou moins occupés de diverses manières. Les uns rassemblaient le bois mort et en faisaient des fagots ; d'autres recueillaient les framboises et les fraises ; beaucoup ne songeaient qu'à cueillir des fleurs, à en tresser de jolies guirlandes, et à former des rondes joyeuses sur le gazon.

Cependant le jour tombait , et le soleil baissait à l'horizon sans qu'aucun des enfants songeât à rentrer au logis. Pas un d'eux ne pensait à l'obscurité, au froid, à la rosée humide, tous s'amusaient ou travaillaient de plus belle, comme si le jour eût dû durer toujours.

Au plus fort de leurs occupations, ils furent cependant tous distraits par l'arrivée d'un personnage qui leur était inconnu. C'était un homme à la figure douce et sérieuse, il arrivait lentement par la grande allée du bois, et rencontrant Charles toujours en course avec son cerceau, il lui prit la main en lui disant : « Suis-moi ! » Tout étonné, Charles s'arrêta, et fixant ses grands yeux interrogateurs sur l'étranger, il semblait lui demander une explication.

— Tu t'étonnes, fit celui-ci avec bonté, que je t'arrête dans la course. Tu ignores donc que la nuit vient, et avec elle le danger et la mort.

— La mort?... répéta Charles d'un air surpris.

— Oui, répondit l'étranger, le grand lion arrive avec la nuit, il rôde tout autour de la forêt, et bientôt il vous saisira et vous dévorera, si vous ne venez pas avec moi.

— Je veux vous suivre, répondit Charles immédiatement, car je vous crois, mais il faut aussi dire cela à mes camarades.

— C'est précisément pour cela que je viens, répondit l'étranger, je viens vous chercher pour vous délivrer, afin que vous ne soyez pas dévorés.

— Si tu veux me suivre, ajouta-t-il en regardant Charles avec amour, aide-moi, et va avertir tes compagnons.

— Charles laissa aussitôt son cerceau à terre, et mettant sa petite main dans celle de l'étranger, il s'avança avec lui vers ses amis. Ceux-ci s'arrêtèrent surpris et écoutèrent en silence le message de l'inconnu. Mais ils ne paraissaient nullement disposés à y prêter attention. Alors Charles se mit à les presser, à les supplier, à leur répéter les paroles de l'étranger qui, de son côté, leur redisait qu'une mort affreuse les atteindrait infailliblement s'ils ne le suivaient pas. Quelques-uns pourtant écoutèrent et crurent, et se mirent immédiatement à avertir leurs amis et à les presser de croire aussi. Charles s'adressa particulièrement à Alfred et à Esther, toujours occupés de leur maisonnette.

— Laissez-là vos meubles, leur dit-il avec vivacité, et venez avec moi vers l'étranger qui vient d'arriver dans la forêt. Il nous faut le suivre, si nous voulons être préservés de la dent meurtrière du grand lion.

— Quel lion? s'écria Alfred, où est-il? il n'y en a point par ici.

— Il y en a un qui viendra dès que la nuit sera là, et qui nous dévorera tous si nous restons ici.

— Je ne le crois pas, répondit Alfred, et je ne sais pas ce que tu veux dire en parlant de la nuit; jamais le ciel n'a été plus brillant que maintenant.

— Oui, reedit Charles, la nuit viendra, le soleil va se coucher et il fera alors tout à fait sombre. Viens donc avec moi pendant qu'il en est encore temps, et suivons ensemble l'étranger.

En disant ces mots, Charles saisit les mains d'Alfred et d'Esther dans les siennes, cherchant à les entraîner.

— Alfred se dégagea vivement, mais la petite Esther s'écria au contraire

— O mon frère, allons avec Charles, il doit dire la vérité, te souviens-tu comment il courait avec plaisir tout à l'heure, et maintenant il a abandonné son cerceau. Faisons comme lui, suivons l'étranger.

— Mais où veut-il nous conduire ? insista encore Alfred.

— A la maison du roi, répondit Charles, il est le propre fils du roi, il nous conduira dans son palais où il y a de belles chambres toutes préparées pour nous recevoir. Si tu savais combien c'est beau !

— Allons ! viens, s'écria Esther avec énergie, que gagnons-nous à rester ici ? En tout cas, moi, je vais avec Charles.

En disant ces mots, elle se mit en marche, et Alfred la suivit. Ils arrivèrent près de l'étranger, qui était entouré de plusieurs enfants, garçons et filles, auxquels il distribuait des anneaux d'or. Les arrivants tendirent joyeusement la main pour en recevoir aussi, et cette fois, Alfred la donna sans hésiter. Ensuite ils se mirent tous en marche, et pour charmer les ennuis du chemin, le bon étranger leur enseigna un doux cantique. Ils s'avançaient ainsi en se donnant la main, et s'aidant les uns les autres à marcher. Le chemin qu'ils suivaient était difficile ; ils étaient sortis du bois et gravissaient une colline pierreuse où se trouvaient des épines ; mais le bon étranger était avec eux et les aidait de sa main puissante. Ainsi ils avançaient malgré la peine, et la suave mélodie s'échappait continuellement de leurs lèvres. Quand la nuit vint couvrir la terre, ils étaient tous réunis et bien heureux dans le palais du grand roi.

Et pendant ce temps, que faisaient ceux qui étaient

demeurés dans la forêt? Hélas! leur histoire est bien triste. Ils avaient continué à s'amuser avec insouciance, malgré l'obscurité croissante. Cependant les oiseaux avaient cessé leurs chants, les fleurs qu'ils avaient cueillies s'étaient fanées, l'herbe était humide, la terre froide. Puis le vent se mit à siffler dans les branches, et leur apporta le bruit terrible des rugissements du grand lion. Alors ils se repentirent de n'avoir pas écouté l'étranger, ils auraient bien voulu sortir de la forêt, et connaître le chemin de la maison du roi. Mais c'était trop tard! Quand les ombres de la nuit eurent couvert la terre, on entendit des voix lamentables, des cris déchirants, qui se mêlaient aux sifflements de la tempête, et aux rugissements de la bête féroce.

Retournons plutôt à nos petits amis de la maison du roi. Qu'ils étaient heureux dans ce splendide asile! Vous ne les auriez plus reconnus, chacun d'eux avait l'air d'un prince. Leurs vêtements avaient été changés, ils portaient tous de belles robes blanches, et leurs têtes étaient ornées de brillantes couronnes d'or. L'or était aussi répandu partout autour d'eux, la maison en était bâtie, les pieds fatigués des petits voyageurs foulaient maintenant des rues d'or semblable à du cristal, et une lumière magnifique et extraordinaire éclairait cette superbe habitation. Au milieu de cette splendeur, leurs cœurs étaient heureux surtout parce que leur Ami était avec eux, et leurs voix s'unissaient, puissantes et joyeuses, pour chanter à sa louange un sublime cantique.



Les pèlerins.

Un jour, je vis (en rêve) une nombreuse troupe,
 Qui gravissait le flanc d'un rapide côteau.
 Un bâton dans la main, et dans l'autre une coupe,
 Ils marchaient, que le ciel fût nébuleux ou beau.
 Sur leur sentier parfois ils rencontraient l'épine.
 Parfois sur eux, la pluie à torrents ruisselait,
 Mais ils semblaient trouver une force divine
 Dans le sacré nectar où leur bouche puisait.
 M'approchant de l'un d'eux : — Quelle est donc la puissance
 Qui rend vos fronts sereins et vos regards joyeux ?
 — Nous avons, me dit-il, une sùre espérance :
 C'est qu'au bout du chemin nous trouverons les cieux !



Le Prophète Jonas.

II

Nous avons laissé Jonas s'embarquant à Japho, après avoir payé son passage, à bord d'un navire qui allait à Tarsis. Ainsi l'insensé pensait s'enfuir de devant la face de l'Éternel. Mais l'Éternel, qui voit, qui suit son infidèle serviteur et qui veut le ramener, « *éleva* un grand vent sur la mer ; » car, quand Il le veut, il fait des vents ses messagers ; il commande même aux vents et à l'eau, et ils lui obéissent (Luc VIII, 25). Or, dans ce grand vent, qui souleva une grande tempête sur la mer, de sorte que le navire risquait de naufrager, il y avait comme une voix solennelle de Dieu, s'adressant

au prophète, si celui-ci eût veillé pour l'entendre. A bord du vaisseau, Jonas était celui qui avait besoin de répréhension, c'était à lui que ce message était envoyé. Les pauvres marins, païens sans doute, avaient souvent déjà été exposés à la tempête; pour eux il n'y avait là rien de nouveau, rien d'extraordinaire, rien de plus que ce qui arrive à ceux qui naviguent sur les grandes eaux; mais il se trouvait à bord un personnage pour qui « le grand vent et la grande tourmente » était quelque chose de tout particulier et d'extraordinaire; c'était lui, et lui seul, que ce « grand vent » cherchait, que cette tempête appelait. Cependant, tandis que, dans leur angoisse à la vue du danger imminent qui les menace, les mariniers crient chacun à son dieu, ce personnage, Jonas, était descendu au fond du vaisseau, où il dormait profondément. Environ 900 ans plus tard, un autre serviteur du Seigneur, l'apôtre Pierre, dans un grand danger aussi, la veille du jour où il devait, selon toute apparence humaine, être mis à mort par l'ordre du roi Hérode, dormait aussi profondément dans sa prison, entre deux soldats, et lié de deux chaînes (Act. XII, 6). Mais quelle différence entre ces deux hommes de Dieu et entre ces deux sommeils. Chez le prophète, c'était l'oubli de Dieu et de ses jugements qui le faisait dormir du sommeil d'une insouciance coupable et, peut-être aussi, de la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir, pensait-il, échappé à une mission souverainement désagréable pour lui (*); tan-

(*) Le geôlier de Philippe dormait aussi, alors que Paul et Silas, les pieds serrés dans le bois, chantaient des hymnes et que les autres prisonniers les écoutaient. Il ne fut ré-

dis que l'apôtre dort dans le sentiment d'une parfaite paix, joyeux à la pensée d'être bientôt auprès du Seigneur, pour lequel il va mourir, comme un fidèle témoin ou martyr (*). Peut-être aussi, dans le cas où il se serait alors souvenu de cette déclaration de son Maître : « *Quand tu seras vieux, un autre te ceindra, etc.*, — disant cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu » (Jean XXI, 8) — déclaration qui revint à la pensée de Pierre, lorsqu'il fut vieux en effet (1 Pier. V, 1; 2 Pier. I, 14); peut-être, dis-je, le fils de Jonas avait-il l'assurance que, en réponse aux prières incessantes que l'assemblée faisait pour lui, Dieu le délivrerait—comme Il le fit—de toute la puissance d'Hérode. Heureux ceux qui peuvent dormir avec la tranquillité d'esprit et la bonne espérance de Pierre; mais malheur à ceux qui dorment, quand il faudrait veiller, — quand ils sont au bord d'un précipice ou à la porte de l'éternité! c'est à eux si, comme Jonas, ils sont néanmoins des serviteurs de Dieu, que s'adresse cette exhortation sérieuse : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et le Christ t'éclairera » (Ephés. V, 14). Chers enfants, la vie est sérieuse, toute espèce de dangers vous menacent, vous y êtes peut-être tout veillé que par un tremblement de terre qui ébranla les fondements de la prison (Act. XVI, 27).

(*) Pierre avait autrefois, lui aussi, dormi quand il n'aurait pas dû le faire. Sur la sainte montagne, à la vue de la gloire magnifique, lui et ses deux compagnons étaient accablés de sommeil (Luc IX, 32); et en Géthsémané, Jésus, saisi de tristesse, avait dit aux mêmes trois disciples : « Veillez avec moi » et par deux fois, Il les trouva endormis (Matth. XXVII, 56-45).

aussi exposés que Jonas ou l'apôtre Pierre ; c'est à vous aussi, que Jésus-Christ dit : « Veillez, » car Il le dit à tous (Marc XIII, 37). Oui, « c'est ici l'heure de vous réveiller du sommeil... car la nuit est fort avancée et le jour est prêt à paraître » (Rom. XIII, 11). En effet, pour pouvoir *veiller*, il faut d'abord *se réveiller*.

Mais revenons à Jonas qui dort à fond de cale. Le pilote s'approche de lui, et lui dit : « Qu'as-tu, dormeur ? Lève-toi, crie à ton Dieu ; il pensera peut-être à nous, et nous ne périrons point. » N'est-ce pas, chers enfants, qu'il est bien triste et bien honteux pour un prophète de Jéhovah de s'attirer ainsi les reproches mérités de la part d'un païen, dont les paroles reviennent à ceci : « Ce n'est certes pas le temps de dormir, car nous sommes sur le point d'être engloutis par les flots. Lève-toi ; invoque ton Dieu. Chacun de nous a crié à son dieu, mais en vain, car la tempête continue à sévir ; peut-être le *tien* est plus puissant que les nôtres et pourra nous délivrer. »

Puis, dans leur angoisse croissante, les mariniers, dans la pensée — venant de Dieu probablement — qu'il y a à bord quelque criminel que poursuit sur la mer la vengeance céleste, se dirent l'un à l'autre : « Venez et tirons au sort pour connaître lequel nous attire ce malheur ! Et ils tirèrent au sort, et le sort désigna Jonas. » L'Ancien Testament nous fournit quelques exemples de païens consultant le sort sur ce qu'ils devaient faire ou attendre, dans des cas embarrassants. Les Hébreux aussi le consultent souvent, et parfois d'après l'ordre de l'Éternel. Les soldats romains jettent le sort pour partager entre eux les vêtements du Sauveur (Matth. XXVII, 35), afin que fût accompli ce qui avait

été annoncé par le prophète-roi (Ps. XXII, 18). C'est par le sort aussi que Matthias est choisi comme apôtre, en remplacement de Judas (Act. I, 26). Mais, dans ce dernier cas, les croyants n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit pour les « conduire dans toute la vérité. » Aussi, c'est la dernière fois qu'il est question, dans les Ecritures, de décider une question par le sort. Quand ce moyen était encore légitimement employé, Dieu se réservait d'en diriger le résultat de manière à faire connaître sa volonté. C'est ce qui ressort de ce passage des Proverbes (XVI, 33). « On jette le sort dans le pan de la robe; mais sa décision vient de l'Eternel. » Ce fut bien ce qui arriva dans le cas de Jonas, qui vit ainsi se vérifier pour lui cet autre Proverbe (X, 9) : « Celui qui marche dans l'intégrité marche en assurance; mais celui qui suit des voies tortueuses sera démasqué. » Les voies que Jonas suivait n'étaient que trop tortueuses, aussi Dieu voulut qu'il fût démasqué; le sort tomba sur lui. Alors les marins lui dirent : « Déclare-nous maintenant pourquoi ce mal-ci nous est arrivé; quel est ton métier et ton pays? » Et il leur répond : « Je suis hébreu, et je crains l'Eternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et le sec. » Puis il leur avoua que c'était à cause de lui que cette terrible tempête était venue sur eux; et, tout saisis de crainte, comme la tourmente allait toujours en augmentant, ils lui dirent : « Que te ferons-nous pour que la mer se calme? » Il leur répondit : « Prenez-moi et jetez-moi à la mer, et la mer s'apaisera. » Est-ce que la tempête envoyée par l'Eternel a maintenant atteint son but; est-ce que sa voix a été entendue? est-ce que la conscience du prophète prévaricateur a été touchée, de manière à ce

qu'il seutit que, par sa désobéissance, il s'était rendu digne de mort? ou bien cette confession prouvait-elle seulement qu'il aimait mieux être noyé que d'aller à Ninive? Sans vouloir trancher cette question, il nous semble que le but de Dieu ne fut complètement atteint que plus tard, comme nous le verrons, s'il plaît au Seigneur, en étudiant le chapitre II^m.

Quoi qu'il en soit, le conseil que Jonas leur donnait jeta les pauvres marins dans la plus grande perplexité. Ils pouvaient avoir entendu parler des prodiges de la toute-puissance du Dieu d'Israël, et avoir sujet de craindre d'être punis s'ils faisaient mourir un adorateur de ce grand Dieu. Dans tous les cas, ils répugnaient extrêmement à sacrifier leur compagnon de voyage. Aussi font-ils de nouveau tous leurs efforts pour lutter contre l'orage et gagner la terre; tout est inutile : la mer devenait toujours plus furieuse, ce qui semble indiquer que le message du Seigneur n'était pas encore arrivé avec puissance aux oreilles et au cœur de celui à qui il était envoyé.

A la fin, ces pauvres gens prennent le parti de crier à l'Éternel, en le priant de ne pas leur imputer à péché la mort de cet homme, et en ajoutant : « car tu es l'Éternel, tu en as fait comme il t'a plu. » Là-dessus ils précipitèrent Jonas dans les flots impétueux. Aussitôt l'orage cessa et la mer fut calme. A la vue de ce miracle, ils reconnurent que Jéhovah était le seul vrai Dieu, et dès qu'ils furent arrivés à terre, ils lui offrirent des sacrifices, selon les vœux qu'ils avaient faits, en actions de grâces à cause de leur délivrance.

En terminant cette étude, laissez-moi, chers jeunes lecteurs, appeler encore votre attention sur un second

contraste entre le prophète Jonas et un autre apôtre. Non moins que le premier, ce contraste est des plus humiliant pour le prophète de Gathépher. Nous l'avons vu dormir pendant que tous ses compagnons invoquaient leurs dieux; c'est un pilote païen qui doit le réveiller et qui l'exhorte à prier. Ensuite il doit se reconnaître coupable, après avoir déclaré qu'il craint l'Éternel, le Dieu des cieux. Il demande lui-même qu'on le jette à la mer. Tout cela démontrait qu'ils s'était éloigné de Dieu et qu'il marchait dans une voie d'égarément et d'infidélité. Ce qui amène les marins à craindre Jéhovah et à lui sacrifier des victimes, c'est non pas le témoignage rendu par le fils d'Amittai, non pas ses exhortations et ses prières, mais uniquement l'effet heureux et soudain de l'exécution d'un jugement du Seigneur sur son serviteur rebelle. C'est Dieu seul qui, dans ce cas, comme il sait toujours le faire, tire le bien du mal.

Maintenant, lisez le chapitre XXVII^{me} des Actes des Apôtres; vous y trouverez le récit d'un événement qui a quelques rapports, mais plus encore de différences, avec la scène dont nous venons de nous entretenir. Là aussi il s'agit d'un vaisseau exposé à la tempête. Là aussi il y a un serviteur du Seigneur, mais dans le chemin de la fidélité; il est conduit à Rome, comme prisonnier, à cause du témoignage qu'il a rendu à la grâce de Dieu. Si le navire est en danger, ce n'est pas par la faute de l'apôtre Paul; mais parce qu'on n'a pas ajouté foi à ses avis et à ses conseils. Il est avec Dieu et près de ce Dieu dont il dit ouvertement : « A qui je suis et que je sers. » Aussi est-il honoré des communications de son Dieu relativement au sort du navire

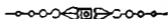
et de ceux qui y sont, et pour lesquels il devient un sauveur. Car un ange lui dit : « Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi, » et en effet tous se sauvèrent. Paul est donc l'opposé de Jonas : celui-ci est cause du danger que court le navire et de sa ruine à lui-même. Paul ne peut périr là, parce que Dieu veut qu'il comparaisse devant César et, par la grâce de Dieu, c'est en considération de son fidèle serviteur, que la vie de tous ceux qui sont avec lui à bord est aussi épargnée. Ainsi la désobéissance conduit toujours au malheur, et la fidélité est toujours suivie de la bénédiction pour le fidèle et souvent aussi pour d'autres.

Chers enfants, que le Seigneur vous rende fidèles, afin que vous soyez tous du nombre de ceux qui naviguent avec un plus grand que Paul, avec le Sauveur, qui bientôt dira encore à son Père : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. »

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE JONAS » II

1. Que fit l'Éternel pour ramener son infidèle serviteur ?
2. Qu'y avait-il dans ce « grand vent » pour le prophète ?
3. Jonas l'entendit-il ?
4. Que faisaient tous les mariniers ?
5. Que faisait Jonas ?
6. Avec quel autre homme de Dieu est-il en contraste ?
7. Qu'était le sommeil du prophète ?
8. D'où venait celui de l'apôtre ?
9. Qu'est-ce que le Seigneur dit à tous ?
10. Mais pour *veiller* que faut-il d'abord ?
11. Que dit le pilote à Jonas ?
12. Puis que firent les mariniers ?
13. Quand le sort était légitimement employé, qu'est-ce qui en dirigeait le résultat ?

14. Qu'est-ce qu'il en résulta dans le cas de Jonas?
15. Que leur avoua-t-il?
16. Quel conseil leur donna-t-il pour faire que la mer se calmât?
17. Que firent-ils pour se dispenser de suivre ce conseil?
18. Réussirent-ils?
19. Que firent-ils à la fin et quel en fut le résultat pour eux?
20. Avec quel autre apôtre Jonas est-il en contraste?
21. En quoi surtout.



« Plus blanc que la neige. »

(Suite de la page 96.)

VIII.

Il nous faut maintenant jeter un coup d'œil de l'autre côté de la rue, dans la chambre peuplée de petits hôtes ailés, pour voir quelle sorte de dimanche passait le vieux Micky. Selon son habitude, le vieillard était assis auprès du feu dans son grand fauteuil en bois, toutefois, par extraordinaire, il avait mis sa pipe de côté et une expression de souffrance et d'inquiétude se peignait sur sa physionomie. Et il n'y avait rien d'étonnant à cela, car ni l'âme ni le corps n'étaient à l'aise. Le rhumatisme s'était attaqué à ses vieux membres avec une sévérité inaccoutumée par suite de la rigueur extrême de la saison, et pendant la nuit, ne pouvant dormir, la question de Nelly lui était sans cesse revenue à l'esprit : Micky, pourrons-nous jamais aller au ciel si nous ne connaissons pas la Bible?—Tout le long de cette journée des pensées pénibles l'avaient préoccupé :

il sentait qu'il ne pouvait plus vivre bien longtemps et peut-être, qu'après tout, il ne se trouvait pas dans le bon chemin... Puis aussi la petite figure maigre et pâle de l'enfant se présentait devant lui. — Elle aussi peut-être devait s'en aller bientôt — et où s'en allaient-ils tous les deux ?

Comme beaucoup de gens de sa classe, Micky allait rarement au temple ; et Nelly n'y allant pas non plus, n'ayant personne pour l'y conduire, elle venait presque toujours passer ses dimanches dans la société de son vieil ami. Mais ce jour-là elle n'avait pas été laissée seule à la maison, car son père, au lieu de flâner au-dehors, comme il le faisait ordinairement, était resté avec elle pendant toute la matinée. Il était évident que l'enfant était plus malade par suite de la sortie de la veille dans le froid de la nuit, et Rogers se reprochait vivement d'avoir cédé aux instances de Harrison ; aussi la résolution de ne plus retourner au cabaret s'affermi-t-elle en lui.

Cependant le vieux Micky se demandait pourquoi sa petite amie ne lui avait pas fait sa visite habituelle ; la crainte lui vint qu'il ne lui fût arrivé un accident et il sentit un vif désir de se traîner presque chez elle pour savoir ce qui en était. Prenant sa grosse canne noueuse, il se leva avec difficulté de son fauteuil ; mais ses jambes étaient trop raides et trop souffrantes pour qu'il pût marcher et ce fut avec un gémissement de douleur que le vieillard retomba sur son siège. Mais à la tombée de la nuit, la porte s'ouvrit, la petite fille se glissa dans la chambre et vint s'agenouiller près de lui. Prenant les deux mains de son ami dans les siennes et le regardant avec affection — Oh ! Micky, dit-elle, j'ai

trouvé le passage, j'ai tout trouvé. — Et elle se mit à lui raconter tout ce qui était arrivé depuis qu'elle l'avait vu la dernière fois, quels bons amis elle avait appris à connaître et quelles choses merveilleuses Ruth avait lues dans la Bible. Dans son langage entrecoupé et enfantin, Nelly répéta au vieillard tout ce qu'elle pouvait se rappeler, et Micky l'écoutait avec une vive attention, ne l'interrompant que par une brève exclamation de temps en temps. Nelly lui dit que le sang de Jésus lave le cœur du pécheur, le rend plus blanc que la neige et capable d'aller au ciel. — Et maintenant, ajouta-t-elle joyeusement, vous et moi, Micky, nous pouvons aller au ciel.

— Que le Seigneur Dieu Tout-Puissant nous y conduise ! répondit dévotement le vieillard. — Je ne suis plus ici pour bien longtemps, cela est certain.

— Oh ! Micky, tu ne dois pas t'en aller avant moi ! et l'enfant serra plus fortement la main qu'elle tenait encore.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Rogers qui passa sa tête à travers la porte entre-bailée et dit à Nelly de rentrer, car il se faisait tard et le froid augmentait. — L'enfant surprise obéit ; la sollicitude de son père était pour elle une chose aussi douce que nouvelle.

IX.

A mesure que l'hiver se passait, la santé de Nelly déclinait rapidement ; toutefois sa vie était comparativement bien plus heureuse que par le passé. Son père était très-bon pour elle ; il ne sortait plus du tout le soir et restait avec sa petite fille. Après le souper, il la

prenait sur ses genoux, où elle s'endormait presque toujours la tête appuyée contre son épaule. Ruth venait la voir tous les jours et elles causaient ensemble du ciel, ou bien Ruth lui chantait un cantique ou lui racontait les leçons de l'école du dimanche. Ruth lui apprenait aussi à lire. Nelly ne trouvait pas cela bien difficile, car elle se rappelait presque toutes les lettres que lui avait montrées sa grand'mère; et souvent elle s'était amusée à épeler les grosses lettres des enseignes, placées devant les boutiques, de sorte qu'elle avait pu entretenir le peu qu'elle savait.

Puis, quand Nelly était seule, elle prenait sur ses genoux la grande Bible qui avait appartenu à sa grand'mère et elle épelait les mots. Quand elle en trouvait un qui était trop long et très-difficile, elle attendait que Ruth vint pour le lui dire et lui expliquer ce qui lui paraissait malaisé à comprendre. Ensuite quand elle avait bien compris tous les longs mots du chapitre, elle allait en faire la lecture à son vieil ami. Micky aimait maintenant la Bible autant qu'elle et il l'écoutait volontiers lui parler, dans son langage enfantin et simple, des grandes vérités du salut de l'homme. L'enseignement naïf de l'enfant s'adaptait à l'esprit obscurci et troublé du vieillard.

A sa grande joie Nelly avait été deux ou trois fois au temple le dimanche, d'abord avec Ruth et plus tard avec son père. Celui-ci, peu habitué à fréquenter un lieu de culte, avait commencé par refuser, mais il finit par céder aux instances de Nelly; et maintenant qu'elle ne pouvait plus l'accompagner, il la voyait si triste quand il n'y allait pas, qu'il finit par s'y rendre régulièrement.

X.

Un dimanche matin , la petite fille était assise avec la grande Bible sur ses genoux ; mais son regard avait erré loin de la page et elle chantait à demi-voix un cantique que Ruth lui avait appris.

Pour nous chrétiens, oh ! quel bonheur
 Quand nous verrons la face
 De Jésus, notre Rédempteur,
 Au ciel où rien ne passe !

Car avec lui, c'est le repos,
 C'est la fin de nos larmes,
 De nos douleurs, de nos travaux
 De toutes nos alarmes.

Madame Miller était dans la chambre occupée à mettre les choses en ordre ; elle avait mis ses habits du dimanche, ayant l'intention, comme elle le faisait ordinairement ce jour-là, de faire des visites chez les voisins pour écouter le récit de leurs difficultés et leur faire part des siennes propres. Quelques paroles du cantique la frappèrent. Ah ! se dit-elle, si jamais quelqu'un a besoin de repos, c'est bien moi ! — Nelly s'était tue et suivait des yeux les mouvements de la femme.

— Jeanne, dit-elle à la fin, presque timidement, pourquoi n'allez-vous pas au temple ?

— Parce que je suis trop malheureuse, répondit Jeanne d'un ton bref ; et elle se dit à elle-même : Il y avait un temps où je ne m'absentais jamais de la maison de Dieu.

— Mais, dit Nelly encore, au temple on prie pour ceux qui sont malheureux. Allez-y, Jeanne.

Le ton suppliant de la petite fille surprit Jeanne ;

elle leva la tête et rencontra le regard de Nelly, fixé sur elle sérieux et expressif.

— Après tout, je pense que je vais y aller, dit-elle, qui sait si je n'entendrai pas dire quelque chose de ce repos dont vous chantiez tout à l'heure.

— Oh ! oui, on en parlera et je demanderai à Dieu de vous le faire trouver, répondit Nelly vivement.

— Là ! là ! qui aurait jamais cru qu'on me verrait au temple dans des habits comme ceux-ci ; mais n'importe , je n'ai pas de quoi être fière maintenant ; — et Madame Millar sortit en soupirant, tandis que Nelly se mit à genoux pour prier pour elle.

Ne voulant rencontrer aucun voisin pour qu'on ne lui demandât pas où elle allait, Jeanne prit des rues détournées et se rendit à un temple situé à quelque distance. C'était encore de bonne heure ; il n'y avait personne. Jeanne s'assit près de la porte ; tout était silencieux, et un sentiment étrange s'empara d'elle en pensant qu'elle se trouvait dans un lieu de culte. Elle fut tentée de se lever et de s'en aller, mais quelque chose la retint. Elle se souvint de son village, des instructions du bon vieux pasteur, de ses parents qu'elle avait volontairement abandonnés — et la tête baissée elle ne s'apercevait pas que l'église se remplissait — lorsque le chant de l'orgue la tira de ses douloureuses réflexions. Le ministre lut le chapitre IV de l'épître aux Hébreux et parla de ce repos qui est réservé pour le peuple de Dieu. — La pauvre femme écoutait, immobile, attentive. Des paroles d'appel, d'encouragement frappèrent son oreille et entrèrent dans son cœur : Dieu promettait du repos à quiconque venait à Jésus comme un pécheur chargé de ses péchés ; Jésus les effaçait par

son sang et donnait au pécheur une paix que rien ne pouvait ôter.

Jeanne rentra chez elle ; elle ne dit rien à personne et s'enferma dans sa chambre ; mais quand Nelly la revit, ses yeux étaient rougis par les larmes. Dès ce jour, ses manières changèrent graduellement ; elle devint douce, d'irritable qu'elle était auparavant, et prit sa croix pour la porter avec patience avec le secours du Seigneur. Elle fut bonne pour Nelly ; et quand l'enfant était fatiguée de lire, elle prenait la Bible de ses mains et lui faisait la lecture.

XI.

L'hiver avait passé et le printemps était venu, apportant avec lui la joyeuse clarté et la chaleur du soleil. Nelly dépérissait à vue d'œil ; mais à mesure que son corps se détruisait, l'expression de ses traits devenait sereine et même joyeuse. Ruth faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui faire plaisir : elle lui avait donné un beau géranium rose que Nelly aimait beaucoup ; de son côté le vieux Micky avait donné à l'enfant un petit serin des Canaries dans une vieille cage rouillée ; et ces deux objets étaient les grands trésors de Nelly.

La petite fille lisait très bien maintenant ; Ruth lui prêtait tous les livres qu'elle avait, mais la Bible demeurait le livre de prédilection de Nelly, et tous les jours elle allait faire la lecture chez son vieil ami qui avait appris à apprécier la Bible autant qu'elle. Le vieillard s'était beaucoup affaibli ; il ne pouvait plus aller par les rues pour vendre ses oiseaux, et il s'en était défait en faveur d'un autre marchand, ne gardant pour lui que deux ou trois chanteurs favoris, dont il ne pou-

vait se résoudre à se séparer. La somme que les autres lui avaient rapportée devait suffire à sa subsistance pendant le peu de temps qui lui restait à vivre.

Ruth et sa mère allaient souvent le voir et subvenaient à ses besoins tant pour le corps que pour l'âme; mais Micky n'aimait personne autant que Nelly; quand elle entrait chez lui, elle lui apparaissait comme un petit ange consolateur, illuminant à la fois son cœur et sa chambre. L'enfant et le vieillard s'approchaient rapidement tous les deux de leur demeure céleste; c'est pourquoi ils aimaient à s'entretenir de ces choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a point ouïes, que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment.

XII.

Aux dernières lueurs d'une soirée d'avril, Rogers était assis près de la fenêtre et lisait; Nelly était assise sur ses genoux et appuyait sa tête fatiguée contre l'épaule de son père. L'enfant se tenait immobile, mais ses yeux ne quittaient pas son père pendant qu'il parcourait les unes après les autres les pages de son journal. Quand il eût fini. Nelly lui dit : — Père, est-ce qu'il fait trop noir pour lire encore ?

— Non, mon enfant; près de la fenêtre on y voit.

— Tu veux donc bien me faire une petite lecture, père ?

— Certainement, que veux-tu que je lise ?

— Dans la Bible, s'il te plaît, père; je vais la prendre. Et Nelly alla chercher le livre.

— Où faut-il lire ? — dit Rogers en lui prenant la Bible des mains.

— Lis d'abord le chapitre XIV de Jean; après tu me diras peut-être encore autre chose.

Rogers tournait les feuillets, comme un homme à qui les pages sacrées n'étaient pas familières. — Ce n'est pas là, père, dit Nelly.

— Il faudra que tu trouves l'endroit toi-même, mon enfant.

Nelly le trouva, en effet, et reprit ensuite sa place sur les genoux de son père; seulement elle ferma les yeux et une douce expression de paix se montra sur sa figure. Quand le chapitre fut lu, Nelly tourna les pages jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au chapitre XXI de l'Apocalypse. — Lis maintenant, s'il te plaît, les quatre premiers versets, père; — et Nelly se tourna de manière à cacher son visage contre l'épaule de son père, et elle lui entourait le cou de son bras.

Rogers lut, mais sa voix tremblait au dernier verset.

— Est-ce assez comme cela, Nelly? demanda-t-il.

— Oui, père, merci.

Pendant quelque temps, ni l'un ni l'autre ne parla; bientôt la nuit vint et l'obscurité se fit dans la chambre. — Alors Nelly se tourna vers Rogers et lui dit tout bas. — Père, je crois que bientôt je serai là-haut.

— Où? répondit-il, bien qu'il comprit, mais il se refusait à croire. — Nelly, les yeux fixés sur le petit coin du ciel bleu que l'on apercevait au-dessus des toits des hautes maisons vis-à-vis, répondit lentement: Et Dieu habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuyera toutes larmes de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses seront passées.

Le silence régna dans la chambre; Nelly était immobile dans les bras de Rogers, et il crut qu'elle s'é-

tait endormie. De grosses larmes coulèrent le long des joues du pauvre père. Puis l'enfant dit encore : — Père, tu seras bien seul !

— Bien seul, répéta Rogers en serrant sa petite fille contre lui.

— Père, tu viendras aussi là-haut, n'est-ce pas ? bien sûr ? Et le ton grave et doux de l'enfant fit tressaillir Rogers.

— Je ne sais pas, Nelly ; j'ai peur d'être trop mauvais.

— Oh ! père, mais Dieu peut te changer — ne veux-tu pas le lui demander ? Je l'ai fait aussi, et j'ai la confiance qu'il m'a exaucée et qu'il m'a pardonné tous mes péchés. Il te pardonnera aussi les tiens si tu le lui demandes. Père, dis à Dieu ce que j'ai dit : Lave-moi et je serai plus blanc que la neige. — Oui, continua-t-elle, je sais que tu viendras dans le ciel, je l'ai demandé à Dieu si souvent.

Rogers avait le cœur trop plein pour pouvoir prononcer une seule parole, mais une muette prière monta à cet instant au trône de la grâce : O Dieu ! sois apaisé envers moi pécheur !

(à suivre.)

Notre temps passe, et notre enfance

S'écoule et fuit sans s'arrêter ;

Et chaque jour notre existence

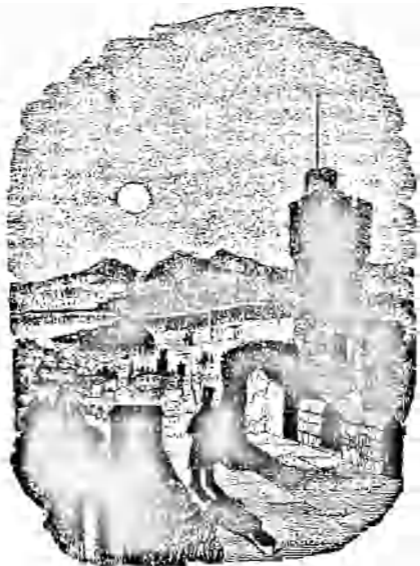
Semble plus vite se hâter.

A peine on voit le printemps naître,

Que de l'été suivent les jours,

Puis vient l'automne, et, comme un maître,

L'hiver en termine le cours.




La prière du petit Henri.

Le petit lecteur a peut-être lu quelque chose ou entendu parler de Napoléon Bonaparte, l'oncle de l'empereur actuel des Français, qui, dans son temps, guerroya beaucoup, livra beaucoup de batailles, conquit beaucoup de pays, causa la mort de *millions* d'hommes, et parcourut presque toute l'Europe avec ses armées. Entre autres places ainsi envahies, ses soldats entrèrent

une fois dans une ville de Silésie où ils décidèrent de passer la nuit, prenant leurs quartiers chez les habitants, c'est-à-dire que chaque famille de l'endroit était obligée de pourvoir à la nourriture et au logement d'un certain nombre de soldats. Une de ces familles était celle d'un pauvre tisserand, qui n'avait pas même de quoi nourrir ses propres enfants ; comment donc aurait-il pu donner des vivres à plusieurs étrangers ? Néanmoins, c'est là ce qu'il devait faire. Un parti de soldats entra, demandant à être sustentés de pain, de viande et de bière. En vain les assura-t-il qu'il n'avait rien pour eux ; son refus fut pris comme une preuve d'inimitié, et ses hôtes exaspérés le menacèrent, non-seulement de tout détruire chez lui, mais encore de le maltraiter jusqu'à ce qu'il eût satisfait à leurs demandes. Toutes représentations étaient inutiles, et ils avaient déjà commencé leur œuvre de destruction, quand un petit garçon, âgé de six ans, nommé Henri, qui de frayeur s'était blotti derrière le poêle, sortit soudain de sa cachette et s'agenouillant devant tous aux pieds de son père terrifié, pria ainsi : « O miséricordieux Sauveur ! rends ces hommes miséricordieux, afin qu'ils puissent obtenir miséricorde de ta part. »

Cette courte prière fut entendue. Le petit garçon avait confessé le Seigneur devant tous, et le Seigneur en tint compte. Un des soldats étonnés se tourna vers les autres et s'écria : « Camarades, allons-nous-en ! Dieu demeure dans une maison où l'on prie. Tisserand, dit-il au père de l'enfant, nous n'avions pas l'intention de vous faire du mal. Voici pour vous, » et jetant une pièce d'argent, ils quittèrent tous la maison.

« J'honorerai ceux qui m'honorent. »



Le Prophète Jonas.

III.

Quand Jonas dit aux mariniers effrayés : « Prenez-moi et me jetez dans la mer, et la mer s'apaisera, » nous aimons à croire qu'il y avait aussi en lui la pensée que, lui seul étant coupable, le châtement de Dieu devait tomber sur lui seul, et non pas sur ses pauvres compagnons de voyage ; une pensée analogue à celle qu'exprimait si bien David lorsque, son peuple étant frappé par l'ange de l'Éternel, à cause du péché de son roi, celui-ci dit à Dieu : « N'est-ce pas moi qui ai commandé qu'on fit le dénombrement du peuple ? C'est donc moi qui ai péché et qui ai vraiment commis le mal, et ces brebis qu'ont-elles fait ? Éternel, mon Dieu, je te prie, que ta main soit sur moi et sur la maison de mon père, et qu'elle ne soit pas sur ton peuple pour le détruire » (1 Chron. XXI, 17).

Ces belles paroles étaient l'expression du sentiment de son péché et de son dévouement pour Israël ; elles nous rappellent, par voie de contraste, un dévouement infiniment plus admirable, celui du Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, n'ayant jamais connu le péché, a consenti volontairement à être fait péché pour nous pécheurs ; à mourir sur la croix, Lui juste pour nous injustes. Quel amour ! chers enfants ; oh ! comment pouvez-vous y demeurer indifférents !

Revenons à Jonas : il est jeté à la mer, où sans doute il va périr. Non, car le même Dieu qui avait élevé un grand vent sur la mer, était toujours là pour le garder, après lui avoir donné une sévère leçon. Écoutez :

« Or l'Éternel *avait préparé* un grand poisson pour englober Jonas qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce poisson. » Ici encore, nous voyons qu'il n'y a rien d'insignifiant dans la vie d'un serviteur du Seigneur. Un grand poisson n'était pas une chose rare ; il y en avait beaucoup dans la mer ; néanmoins le Créateur tout-puissant en *prépare* ou en fait venir ⁽¹⁾ un pour Jonas, afin que ce monstre aussi fût un message de Dieu pour son âme. La conservation du prophète dans le ventre du poisson fut sans doute un miracle de la toute-puissance de Dieu.

Là, dans le sein de ce sépulcre, au cœur de la mer, environné de l'abîme, Jonas rentre enfin en lui-même et revient au Seigneur. Il sent son péché, il le confesse ; il s'est adonné à des vanités fausses, car rien n'est plus vain et plus mensonger que le chemin de la désol-

(1) En effet, il est connu qu'il y a des poissons, surtout une espèce de requin, qu'on appelle requin géant, ou poisson de Jonas, qui peuvent englober des hommes et même des chevaux. Ils les avalent tout entiers et ne digèrent pas aussi promptement que d'autres animaux. On les trouve, en très grand nombre, dans la mer Méditerranée et, entre autres, près de Joppe. Le célèbre Schubert, auteur d'un Voyage en Palestine, cite le fait, bien connu, dit-il, d'un matelot qui fut un jour avalé vif par un requin, lequel, peu de temps après, atteint et tué par un boulet de canon, rejeta immédiatement ce pauvre homme blessé par les innombrables dents, aiguës et tranchantes, du monstre, mais cependant encore plein de vie ; à tel point que, plus tard, ce matelot ainsi délivré courait le monde avec le même requin empaillé, par la gueule duquel il avait passé et qu'il faisait voir pour de l'argent.

béissance : aussi, par là, il a abandonné sa gratuité, ou le sentiment et la jouissance de la grâce de son Dieu ; c'est aussi là ce qui fait le malheur de tous les pécheurs ; c'est l'amour du péché qui les tient éloignés de la grâce et qui les empêche de connaître l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Puis le prophète fait sa prière à l'Eternel, avec l'assurance qu'elle parvient au palais de sa sainteté et que déjà elle est exaucée : il a foi en Dieu de qui vient le salut. Du sein des eaux profondes et des racines des montagnes, il peut dire avec une entière confiance : « Je verrai encore le temple de ta sainteté, » et même : « *Tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Eternel, mon Dieu !* » Quel précieux don que celui de la foi, qui saisit ainsi les promesses de Dieu, et qui en jouit par avance, comme si elle les possédait déjà. Chers enfants, que le Seigneur vous donne ou vous augmente la foi !

Nous savons que Jonas était alors un admirable type du Seigneur Jésus et c'est Jésus lui-même qui nous le révèle. Aux Pharisiens hypocrites qui lui demandaient de leur faire voir quelque miracle, il répondit : « La nation méchante et adultère recherche un signe, mais il ne lui sera point donné d'autre signe que celui de Jonas, le prophète. Car comme Jonas fut dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (Matth. XII, 38-40).

En effet, si Jonas, dans sa détresse, dit à Dieu : « Tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi, » il ne fait que répéter ce que David avait dit au Ps. XLII, 7, qui s'applique tout particulièrement au Seigneur Jésus sur la croix. Et comme Jésus fut exaucé

par son Père et ressuscité avec puissance le troisième jour, de même le prophète sortit de son sépulcre, parce que l'Éternel commanda au poisson, et il dégorgea Jonas sur la terre.

Maintenant l'homme de Dieu est devenu obéissant. Sur l'ordre que l'Éternel lui fait de nouveau entendre, il s'en alla à Ninive. C'était une très grande ville, ayant trois journées de marche. Et Jonas commença à faire dans la ville une journée de marche, et il fit la proclamation en ces mots : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Et les hommes de Ninive crurent à Dieu ; un jeûne d'humiliation et de pénitence fut publié par le roi ; ils crient à Dieu de toute leur force et se convertissent ; et Dieu se repentit du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait, et ne le fit point.

Plût à Dieu que toutes les prédications fidèles de sa parole, toutes les dénonciations de ses jugements contre les pécheurs obstinés, produisissent des effets analogues au milieu de ceux, hommes ou enfants, qui se nomment chrétiens. S'ils persistent, et si vous, chers enfants, persistez à fermer vos oreilles et vos cœurs aux appels de Dieu, il ne vous restera, à la fin, qu'une attente terrible de jugement. Que Dieu vous donne de le comprendre pendant qu'il en est temps et de vous convertir à Lui !

Chose triste à dire ! celui qui aurait dû, plus que tout autre, se réjouir et bénir le Seigneur de l'effet produit par sa prédication, le prophète Jonas s'en afflige et s'en irrite. La grâce accordée aux Ninivites repentants lui déplut extrêmement, et il en fut en colère. Dans son zèle amer d'Israélite, il eût mieux aimé voir Ninive renversée et tous ses habitants détruits ; il tenait da-

vantage à son honneur de prophète qui, à son gré, aurait reçu un plus grand relief par l'accomplissement des menaces qu'il avait fait entendre, qu'il ne tenait à la miséricorde envers de pauvres pécheurs. Pauvre et orgueilleux Jonas, il avait encore besoin d'une leçon et Dieu est trop fidèle pour ne pas la lui donner. Il se plaint de Dieu, de sa clémence, de son support, de son amour, comme si lui, Jonas, n'en avait pas besoin tout autant qu'un autre homme. Il va jusqu'à dire : « Maintenant, Éternel, ôte-moi donc la vie, car mieux vaut pour moi mourir que de vivre. » Mais l'Éternel lui répond : « Fais-tu bien de te dépitier ? »

Irrité, le prophète sort de la ville ; il s'assied près de Ninive et se fait une cabane. Il semble avoir oublié l'enseignement qu'il avait appris pendant son séjour de trois jours au fond de la mer ; aussi lui faut-il un nouveau message de la part de Dieu, « et l'Éternel *prépara* un kikajon, c'est-à-dire une plante de ricin, qu'il *fit croître* au-dessus de Jonas pour ombrager sa tête et le délivrer de son mal. » C'est une plante qui, dans les pays chauds, s'élève jusqu'à six mètres ou vingt pieds de hauteur, et dont les grandes feuilles bien fraîches procurent un doux ombrage. C'était là aussi un message de Dieu pour l'âme du prophète. Aussi « Jonas se réjouit extrêmement du ricin. » Assis à l'ombre du ricin, il ne pense plus à la mort, qu'il avait demandée dans un moment d'impatience et de dépit. Toutefois le ricin n'était qu'un anneau dans la chaîne des voies de Dieu envers Jonas. « Et Dieu *prépara* pour le lendemain, lorsque l'aube du jour monterait, *un ver*. » Ce ver, quelque insignifiant qu'il pût paraître, n'en était pas moins un agent de Dieu, tout autant que « le grand

vent,» que « le grand poisson,» ou « le ricin.» Un ver, employé par le Seigneur, peut opérer de grandes choses : celui-ci fit soudainement sécher le ricin de Jonas pour lui donner une sérieuse leçon, il nous la donne aussi. Celui qui avait *préparé* un ver *prépare* ensuite un vent d'est étouffant ; et le soleil frappe sur la tête de Jonas, de sorte qu'il s'évanouit et demanda de mourir, en disant de nouveau : Mieux vaut pour moi mourir que de vivre. Mais Dieu dit à Jonas : Fais-tu bien de te dépiter à cause du ricin ? — Et il dit : Je fais bien de me dépiter jusqu'à la mort. — Et l'Éternel dit : Tu as pitié d'un ricin pour lequel tu n'as pris aucune peine et que tu n'as pas fait croître ; car il est venu en une nuit, et en une nuit il a péri ; et moi, je n'aurais point pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent-vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche, et des animaux en grand nombre ?

Ces paroles étaient bien propres à faire sentir au prophète son égoïsme et sa dureté de cœur, et, d'un autre côté, comme elles font ressortir, en contraste, la bonté, la patience et la compassion de Dieu pour ses pauvres créatures, surtout pour les jeunes enfants, et même pour les animaux. Apprenez aussi de là, mes chers jeunes lecteurs, que Dieu est en tout et partout, et que toutes les circonstances, même les plus ordinaires, peuvent être *préparées* ou dirigées par Lui, pour vous donner des enseignements en rapport avec votre état d'âme. Que le Seigneur vous donne des oreilles pour entendre sa voix dans tout ce qui vous arrive, l'intelligence spirituelle pour la comprendre, et la soumission de cœur pour vous y conformer.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE JONAS » (III).

1. Qui nous rappelle encore Jonas, disant qu'on le jette à la mer, et dans quelles circonstances ?
2. Et qui est-ce que nous rappellent ces paroles de David, et comment ?
3. Comment se fait-il que Jonas ne périt pas dans la mer ?
4. Comment fut conservé Jonas dans le ventre du poisson ?
5. Quels sentiments éprouva-t-il dans cette espèce de sépulcre ?
6. Comment prie-t-il ?
7. De qui Jonas fut-il alors un type ? -
8. Comment le savons-nous ?
9. Comment Jonas fut-il un type de Jésus ?
10. Que fait alors cet homme de Dieu ?
11. Que firent les Ninivites ?
12. Que fit Dieu ?
13. Qu'est-ce que Jonas éprouva en l'apprenant ?
14. Où alla-t-il et que fit-il là ?
15. Qu'est-ce que l'Éternel lui *prépara* ?
16. Qu'est-ce qu'un kikajon ?
17. Jonas en est-il content ?
18. Qu'est-ce que Dieu *prépara* pour le lendemain, et que fit ce ver ?
19. Enfin qu'est-ce que Dieu *prépara* encore ?
20. Qu'est-ce qu'en éprouva Jonas ?
21. Que lui dit Dieu ?
22. Qu'est-ce que ces paroles devaient faire sentir au prophète ?
23. Que nous apprend encore toute cette histoire ?



« Plus blanc que la neige. »

(Suite et fin de la page 120.)

XIII.

Pendant quelques jours, Nelly fut trop faible pour quitter son lit ; elle ne souffrait pas précisément, mais se sentait très fatiguée. Jeanne Millar ne la quittait pas et la soignait avec dévouement et affection. Elle lui répétait les cantiques qu'elle avait appris dans sa jeunesse, et lisait dans la Bible les passages que Nelly aimait et que celle-ci ne se lassait pas d'entendre. Bien des leçons d'espérance et de foi furent données à Jeanne près de ce petit lit de mort, quand l'enfant parlait de la miséricorde et de l'amour de Dieu et du beau ciel où elle allait bientôt entrer.

Un dimanche matin, Nelly semblait un peu mieux et Rogers s'installa auprès d'elle en lui disant qu'il avait obtenu un congé d'une semaine pour pouvoir rester à la maison. Nelly lui sourit, puis sa figure devint grave. — A ce moment les cloches du temple sonnèrent pour le service. — Père, dit-elle, tu iras là n'est-ce pas ?

— Pas aujourd'hui, Nelly.

— Non, pas aujourd'hui, mais quand je serai partie.

Rogers le lui promit. — Père, dit-elle encore, tu liras souvent dans la Bible?—Donne-la-moi, s'il te plaît.

Rogers la lui donna et Nelly chercha tous les passages qu'elle désirait particulièrement qu'il lût, et les marqua au crayon le long de la marge. Quand elle eût fini, elle lui parla de Dieu et du ciel jusqu'à ce qu'elle fût trop fatiguée pour parler davantage.

Ruth vint dans l'après-midi. A la demande de Nelly, elle chanta plusieurs de ses cantiques favoris, puis Nelly demanda encore le verset de la demeure du Père, et Ruth chanta d'une voix un peu tremblante :

Dans ta céleste demeure
Par la foi nous entrons tous ;
Viens notre dernière heure,
Ton ciel est ouvert pour nous.

Ruth savait pourquoi Nelly aimait ce verset, et quand elle eut fini, elle éprouva un grand désir d'être seule pour pleurer. Elle embrassa Nelly et promit de lui apporter des primevères le lendemain. Nelly la regarda et murmura : Ma chère, bien chère Ruth !

Madame Harrison vint la voir plus tard ; un regard lui suffit pour comprendre que tout serait bientôt terminé et, se penchant sur l'enfant, elle dit tout bas : Le repos n'est pas loin, Jésus ne l'abandonnera point. — Nelly ouvrit les yeux et lui sourit.

En effet, quelques heures après l'enfant s'endormait dans les bras de son père et entraînait dans le repos que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

Madame Harrison et Ruth allèrent porter à Micky la nouvelle du départ de sa petite amie. Il les écouta en silence et dit simplement :—Je pensais que le vieillard aurait été appelé le premier, mais cela aurait fait de la peine à Nelly ; après tout je ne serai pas bien long à la suivre dans la gloire. En effet, peu de jours après, Micky désira prendre la Cène, et le pasteur avait à peine terminé sa prière que le vieillard s'affaissa et remit son âme entre les mains de son fidèle Créateur et miséricordieux Sauveur. Sa dépouille mortelle fut enterrée dans le même cimetière où reposait celle de l'enfant qui, la première, lui avait parlé du salut éternel.

XIV.

Jeanne Millar, amenée à la connaissance de Jésus et ayant reçu la paix par la foi en son sang — Jeanne Millar pria avec ferveur que Dieu se souvint aussi de son mari, et Dieu entendit sa prière. Lorsque la nouvelle arriva que le vaisseau où Joé se trouvait avait péri, les recherches, pleines d'anxiété de sa femme, lui apprirent que son mari avait changé de conduite, à la suite des exhortations du capitaine qui commandait le navire et qui était un chrétien. Il était temps, avait dit Joé au marin qui donnait ces détails à Jeanne, il était temps de s'occuper de ces choses, car il se pouvait que la mort ne fût pas loin ; et Jeanne éleva son cœur à Dieu en actions de grâces. Dès lors elle se retira chez ses parents et prit soin d'eux jusqu'à la fin de leurs jours.

Un matin, Rogers se présenta chez Madame Harrison et la remercia ainsi que Ruth de toute l'affection qu'elles avaient montrée à sa petite Nelly, et il leur dit qu'il partait pour l'Amérique. Vainement elles tâchèrent de le dissuader de ce projet : son parti était pris ; il se trouvait trop seul sans sa petite fille, et voulait aller rejoindre un frère qu'il avait là-bas. Le vaisseau mettait à la voile le soir même. Après leur avoir dit adieu, il s'achemina vers le cimetière et s'arrêta quelques minutes devant une pierre sans nom. — Puis il s'éloigna.

Chers enfants, qui avez lu cette petite histoire, puissiez-vous en retirer quelque instruction. Est-ce que chacun de vous ne désire pas aller au ciel ? Comment se faisait-il que le vieillard et la petite fille avaient une bonne espérance d'être admis dans ce lieu saint où ne peut entrer aucune chose souillée ? C'était parce qu'ils savaient que leurs péchés avaient été lavés dans le sang de Jésus. — Puisse la prière de Nelly devenir aussi la vôtre : « Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. »





Notre port est au Ciel.

Matelots en voyage
Vers le bord éternel,
S'il nous vient un orage,
Pensons au doux rivage :
Notre port est au ciel !

Que rien ne nous dérive
Vers un port temporel :
Sa paix est fugitive !
Ne cherchons qu'une rive :
Notre port est au ciel !

Sur Jésus, douce étoile,
Jésus, astre immortel,
Que jamais rien ne voile,
Dirigeons notre voile :
Notre port est au ciel !

A celui qu'il seconde
 D'un regard fraternel,
 Que fait le vent ou l'onde ?
 En vain l'Océan gronde
 Quand le port est au ciel !



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

SEPTIÈME LETTRE.

Apoc. XX.

Mes jeunes amis,

Lors de notre dernier entretien sur le chapitre XIX^e, nous nous sommes arrêtés au moment où le Seigneur Jésus apparaissait, dans la vision, venant du ciel et monté sur un cheval blanc, ce qui est le symbole de la victoire ; mais nous ne nous sommes pas occupés des conséquences qui résulteront de cette apparition glorieuse et du déploiement de la puissance du Christ ici-bas. Il sera donc intéressant et utile pour vous, que nous nous en entretenions encore un moment, avant de passer au chapitre XX de ce jour.

D'abord, mes jeunes amis, remarquez sous quel aspect menaçant et même terrible, le Seigneur se présente à la vue des hommes ! — « Et je vis, » dit Jean, « le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé Fidèle et Véritable ; il juge et combat en justice. Et ses yeux étaient comme une flamme de feu » « Et une épée tranchante sor-

tait de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations, »
 etc. — Le feu est un symbole dont l'Écriture se sert
 fréquemment pour indiquer un pouvoir qui consume ;
 et l'épée est un instrument dont on se sert pour dé-
 truire ; ainsi vous pouvez saisir le caractère et la por-
 tée de tels symboles. Maintenant, remarquez aussi que,
 lors de la première venue de Jésus sur la terre, sa
 parole n'était pas représentée sous la forme d'une épée,
 parce que, alors, ce n'était pas pour frapper les na-
 tions, qu'Il était venu ; mais pour sauver de pauvres
 pécheurs tels que nous : sa parole n'était pas une pa-
 role de jugement, mais de salut éternel pour quicon-
 que y ajoutait foi, ainsi qu'Il l'indiquait lui-même lors-
 qu'il disait aux Juifs : «... Je dis ces choses *afin que*
vous soyez sauvés » (Jean V, 34). Or, si la parole du
 Seigneur est rejetée, elle jugera tous ceux qui l'auront
 rejetée, car Lui-même a dit encore : « Celui qui me
 rejette et ne reçoit pas mes paroles, a qui le juge ; la
 parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour »
 (Jean XII, 48). Le verset 19 entre dans le même cou-
 rant d'idées, bien que la gloire de Christ y soit pré-
 sentée sous un autre aspect ; nous y lisons : « Et Il a
 sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi
 des rois et Seigneur des seigneurs. » Ce remarquable
 verset indique clairement quelle sera la prééminence
 du Seigneur Jésus, au jour où Il sera investi de l'*au-*
torité suprême sur la terre. Or, ce double titre : *roi* et
seigneur, peut aussi être considéré comme l'acte d'ac-
 cusation dressé contre ceux qui ont rejeté Jésus, quand
 il s'est présenté aux hommes, comme *Roi* et *Seigneur*.
 Quand Ponce Pilate lui demanda s'Il était roi, la ré-
 ponde que lui donna Jésus fut celle-ci : « Je suis roi,

je suis né pour cela, et c'est pour cela que je suis venu au monde, afin de rendre témoignage à la vérité. » Néanmoins, Juifs et Gentils Le rejetèrent et ils se servirent des propres paroles de Jésus pour le condamner, disant : « Il se dit être le Christ, un roi » (Luc XXIII, 2).

Ainsi donc, mes jeunes amis, les titres glorieux avec lesquels Christ apparaît au verset 16, doivent être considérés comme étant la sanction que Dieu met sur la vérité du témoignage rendu par son Fils bien-aimé devant Ponce Pilate. Alors, selon la prophétie contenue au Psaume LXXII, 11, il faudra que « tous les rois de la terre *se prosternent devant Lui.* » Or, mes amis, ce qui sera, comme on peut dire, le prélude à cette scène de gloire et d'honneur, dans laquelle Christ brillera d'un éclat si glorieux, ce sera le jugement des méchants, non pas celui des morts, mais celui des rebelles à la parole de Dieu ; lesquels pousseront l'audace jusqu'à prétendre pouvoir faire opposition au Seigneur, quand Il paraîtra dans sa puissance et dans sa gloire (voyez le verset 19 et 2 Thessal. I, 8). — Quel moment solennel, chers enfants, que celui où Christ paraîtra dans sa gloire, accompagné de tous ses saints et des anges de sa puissance ! Si aujourd'hui le monde couvre de mépris ceux qui Le suivent, il n'en sera pas de même quand Jésus paraîtra, car alors, comme cela est exprimé dans l'Écriture, ces derniers « seront manifestés avec lui en gloire. »

Passons, maintenant, au chapitre XX. — Les choses qui y sont sommairement indiquées sont d'une très grande importance ; mais les détails qui s'y rapportent se trouvent dans plusieurs autres portions de la pro-

phétie. Ici Jean voit un auge descendant du ciel, « *ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main.* » Au chapitre précédent, nous avons assisté au jugement de la Bête, du faux-prophète et de tous ceux qui sont avec eux ; mais ici, nous assistons, comme on peut dire, à l'incarcération du diable, dont les titres affreux sont tous nommés, apparemment pour que l'on sache bien ce qu'il est et ce qu'il a fait pour la ruine et le malheur des hommes.

Satan sera donc lié et mis dans l'abîme pour une durée de mille ans. Ce long espace de temps sera celui durant lequel le Seigneur Jésus régnera *personnellement* sur la terre. Or, mes jeunes amis, quand, selon les conseils de Dieu, le Seigneur Jésus sera appelé à régner au milieu des hommes, Satan ne pourra pas y régner avec Lui, car l'action de l'un diffère entièrement de celle de l'autre : le diable *séduit les nations* ; Christ, lui, les rendra *bienheureuses*. Satan sera donc lié et chassé du milieu des hommes, qu'il ne pourra ni séduire, ni corrompre durant les mille ans. Aujourd'hui, mes amis, on ne peut pas dire que Satan est lié et en prison ; bien loin de là, car comme le dit l'Écriture : « Soyez sobres et veillez, car le diable, votre adversaire, rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Cela n'aura pas lieu quand le Seigneur régnera ; mais jusqu'à ce qu'Il revienne, Satan est le prince de ce monde et il y agit, excitant les passions des hommes et les poussant à mal faire. En effet, de nos jours, que voit-on ? Les hommes se haïssent — se trompent mutuellement — se détruisent par d'affreuses guerres ; mais durant les mille ans du règne de Christ, il n'en sera pas ainsi.

Ecoutez, mes jeunes amis, ce que dit à ce sujet l'Écriture : « Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre et les hommes ne s'adonneront plus à la guerre. » Et encore : « Il a fait cesser les guerres jusques au bout de la terre, » etc. (Esa. II et Ps. XLVI, 9-10). On éprouvera alors que s'aimer est un bonheur réel, car chacun appellera son prochain sous la vigne et sous le figuier (Zach. III, 10), afin de rendre chacun participant des biens que l'on aura soi-même reçu de Dieu. Ce sera alors le développement en grand du bien qui se pratiquait en petit, au premier âge de l'Église (Act. II, 44-46). Or, mes chers lecteurs, une si grande bénédiction ne sera pas limitée aux hommes seulement, car la condition actuelle des animaux eux-mêmes sera changée ; et afin que vous puissiez, mes jeunes amis, mieux saisir le changement considérable qui sera produit à cette époque future, lisons Rom. VIII, 19 et suiv. : « La vive attente de la création est que les fils de Dieu soient révélés. Car la création est assujettie à la vanité ; »... « nous savons que toute la création ensemble soupire et est en travail jusqu'à maintenant. » Quand donc le Seigneur Jésus sera révélé dans sa gloire et ses rachetés *avec Lui*, alors s'accomplira cet heureux événement, dans l'attente duquel toutes les créatures soupirent. Le prophète Esaïe nous donne à ce sujet des détails fort intéressants. Nous lisons au chap. XI^e de son livre : « Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard gitera avec le chevreau ; le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble et un enfant les conduira. » — « La jeune vache paîtra avec l'ourse, leurs petits giteront ensemble et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. L'enfant qui tette s'ébattra

sur le trou de l'aspic et l'enfant qu'on sèvre mettra la main au trou du basilic »..... « car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. »

Ainsi, mes amis, vous le voyez, le changement que produira le Seigneur, quand Il viendra dans sa gloire, sera complet pour toute la création ; car alors, on verra des choses vraiment étonnantes et fort remarquables. Toute la création, aujourd'hui dans le travail et dans la misère, sera bénie et en repos sous le sceptre du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs. Mais ce qui embellira encore cette scène de bonheur et de gloire, c'est qu'on verra les hommes, alors délivrés du pouvoir tyrannique de Satan, rechercher le Seigneur, car les prophètes Zacharie et Esaïe disent encore à ce sujet : « Plusieurs peuples et de puissantes nations se rendront à Jérusalem pour *rechercher* l'Éternel des armées et le supplieront. » — « Il arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes, ». . . « et toutes les nations y afflueront. Et plusieurs peuples iront et diront : Venez et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous *instruira* de ses voies et nous *marcherons* dans ses sentiers » (Zach. VIII, 21-22. Esa ; II, 2-3).

Mes jeunes lecteurs, permettez-moi ici de vous adresser une simple question. De nos jours, les hommes montrent-ils de semblables dispositions à l'égard du Seigneur Jésus ? Ne voit-on pas le contraire ? Et quant à vous-mêmes, recherchez-vous le Seigneur ? Trouvez-vous du plaisir à vous rencontrer dans les lieux où l'on invoque Son nom ? N'aimeriez-vous pas mieux vous en

tenir éloignés ? S'il en est ainsi, ce qu'à Dieu ne plaise, je dois vous dire avec amour, mais aussi ouvertement : Vous êtes dans un mauvais état devant Dieu. Ainsi, le contraste entre ce que le diable a produit par le péché, et la misère dans laquelle il a plongé les hommes et ce que Christ produira lors de la manifestation de sa gloire, est extrêmement frappant, car rien aujourd'hui dans le monde visible ne peut nous en donner aucune idée.

Maintenant, mes jeunes amis, passons à un autre fait. Au verset 4^e, Jean voit des trônes et des gens assis dessus auxquels l'autorité de juger fut donnée. Ces hauts personnages ne sont pas nommés, et cela, sans doute, parce qu'ils sont connus comme étant ceux dont l'autorité pour juger relève du *trône central* dont nous sommes occupés, au chapitre IV ; — mais ce qu'il faut bien distinguer ici, ce sont les différentes catégories de personnes dont ce verset 4^e nous entretient. D'abord, nous avons ceux qui occupent des trônes ; puis, les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et enfin, ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu sa marque sur leur front et sur leur main. Ceux de la 2^e et de la 3^e classe ne me paraissent pas être placés dans une position aussi élevée que ceux de la 1^{re} ; car ceux-ci sont spécialement associés à Christ pour juger ; par conséquent, ils occupent une place d'honneur particulière. En rapport avec ce fait spécial, je voudrais, mes amis, fixer votre attention sur deux versets du chapitre VII de Daniel, car ils jettent un grand jour sur le sujet qui nous occupe. Commençons d'abord par le verset

13^e qui s'applique à Christ : « Je regardais dans ces visions de la nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées des cieus, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours et on le fit approcher de Lui. Et Il lui donna *la seigneurie et l'honneur et le royaume* ; et tous les peuples et toutes les nations de toutes langues le serviront ; sa domination est une domination éternelle. . . . et son royaume ne sera point détruit. » — Ensuite : « J'avais regardé comment cette corne faisait la guerre contre les saints et prévalait sur eux , jusqu'à ce que l'Ancien des jours vint et que le jugement fut donné *aux saints* du Souverain et que le temps vint où *les saints prendraient possession du royaume.* » Ainsi, dans les versets 13 et 14, Christ reçoit la domination sur tout ; et au verset 22, les saints du Souverain lui sont adjoints pour le jugement et pour le règne. A ces versets, ajoutons-en un autre : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? » (1 Cor. VI, 2.) Ces diverses citations établissent clairement que les croyants, appelés *saints* dans la Parole de Dieu, jugeront le monde et règneront avec Christ.

Or, mes jeunes amis, pour que cela arrive, il faut auparavant que la première résurrection ait eu lieu, car un très grand nombre de ceux qui règneront avec Christ, auront passé par la mort. Ils seront donc préalablement ressuscités « pour vivre et régner avec Christ mille ans. » Ceux aussi qui seront transmués seront réunis à Christ avec eux (1 Thes. IV, 17). Au verset 5^e de notre chapitre, il faut établir une parenthèse, afin d'en faciliter l'intelligence, reliant le verset 4 au 5^e, lisons ainsi : «... et ils vécurent et régnerent avec Christ mille ans (et le reste des morts ne vécut pas

jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis). C'est la première résurrection. » C'est là une vérité bien sérieuse, et je vous prie d'y réfléchir ; oui, les méchants ne ressusciteront pas pour jouir du règne millénial et ils ne goûteront jamais le bonheur dont seront inondés tous ceux qui auront cru. Aussi, lisons-nous au verset 6^e : « Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection : sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils règneront avec lui, mille ans. » Le Saint-Esprit se plaît à répéter que les saints *règneront*, car c'est là, en effet, la récompense qui sera donnée à ceux qui auront souffert pour Christ, car dit l'apôtre Paul : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui. » Avant que la première résurrection soit accomplie, tout est confondu dans le monde ; mais quand elle arrivera, quelle solennelle séparation aura lieu ! Ceux qui auront cru au Seigneur ressusciteront et les autres resteront au pouvoir du sépulcre, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. Alors, aussi, leur tour d'être ressuscités viendra, mais ce sera pour le jugement et pour la seconde mort qui est « l'étang de feu. »

Puissiez-vous, mes jeunes amis, comprendre le sérieux et la gravité des choses dont nous venons de nous entretenir ; oh ! que, pendant qu'il en est temps encore, le Seigneur daigne vous les faire connaître ! c'est la demande que je lui adresse pour vous.



La mort d'un petit enfant.

Naguères je fus convié aux funérailles d'un cher enfant, qui ne vécut que peu de temps. Si courte que fût sa vie, le pauvre être avait éprouvé ce qu'étaient la douleur et la souffrance, lorsque le Seigneur, dans ses tendres compassions, le recueillit auprès de lui, loin de ce monde de péché et de douleurs. Je le vis dans son petit cercueil ; il paraissait si calme et si paisible qu'on aurait pu croire qu'il n'était qu'endormi dans son berceau ; mais l'esprit avait pris son vol, et la sueur froide de la mort humectait la partie supérieure de sa tête.

Je suppose que quelques-uns de mes jeunes lecteurs ont vu mourir un de leurs petits frères, ou sœurs, ou amis. Pourquoi sont-ils morts ? Parce qu'ils avaient été malades, ou parce que c'était la volonté de Dieu, répondez-vous peut-être ? Mais il est une autre raison, bien solennelle aussi, de ce fait si sérieux ; — c'est que le péché est entré dans le monde et, « par le péché, la mort. » Ainsi la mort d'un enfant nous rappelle le péché dans le monde, car sans le péché, il n'y aurait pas de mort. Mais bientôt, lorsque Dieu créera « de nouveaux cieux et une nouvelle terre, » alors, pour les rachetés, « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses seront passées » (Apoc. XXI, 4). Maintenant il n'en est pas ainsi, comme tout enfant le sait bien.

Mais pourquoi de très petits enfants meurent-ils ? Sûrement ils n'ont pas péché ? Eh bien ! quoiqu'ils n'aient pas vécu assez longtemps pour savoir ce que signifie le péché, cependant ils sont nés dans le péché,

et ont des cœurs pécheurs ; et comme ils le montrent vite, quand ils se mettent en colère lorsqu'ils ne peuvent pas obtenir tout ce qu'ils désirent. Vous qui êtes plus âgés, vous savez que vous faites souvent le mal et que vous avez de mauvaises pensées, et la parole de Dieu vous dit qu'à moins que vous ne croyiez en Jésus, vous ne pouvez pas être sauvés.

J'ai quelquefois demandé à des jeunes gens : Les petits enfants vont-ils à Jésus lorsqu'ils meurent ? Et ils répondent : Oui. Et quand j'ajoutais : Pourquoi vont-ils à lui ? ils répondaient ordinairement : Parce qu'ils sont d'innocentes petites créatures et n'ont jamais péché. Mais ce n'est pas pour cela qu'ils vont à Jésus. Ils vont à Lui, parce qu'il est mort sur la croix pour ôter le péché. De sorte que même un enfant ne pourrait être avec Christ, si Christ n'était pas mort et n'avait pas ôté le péché, dans lequel tous sont venus au monde.

Mais vous, mes chers lecteurs, vous êtes plus âgés que ce pauvre petit enfant ; assez âgés pour comprendre ce que j'écris maintenant, et par conséquent assez âgés pour croire au Seigneur Jésus-Christ. Eh bien ! l'avez-vous fait ? Si vous avez bien lu la *Bonne-Nouvelle*, vous savez que Jésus aime les petits enfants. Serait-il *aimable* de votre part d'être indifférents envers Celui qui vous aime ? Serait-ce *juste* ? Pourriez-vous être heureux dans cette disposition, même en ce monde ? Que deviendriez-vous alors, si la mort vous surprenait comme ce petit enfant ? Ou si, ce qui est tout à fait possible, le Seigneur venait, aimeriez-vous aller à sa rencontre ? Ou aimeriez-vous être laissés en arrière, tandis que vos amis et parents, s'ils croient en Christ, seraient recueillis auprès de Lui ? Oh ! ne tardez donc pas. Allez à lui immédiatement. Il dit : « Venez à moi... et je vous donnerai du repos. »



Le Prophète Amos.

Avant d'en venir au sujet que nous désirons vous présenter aujourd'hui, chers enfants, nous tenons à vous rappeler encore un passage, relatif à Jonas et à son ministère, passage bien sérieux et que nous demandons à Dieu de vous faire comprendre à salut. Le Seigneur Jésus (dans Matth. XII, 41 et Luc XI, 32), après avoir déclaré qu'il ne serait pas donné, à la race méchante et adultère des Juifs qui l'entouraient, d'autre signe que celui du prophète Jonas, dans le ventre du gros poisson, ajoute : « Des hommes de Ninive se lèveront au jugement avec cette génération [les Juifs d'alors] et la condamneront, car ils se repentirent à la prédication de Jonas et voici, il y a ici plus que Jonas. » Cela veut dire que les Juifs étaient beaucoup plus cou-

pables que les Ninivites, et qu'ils seraient condamnés par eux au jour du jugement, parce que les habitants de Ninive avaient écouté les paroles de Jonas et s'étaient convertis, tandis que les Juifs, ayant au milieu d'eux Celui qui était infiniment supérieur au prophète, le Seigneur de Jonas et le leur, n'écoutaient point ses paroles, fermaient leurs oreilles et leurs cœurs aux appels de grâce qu'Il leur adressait pour les amener à la repentance et à la foi.

Et vous, mes chers jeunes lecteurs, avez-vous écouté le Seigneur Jésus, avez-vous confiance en ses paroles et en son amour ? Maintenant encore, « Il est ici et Il vous appelle. » Si vous refusez de l'écouter, de le croire, de le recevoir comme le seul et parfait Sauveur, vous seriez beaucoup plus coupables que les Ninivites et que les Juifs eux-mêmes, et vous attireriez sur vous une plus grande et juste condamnation, car vous avez reçu bien plus de lumières et de grâces qu'eux. Dieu veuille que cette considération pénètre dans vos consciences et dans vos cœurs, pour y produire, par la miséricorde divine, une vraie repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ !

Parlons maintenant du prophète Amos, qui, dans l'ordre des temps, vient après Jonas, quoique son livre occupe la troisième place dans la série des douze petits prophètes. Amos était de Tékoah, ville de la tribu de Juda, que Roboam avait fait bâtir ou plutôt fortifiée (2 Chron. XI, 6), car elle existait déjà auparavant (2 Sam. XIV, 2). De même que Dieu avait choisi David, son serviteur, en le tirant des parcs de brebis (Ps. LXXVIII, 70), il choisit aussi plus tard, pour son prophète, Amos, qui était d'entre les bergers de Tékoah.

De tout temps, le Seigneur a pris et Il prend encore, quand Il le veut, ses ouvriers ou ses instruments où Il Lui plaît, n'ayant nul besoin d'aucun avantage purement humain en eux, pour en faire les interprètes de sa volonté ou les ministres de sa grâce. Ainsi le Seigneur Jésus choisit ses premiers apôtres parmi les pêcheurs du lac de Génésareth. Il a toujours aimé à choisir les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, afin que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur (1 Cor. I, 27, 31).

Amos vivait environ 800 ans avant Jésus-Christ ; il prophétisa sous les règnes de Hosias, roi de Juda et de Jéroboam II, roi d'Israël. Il était ainsi contemporain d'Osée, de Joël et d'Esaië.

Amos s'adresse presque exclusivement aux dix tribus d'Israël, quoiqu'il renferme aussi des allusions à Juda. Rien de plus décidé contre le mal que ses paroles, quoiqu'elles soient très simples et n'aient pas la force qui caractérise le langage brûlant et entrecoupé du prophète Osée.

Avant de dénoncer le jugement à Israël et à Juda, il proclame, d'abord, celui des nations circonvoisines, tant pour leur hostilité et leur cruauté envers le peuple de Dieu, que pour leur conduite inhumaine envers d'autres nations ; car Dieu en tient compte.

(Amos I - II, 3.) Remarquez que ces jugements s'appliquent à des peuples établis sur le territoire promis à Abraham et à sa postérité. Dieu veut purifier sa terre de ce qui la souillait, et, hélas ! par conséquent, de Juda et d'Israël aussi, tout en conservant les droits de sa fidélité et de sa grâce, qu'il exercera de nouveau en faveur d'Israël aux derniers jours.

A l'égard de Juda, l'Eternel signale, en particulier, le mépris de sa loi et la désobéissance à ses commandements (II, 4, 5).

Chez Israël, le péché signalé, c'est le manque de crainte de Dieu, l'égoïsme, l'oppression des pauvres, la dureté envers les malheureux. Ils ont vendu le juste pour de l'argent et le pauvre pour une paire de souliers. Cela leur est souvent reproché, voyez II, 7; IV, 1; V, 11, 12; VIII, 6. Ils ne s'inquiètent pas des souffrances des malheureux. Cependant Jéhovah les avait délivrés de la servitude où ils étaient en Egypte; il avait détruit leurs ennemis pour les mettre en possession de leurs terres. Il avait suscité du milieu d'eux des prophètes, et aussi des nazaréens ou consacrés à Dieu; mais ceux-ci, ils les avaient entraînés à se profaner; et quant aux autres, ils leur avaient dit: « Ne prophétisez plus. »

Après avoir ainsi mentionné chacune des nations qui se trouvaient sur le territoire promis à Abraham (ch. I et II), Dieu s'adresse à Israël et à Juda réunis (III, 1): à toutes les familles qu'il a tirées du pays d'Egypte. « Je vous ai connus vous seuls, leur dit-il, d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités. » C'est là, chers enfants, un principe bien sérieux et, en même temps, bien simple: il faut que notre marche ou notre vie soit en rapport avec notre position devant Dieu, et avec les grâces que nous avons reçues. Sans cela le jugement de Dieu commence par sa maison. Si donc il y avait du mal dans la ville, c'est que l'Eternel agirait. Deux ne peuvent pas marcher ensemble, s'ils ne sont pas d'accord. Êtes-vous d'accord avec Dieu, chers en-

fants? Est-il pour vous, non plus un Juge, mais un Père qui vous a reçus en grâce par la foi en Jésus-Christ? Si non, il serait bon pour vous de vous hâter d'écouter cet appel, qu'il vous adresse en vous suppliant d'y répondre : « Réconciliez-vous avec Dieu » (2 Cor. V, 20).

Toutefois si Dieu intervient et fait entendre sa voix puissante et terrible, c'est qu'il y a une raison pour cela; et d'un autre côté, Dieu n'agira pas, sans avertir son peuple : Il ne fera rien sans révéler son secret aux prophètes ses serviteurs. Mais le lion avait rugi, ne devait-on pas trembler? L'Éternel avait parlé, le prophète pouvait-il se taire? Voilà où en était Israël, qui allait être dispersé, tellement qu'il n'en resterait que quelques petits fragments, comme des morceaux d'un agneau, qu'un berger retirerait de la gueule d'un lion qui l'aurait dévoré.

Le chapitre IV rappelle l'oppression des pauvres et le culte de leur invention que les enfants d'Israël rendaient dans les lieux qu'ils avaient choisis. Dieu aussi agirait contre eux comme Il l'entendrait. Il l'avait même déjà fait; mais quoiqu'il eût répété ses châtiements, ils n'étaient pas retournés jusqu'à Lui; c'est pourquoi, ajoute-t-il, « prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël! » — Et vous, mes jeunes lecteurs, êtes-vous prêts pour cette rencontre qui peut arriver d'un moment à l'autre. Celui-là seul est prêt qui a Jésus pour Sauveur et pour Avocat.

Au chapitre V, le prophète, après avoir déploré la ruine des Israélites, les conjure de fuir les lieux de leur faux culte et de revenir à l'Éternel, le Créateur : « Cherchez l'Éternel, et vous vivrez, » leur dit-il et

vous dit-il, lecteurs. Israël repoussait la pensée du mauvais jour, de même que tant d'entre vous le font; le mal avait le dessus. Le mauvais jour viendrait : il viendra, il est proche. Quelques-uns désiraient « la journée de l'Éternel, » que le Nouveau Testament appelle « le jour du Seigneur. » Ici, comme partout, l'Esprit prophétique nous révèle que ce jour sera une journée d'épouvante et de jugement, de ténèbres et non de lumière. — Au reste, les mauvais principes qui causaient la ruine des enfants d'Israël, étaient en eux dès le commencement et n'avaient fait que se développer. Ce n'était pas Dieu que leurs pères avaient adoré dans le désert, mais leur Moloch et leur Ramphan, ou leurs faux dieux, que leurs cœurs s'étaient faits à eux-mêmes. Aussi ils seraient emmenés captifs, plus loin encore que le pays qui fait maintenant l'objet de leur crainte (comparez le vers. 27 avec Act. VII, 43).

Le chapitre VI condamne la fausse confiance qui trompait les grands d'Israël. Ils s'abandonnaient au luxe comme si tout allait bien; ils ne sentaient pas l'affliction de Joseph; ils seraient captifs entre les premiers. L'Éternel avait en horreur la gloire de Jacob, c'est-à-dire des descendants de Jacob, qui se confiaient en ce qui n'était que vanité, dans leur veau d'or; mais le Dieu vivant et vrai qu'ils méprisaient susciterait un ennemi qui mettrait tout en désolation.

Au chapitre VII, l'intercession du prophète, c'est-à-dire de l'Esprit de Christ, qui agissait en lui, avait par deux fois arrêté des fléaux destructeurs. Puis, dans une vision, le Seigneur lui apparut debout sur un mur, et ayant en sa main un niveau ou une équerre, tout prêt à exercer le jugement, que rien ne pourrait plus

détourner. Israël devait tomber avec la famille de Jéhu, dont le roi Jéroboam était le dernier représentant. Une telle prophétie dut paraître bien audacieuse. Aussi Amatsia, sacrificateur du veau d'or, à Béthel, se hâta de dénoncer au roi Jéroboam le fidèle prophète, comme conspirant contre lui au milieu de la maison d'Israël. Quelle différence avec les Ninivites qui avaient écouté les paroles de Jonas et s'étaient convertis; tandis que, au contraire, Amatsia dit à Amos : « Voyant (c'est ainsi qu'on appelait les prophètes), va et t'enfuis au pays de Juda, et mange là ton pain, et y prophétise; mais ne continue plus de prophétiser à Béthel; car c'est le sanctuaire du roi, et c'est la maison du royaume. » Il devait s'en retourner en Juda, son pays, là où l'Éternel étant encore reconnu comme Dieu, la vérité pouvait être annoncée. Mais, à Béthel, on ne supportait pas des vérités désagréables. L'homme, le roi était le seul maître. Cependant Dieu ne renonce pas à ses droits. Amos répond à Amatsia : « Je n'étais ni prophète, ni fils de prophète; mais j'étais un bouvier, et je cueillais des figes sauvages; et l'Éternel me prit d'après le troupeau et me dit : Va, prophétise à mon peuple d'Israël. » De même, 800 ans plus tard, Paul se disait apôtre, « non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père » (Galat. I, 1). Ainsi l'Éternel, selon sa volonté, avait pris et choisi Amos pour son prophète; et la parole qu'il annonçait était celle de Dieu. Le sacrificateur qui s'y opposait subirait la conséquence de sa témérité, et Israël serait certainement emmené en captivité.

Au chapitre VIII, après de nouvelles déclarations de la fin prochaine du royaume d'Israël, Dieu annonce à

ce malheureux peuple le plus affreux de tous les fléaux : la famine d'ouïr « les paroles de l'Éternel. » C'étaient de bien tristes temps que ceux « où la parole de l'Éternel était rare » (1 Sam. III, 1). Il y en a eu, il y en aura encore de plus tristes pour Israël ; tandis que, vous, chers enfants, vous avez le bonheur de vivre dans des pays et dans des temps où la parole de Dieu est à la portée de tous. Puissiez-vous apprécier ce grand privilège, et en profiter pour la lire et croire le témoignage de Dieu, au sujet de son Fils, qu'elle renferme. Sans cela cette parole même s'élèverait contre vous et ne ferait que rendre plus grave votre culpabilité !

Au chapitre IX, enfin, le Seigneur est présenté comme dirigeant tout, de sorte qu'Israël ne saurait échapper. Cependant Dieu n'oubliait pas son peuple qui serait criblé dans toutes les nations du monde, sans que, pour cela, un seul grain fût perdu. Puis, au jour où l'Éternel exécutera son jugement final au milieu du peuple, il relèvera, selon ses desseins de grâce, non pas le tabernacle de Jéroboam, mais celui de David, son bien-aimé, et le rebâtera dans toute sa gloire, pour que sa postérité possède toutes les nations amenées à la connaissance du nom de Jéhovah. Alors aussi l'Éternel ramènera Israël de sa captivité et les rétablira en les bénissant abondamment. « Je les planterai sur leur terre, et ils ne seront plus arrachés de cette terre que je leur ai donnée, dit l'Éternel, ton Dieu. »

Ce résumé du livre d'Amos, extrait d'un ouvrage fort apprécié parmi les frères, et que j'ai cherché à rendre assez simple pour que vous le compreniez, offrira

peut-être des difficultés à quelques-uns de vous, chers jeunes lecteurs; mais ne vous laissez pas décourager pour cela. Prenez du temps pour lire, d'abord, le livre d'Amos, un chapitre, un jour, avec l'explication que nous en donnons; un chapitre le lendemain, et ainsi de suite, jusqu'à la fin. Puis gardez ce numéro de la Bonne Nouvelle, pour le relire plus tard, en demandant à Dieu de vous en donner l'intelligence, et vous verrez, je n'en doute pas, qu'il y a là aussi comme dans toutes les Ecritures, une source abondante d'instruction et d'édification pour vos âmes.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE AMOS. »

1. A qui le Seigneur Jésus compare-t-il les Juifs de son temps?
2. Lesquels représente-t-il comme plus coupables et méritant une plus grande condamnation, et pourquoi?
3. Quelles personnes, aujourd'hui, sont plus coupables encore et, par conséquent, plus condamnables que les Juifs d'alors?
4. D'où était Amos?
5. Quel était son métier?
6. Quand vivait-il et de qui était-il contemporain?
7. A qui s'adresse-il surtout?
8. A qui dénonce-t-il, tout premièrement, des jugements et pourquoi?
9. Où étaient établies ces nations?
10. Quels péchés signale-t-il en Juda?
11. Et en Israël?
12. Que dit Dieu à Israël et Juda au ch. III?
13. Que pensez-vous de ce principe?
14. Faites un court résumé des chapitres IV, V et VI d'Amos?

15. Que voyons-nous d'abord au chapitre VII ?
16. Puis qu'est-ce que Dieu annonce dans une vision ?
17. En entendant cette prophétie, que fit Amatsia, prêtre de Béthel ?
18. Que lui répond Amos ?
19. Que disait Paul plus tard sur le même sujet ?
20. Donnez un court résumé du chapitre VIII.
21. Comment est présenté le Seigneur au chapitre IX ?
22. Mais Dieu oubliait-il son peuple ?
23. Que fera-t-il, quand il exécutera son jugement final ?
24. Que fera-t-il alors pour Israël ?



La foi de la vieille Ecossoise.

Au bord d'un torrent bouillonnant, dans une des vallées les plus reculées de l'Ecosse, se trouvait une petite maison, basse, couverte de chaume, avec son entrée tournée au midi et toute lambrissée de chèvre-feuille. Sous cet humble toit et sur un lit de blancheur éclatante, reposait la vieille Nancy l'Ecossoise, attendant patiemment et joyeusement l'heure où son âme heureuse prendrait son vol vers les « demeures dans les cieux, » réalisant ce que disait Paul : « Nous savons que, si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de mains, éternelle dans les cieux. » Près de son lit, sur une petite table, étaient ses lunettes et sa Bible bien feuilletée — « sa fiole et sa cruche, » ainsi qu'elle avait l'habitude de l'appeler, dont elle se nourrissait spirituellement chaque jour,

et même à chaque heure, le « Pain de Vie. » Un jeune serviteur du Christ allait souvent la voir ; il aimait à écouter les simples expressions qu'elle tirait des vérités de la Bible ; car lorsqu'elle parlait de son « héritage incorruptible, sans souillure, qui ne peut se flétrir, » il semblait qu'elle le voyait de près, et l'auditeur croyait presque entendre les rachetés dans les cieux, disant : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. »

Un jour le jeune chrétien posa à l'heureuse malade cette question effrayante : « Eh ! bien, Nancy, après toutes vos prières, votre vigilance et votre attente, que penseriez-vous si Dieu permettait que votre âme fût éternellement perdue ? » La pieuse Nancy se dressa sur son coude et tournant sur lui un regard sérieux, elle posa sa main droite sur la « précieuse Bible, » ouverte devant elle, et répondit tranquillement : « Ah ! mon cher, est-ce là toute la connaissance que vous avez acquise ? » Et ses yeux étincelant d'une clarté presque céleste, elle continua : « C'est Dieu qui ferait la plus grande perte. La pauvre Nancy ne perdrait que son âme, ce qui serait, sans doute, une grande perte ; mais Dieu perdrait son *honneur* et son *caractère*. N'ai-je pas suspendu mon âme à ses « très grandes et précieuses promesses » et s'il manquait à sa parole, il deviendrait lui-même un menteur ET S'EXPOSERAIT A LA CONFUSION A LA FACE DE L'UNIVERS. » Ainsi parla la vieille pèlerine écossaise. Ce fut là une des dernières paroles qui tombèrent de ses lèvres mourantes, paroles des plus précieuses, semblables à « des pommes d'or dans des paniers d'argent. »

Que le lecteur les médite. Elles peuvent s'appliquer

à chaque pas de la marche du pèlerin, du premier au dernier. Par la foi, la vieille écossaise avait placé le salut de son âme sur les promesses de Dieu en Christ par l'Évangile. Elle savait que son cher Fils avait dit : « Celui qui entend ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et *ne viendra point en jugement* ; mais il est passé de la mort à la vie. » Elle savait que Dieu a dit : « Quiconque croit est justifié par lui (Christ) ; » et encore : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de TOUT PÉCHÉ, » car « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » C'était le premier pas. Et durant toute sa vie la pèlerine écossaise s'attacha fermement, pour toutes choses et à chaque heure du besoin, à SES « très grandes et précieuses promesses. » Le divin argument de Romains VIII était le sien par la foi : « Lui, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » Dans toutes ses peines, elle avait trouvé en lui un « secours opportun » et toujours à sa disposition, et maintenant qu'elle allait quitter l'aride désert pour entrer dans sa maison éternelle, pouvait-elle penser qu'il se montrerait infidèle à sa parole ? Non ; pour que l'âme de la pauvre vieille Nancy pût être perdue, il eût fallu que l'honneur, le caractère de Dieu, DIEU LUI-MÊME fussent complètement altérés et devinssent un objet DE CONFUSION A LA FACE DE L'UNIVERS.

Chère vieille pèlerine !





Le casseur de noix

Combien de grâces dans la noix !
Assez petite est la semence ;
Mais d'elle naît un arbre immense,
Qui nous la rend cent mille fois ;
Sur nous s'étend son doux ombrage ;
Nous nous chauffons de son branchage ;
Nous nous meublons avec son bois :
Et tic et tac cassons les noix.

L'enfant s'amuse avec les noix
 Et prend plaisir à les abattre,
 Puis les entasse quatre à quatre
 Pour y lancer des coups adroits.
 Si peu suffit à notre enfance
 Pour son bonheur, son espérance,
 Quel est le bien de plus grand poids ?
 Et tic et tac cassons les noix.

Déjà commence d'une noix
 L'usage avant sa coque dure :
 Confite, verte, encor mal mûre,
 Elle offre des cerneaux étroits ;
 Est-elle mûre ? on la défroque,
 Le teinturier en prend la coque,
 Non sans se teindre aussi les doigts :
 Et tic et tac cassons les noix.

Quand l'homme est là cassant les noix,
 La femme est là qui les épluche ;
 Un bon ménage est une ruche
 Où sont donnés divers emplois :
 Au fort le lourd marteau, la scie ;
 Au faible un art d'économie ;
 A tous les deux les soins courtois :
 Et tic et tac cassons les noix.

Un monde entier est dans la noix,
 De même elle a ses hémisphères,
 Ses monts, ses plaines, ses bannières,
 Ses gros seigneurs et ses bourgeois.
 Le même Auteur fit tous les mondes ;
 Partout ses œuvres sont fécondes ;
 Il est des fruits pour chaque mois :
 Et tic et tac cassons les noix.

Tout est leçon dans une noix :
 Sur les blessures, la détresse,
 Versons de l'huile avec tendresse,
 Du pauvre soulageons la croix.
 De l'huile d'indulgence amie
 Que notre lampe soit remplie ;
 Aimons la paix. suivons ses lois :
 Et tic et tac cassons les noix,

 Mais pourrions-nous casser les noix
 Sans élever un saint hommage
 Au Dieu si bon qui nous engage
 A voir partout ses dons, ses droits ?
 C'est pour l'aimer qu'il nous fit naître,
 Il veut que tout travail champêtre
 Nous laisse entendre aussi sa voix :
 Chantons, aimons l'Auteur des noix.

Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

HUITIÈME LETTRE.

Apoc. XX, 7-15.

Mes jeunes amis,

Notre dernier entretien s'est terminé par le verset 6^{me} de notre chapitre; aujourd'hui, nous le reprendrons, en commençant par le 7^{me} verset.

Dans ce verset, Dieu daigne nous faire connaître ce qui arrivera, après que les mille ans du règne de Christ seront accomplis; sans cela, nous nous serions tout

naturellement représentés les hommes, après avoir joui des bénédictions de ce règne si glorieux, devenus tout à fait bons et reconnaissants envers Dieu, pour tout le bien qu'ils en avaient reçu. Eh! bien non, il n'en sera pas ainsi, car les versets que nous avons sous les yeux nous révèlent précisément l'opposé.

Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison et il reprendra son œuvre accoutumée : il séduira les nations, lesquelles se soustrairont à leur soumission et à leur obéissance à Christ; aussi, les voyons-nous s'élever contre Lui, et attaquer « le camp des saints et la ville bien-aimée ; » car c'est ainsi que l'Esprit de Dieu qualifie, à cette époque-là, le peuple d'Israël et la Jérusalem *terrestre* : ce peuple sera un peuple de *saints*; et Jérusalem, qui aura été pendant tant de siècles, appelée « la répudiée » (Es. LXII, 4), sera la ville *bien-aimée*, au jour où l'Éternel mettra son bon plaisir en elle. Pour le présent, mes jeunes amis, il n'en est pas ainsi, car nous voyons ce peuple dispersé parmi toutes les nations, et portant sur son front : LO-HAMMI, ce nom si humiliant et qui, en notre langue, veut dire : « vous n'êtes pas mon peuple. » Dieu ne reconnaît pas maintenant, au moins publiquement, cette nation pour son peuple; Jérusalem même est foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'au jour où Israël se convertira au Seigneur, son Dieu.

Ainsi donc, mes amis, ces versets (7-9) nous apprennent que Satan, immédiatement après sa mise en liberté, se mettra de nouveau à l'œuvre, et alors on voit ce que les hommes, dont le cœur n'aura pas été atteint par la bonté de Dieu, deviendront : ils se déclareront ennemis de Dieu et du Christ et ils entoure-

ront le camp des saints et la Cité bien-aimée, pour les détruire. Ici, on pourrait se demander : qu'est devenue l'Eglise, où est-elle ? L'Eglise sera dans le ciel, entièrement hors de la portée et des atteintes de Satan. Pendant qu'elle est sur la terre, Satan peut la persécuter, susciter les méchants, les incrédules, contre elle et ainsi, lui faire endurer bien des maux ; mais, une fois réunie à Christ, son Epoux, dans la gloire, elle sera en sûreté et en repos pour toujours.

Pendant le règne de mille ans, Israël, comme peuple de Dieu, sera particulièrement en scène, au milieu des nations ; ce n'est pas maintenant le cas, au contraire, au lieu d'être à la tête des peuples, il est à la queue ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'occuper la première place, il est à la dernière. Mais il n'en sera pas ainsi à l'époque dont nous nous occupons ; c'est pourquoi il deviendra le point de mire de l'ennemi et l'objet d'une nouvelle attaque. Les nations séduites et aveuglées par Satan entoureront le camp des saints et la ville bien-aimée ; mais cette fois, hélas, ce sera pour leur propre destruction, car le jugement de Dieu les enveloppera, et le feu du ciel les consumera entièrement. Quant au diable qui les aura séduites, il sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, où déjà ont été précipités la *bête* et le *faux-prophète*, « et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles. »

Voilà, chers enfants, comment se terminera la lamentable histoire de ce monde ! — Ce n'est cependant pas à cela que s'attendent, ni que se préparent les hommes. Cependant l'apôtre Pierre, dans sa 2^{me} épître, déclare que « la fin de toutes choses est proche ; » et il exhorte les chrétiens à marcher d'une manière consé-

quente à cause de ce qui va arriver. Réfléchissez sérieusement à ce qui attend le monde et les hommes, car voudriez-vous, de propos délibéré, avoir la même triste fin qu'eux ? La prière que j'adresse à Dieu pour vous, mes jeunes lecteurs, est que vos cœurs soient saisis par la grâce, en sorte que vous n'ayez rien à craindre des jugements qui vont arriver. Remarquons encore ceci : lorsque Satan remonte de l'abîme, ce n'est pas pour rentrer dans le ciel d'où il a été chassé ; cela lui serait impossible ; mais c'est sur la terre que tout son pouvoir et toute sa pernicieuse influence se déploiera pour exciter les peuples à une nouvelle, mais dernière révolte contre Dieu. Nous en avons vu la fin ; ce qui étonne, c'est de voir les hommes se montrer plus audacieux que jamais contre Dieu et contre son peuple, bien qu'ils aient été témoins oculaires de la puissance et de la gloire, qui auront caractérisé ce long règne. Tel est, mes jeunes amis, le cœur de l'homme, s'il n'est pas saisi par la grâce ; ceux qui s'élèveront ainsi contre Dieu auront bien vu sa gloire, mais ils n'auront pas connu sa grâce ; c'est pourquoi dès que Satan se présentera, ils fléchiront sous la puissance de ses artifices et ils se montreront plus acharnés que jamais contre tout ce qui fera sentir à la conscience l'existence et les droits de Dieu.

Maintenant, mes amis, j'aimerais fixer votre attention sur les versets 11 à 15, qui terminent notre chapitre. Quelle scène solennelle nous avons ici ! Représentez-vous ce grand trône blanc, de devant lequel s'enfuient, pour ne plus reparaître, le ciel et la terre ! — Ce trône placé dans l'immensité pour le jugement des méchants. Là, comparaitront tous ceux qui n'auront

pas participé à la première résurrection ; et leur résurrection, par conséquent, ne sera pas une résurrection *de vie*, mais de *jugement*. En général, quand les hommes pensent à la fin du monde, ils croient que chaque jour elle s'accomplit pour quelqu'un ; aussi disent-ils, que pour l'homme, la fin du monde est venue quand il meurt. Ce raisonnement, chers enfants, est entièrement faux, car les versets que nous avons sous les yeux nous enseignent deux choses : 1^o qu'à l'expiration des mille ans, tous les méchants seront frappés de mort, non pas l'un aujourd'hui, et l'autre demain, mais tous ensemble ; 2^o que le ciel et la terre d'à présent disparaîtront entièrement. Ce sera alors, la fin des hommes et des choses ; et ce qui viendra immédiatement après, c'est le jugement du grand trône blanc. Ce n'est donc pas en ce que les hommes pensent, ou en ce qu'ils disent, que nous devons mettre notre confiance ; mais en ce que Dieu nous enseigne par sa parole. Les hommes se plaisent dans l'erreur, parce qu'elle favorise leurs propres pensées, par lesquelles ils s'imaginent qu'ils pourront toujours éviter de rencontrer Dieu ; pareils en cela à Adam et à Ève, qui cherchaient à se cacher de Dieu parmi les arbres du jardin d'Eden. Quand la vision que Jean a ici s'accomplira, il faudra bien que les hommes rencontrent le Dieu qu'ils auront cherché à fuir, lorsqu'Il les faisait supplier de se réconcilier avec Lui (2 Cor. V, 20). Ceux donc qui ne l'auront pas rencontré en grâce, le rencontreront en jugement, car le Seigneur sera le Juge de tous ceux dont il n'aura pas été le Sauveur. Or, mes jeunes amis, faites bien attention à ceci : quiconque ne sera pas trouvé écrit dans le livre de vie subira éter-

nellement la peine que tous ses péchés méritaient, car quiconque n'aura pas été lavé de ses péchés dans le sang de l'Agneau, sera responsable de tout le mal qu'il aura fait. Ah ! mes amis, combien sera terrible la sentence qui condamnera les méchants à être séparés de Dieu pour toujours, et à être jetés « dans les ténèbres de dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Là, pas un rayon de joie ne brillera dans les cœurs ; — pas une goutte de consolation ne viendra rafraîchir ces âmes accablées sous le poids du remords. Quelle triste et affreuse condition ! Peut-on même y penser sérieusement, sans être saisi d'un frisson involontaire ? Hélas ! les incrédules rient de tout cela, affirmant que ces choses sont des fables inventées pour effrayer le monde et le tenir en bride ; mais que rien de pareil n'arrivera. Voilà, mes amis, avec quels raisonnements l'homme sans Dieu et sans foi se tranquillise ; mais souvenez-vous de ceci : jamais l'incrédulité, à quelque degré qu'elle s'élève, ne garantira personne du jugement et de la colère à venir ; c'est le Seigneur seul qui peut le faire ; Lui-même déclare que quiconque entend sa parole et croit à Celui qui l'a envoyé, « a la vie éternelle, et qu'il ne viendra point en jugement » (Jean V, 24). Quant aux raisonnements des hommes sur cette matière, ils sont toujours incertains et faux, tandis que la parole du Seigneur est la vérité, toujours ferme et toujours sûre.

Maintenant, chers amis, nous voici arrivés au chapitre XXI, que nous relierons, en partie, au sujet qui nous occupe, parce que les versets 1 à 8 se rattachent intimement, et même font suite, à la série d'événements prophétiques, qui a été donnée au chapitre XX.

Dans ces versets 1 à 8, qu'est-ce que l'Esprit de Dieu nous révèle ? Il nous y révèle d'une manière admirable le plan de Dieu quant aux choses qui succéderont à celles qui viennent de nous occuper. Nous avons vu que le ciel et la terre d'à présent cesseront d'exister et que la mer ne sera plus ; maintenant, un *nouveau* ciel et une *nouvelle* terre apparaissent, car tout ce que l'œil humain avait contemplé de l'ancienne création aura disparu. Il y aura, par conséquent, un changement total dans l'état et l'arrangement de la création actuelle. Un nouveau ciel et une nouvelle terre seront créés ; là, rien de tout ce que le péché a engendré ne paraîtra : « la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance ; » ce sont là les choses que l'homme craint le plus et qui rendent sa vie amère, mais dans le nouveau ciel et la nouvelle terre, rien de pareil n'existera ; le bonheur, la joie et le repos de ceux au milieu desquels Dieu habitera, ne pourront, en aucune manière, être troublés, et Il essuiera toute larme de leurs yeux.

Or, mes amis, j'aimerais pouvoir vous rendre bien sensible le contraste qui existera entre les rachetés de Jésus et les méchants, quant à leur condition respective ; pour cela, permettez-moi de vous adresser une question : Qu'est-ce que les méchants incrédules trouveront après qu'ils auront été jugés ? Des pleurs et des grincements de dents. Et ceux qui auront été rachetés par le sang de Jésus, que trouveront-ils ? Un Dieu qui essuiera toute larme de leurs yeux. Ainsi, vous le voyez, les uns pleureront, les autres se réjouiront à jamais. Pour les condamnés, les terreurs de la seconde mort seront insondables ; comme aussi, les joies du peuple de Dieu seront infinies. Si donc, chers enfants,

vous appliquez sérieusement vos cœurs à considérer quelle sera la fin des justes et celle des méchants, vous pourrez comprendre alors, pourquoi le Dieu d'amour et de compassion insiste tant auprès des pécheurs, les *suppliant* de se réconcilier avec Lui et de croire en son Fils bien-aimé pour être sauvés. « A celui qui a soif, lisons-nous ici, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie. » Remarquez, mes jeunes amis, ce mot *gratuitement* ! Ne nous enseigne-t-il pas que le plus pauvre, le plus misérable pécheur, s'il a soif de salut, de pardon ou qu'il en sente réellement le besoin, peut librement, par la foi en Jésus, se désaltérer au fleuve de la grâce et de la vie ? Aujourd'hui même, cette parole : « A celui qui a soif, » vous est adressée ; ne la rejetez donc pas et n'y soyez pas indifférents, car ce serait pour vous un malheur incalculable. Voyez, au contraire, quelle sera la part des croyants. Au verset 2, nous lisons : « Et je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. » Voilà l'Eglise qui paraît de nouveau sur la scène, descendant d'auprès de Dieu où elle avait été retirée, à l'abri de toute calamité. Quand le nouveau ciel et la nouvelle terre seront établis, l'Eglise, cet objet merveilleux des conseils de Dieu (Ephés. 1, 4), reparaitra dans toute la splendeur de la grâce et de l'amour qui seront manifestés en elle ; aussi est-il dit : « préparée comme une épouse ornée pour son mari : » elle sera durant l'éternité la joie et la gloire de Celui, dont le précieux sang aura coulé sur la croix, pour le salut de pauvres pécheurs, tels que vous et moi.

Remarquez encore le verset 3 ; car il ajoute quelque

chose au bonheur décrit au verset 2 :— « Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, » etc. — Avez-vous, mes amis, fait attention à ces mots : « *le tabernacle de Dieu?* » Cela ne vous rappelle-t-il pas le temps, où Dieu habitait dans un tabernacle au milieu d'Israël au désert? Eh! bien, dans la nouvelle terre, Dieu habitera au milieu des hommes, comme il habitait autrefois, au milieu d'Israël, et l'Eglise sera le moyen dont Dieu se servira pour se mettre en communication avec les hommes et pour habiter au milieu d'eux. Le verset 4 nous fait connaître les effets précieux, qui résulteront pour les hommes, de la présence de Dieu avec eux : « Il essuyera toutes larmes de leurs yeux, la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses » (tout ce que le péché aura produit) « seront passées. »

N'est-ce pas, mes jeunes lecteurs, une grande bonté de Dieu envers nous d'avoir, par ces versets, levé le rideau qui, sans cela, nous aurait voilé un avenir de joie et de bonheur sans fin. Nous pouvons donc comparer une telle révélation à l'aurore brillante et heureuse d'un nouveau jour — *du jour d'éternité* — se levant radieuse sur une création entièrement nouvelle et où l'affreux péché n'affligera plus les hommes, car rien alors ne troublera plus le repos et la paix des habitants de cette nouvelle terre; là, Satan ne se promènera pas (Job I, 7); rien ne sera plus souillé par sa présence, car il sera dans l'étang de feu pour toujours. Mais dans la nouvelle terre, Dieu sera *tout en tous* (I Cor. XV, 28).

Maintenant, mes chers amis, en terminant nos entretiens sur les sujets prophétiques qui nous ont occupés, je sens vivement le besoin de demander à Dieu, qu'il vous donne l'intelligence pour comprendre ce que je vous ai dit, car malgré le désir que j'ai eu de me mettre à votre portée, je crains de n'y avoir pas toujours réussi; toutefois, ma confiance est en ceci: que comme autrefois, Dieu ouvrit le cœur de Lydie, pour qu'elle comprit les choses que Paul disait, Il en agira de même, selon sa grâce, envers vous. Qu'Il daigne donc créer en vos cœurs des besoins, afin que vous soyez amenés à Celui, par lequel seul vous pourrez participer au bonheur et à la gloire, réservés à tous ceux qui mettront leur confiance en Lui.

Adieu, mes jeunes amis, que le Dieu de grâce et d'amour vous bénisse abondamment! Amen.

Votre ami sincère

F.-A. S.



Fragment.

S'il n'y a rien entre la colère de Dieu et la culpabilité du pécheur, l'une et l'autre peuvent être maintenues séparées pendant un temps de long support — mais chaque moment les rapproche l'une de l'autre. Le moment de la collision, qui peut dire combien il sera terrible!

Si le sang de Christ est entre la culpabilité du pécheur et la colère de Dieu, elles peuvent se rapprocher de deux côtés. D'un côté, le sang, rencontrant la colère, l'éteint pour toujours; — de l'autre côté, le sang rencontrant la culpabilité, la lave, l'ôte et rend l'âme plus blanche que la neige.



Le Prophète Osée.

Osée veut dire *délivrance*; c'était aussi le premier nom de Josué (Nomb. XIII, 9), et le nom du dernier roi d'Israël. Il ne nous est rien dit de sa personne, sinon qu'il était fils de Bééri, qui est lui-même tout à fait inconnu. Certains détails de son livre donnent lieu de croire ou du moins de supposer qu'il était originaire du royaume des Dix-tribus. C'est le premier en rang des douze petits prophètes; nous le mettons après Amos, parce qu'il prophétisa plus tard que ce dernier, savoir non-seulement, comme Amos, au temps de Ho-

zias de Juda, et de Jéroboam II d'Israël; mais encore sous les règnes de Jotham, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda; ce qui constitue une activité prophétique de plus de soixante-dix années. Il était contemporain d'Ésaïe.

Osée s'occupe plus particulièrement de l'état moral du peuple d'Israël ou des dix tribus, quoiqu'il y soit aussi question de Juda. Cette prophétie se divise en deux parties : la révélation des desseins de Dieu envers Israël, et les remontrances que le prophète adresse au peuple, au nom de l'Éternel. C'est une espèce de plainte soutenue, pleine d'angoisse à l'égard de l'état des enfants d'Israël, en développant toutes les voies de Dieu envers eux.

Les trois premiers chapitres composent la première partie, ou la révélation des desseins de Dieu envers Israël. Dès l'entrée, Israël est traité comme étant en révolte contre Dieu. C'est ce qui est montré par l'image d'une femme corrompue, emblème de la conduite du peuple, avec laquelle le prophète devait s'unir. Le premier fils qu'elle a doit s'appeler Jizréhel, nom qui rappelle la résidence du méchant Achab, de sa femme, l'impie Jézabel, de leurs affreuses morts, entre autres, à cause du meurtre de Naboth de Jizréhel pour s'emparer de sa vigne (lisez 1 Rois XXI et 2 Rois IX). Ici, ce nom est donné au fils de Gomer, femme d'Osée, comme un signe du jugement de Dieu sur la famille de Jéhu et sur le royaume d'Israël. Jizréhel, qui veut dire *Dieu sèmera*, est aussi employé par notre prophète (II, 22, 23) comme un signe des bénédictions que l'Éternel, un jour, sèmera sur la terre.

Une fille ensuite est née à la femme d'Osée, et Dieu

dit à celui-ci de l'appeler Lo-Ruhama, c'est-à-dire : plus de miséricorde. Non-seulement le jugement était exécuté sur Israël, mais ce jugement était final, si ce n'est pourtant que la grâce de Dieu s'exercerait encore envers son peuple dans les derniers temps. Juda serait encore épargné (I, 7) par la seule puissance de Jéhovah.

Enfin un second fils doit se nommer : Lo-Hammi, ce qui signifie : pas mon peuple ; car maintenant l'Éternel ne reconnaissait plus le peuple comme sien. L'infidélité a plongé Israël tout entier sous le jugement terrible de n'être plus le peuple de Dieu et d'être abandonné par l'Éternel qui dit : « Vous n'êtes point mon peuple, et je ne serai point votre Dieu. » Le jugement étant ainsi clairement prononcé, Dieu annonce immédiatement après, avec une égale clarté, que ce malheureux peuple deviendra encore un jour, l'objet de sa grâce souveraine. « Toutefois, dit-il par la bouche du prophète, il arrivera que le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qu'on ne saurait compter. » Mais cette grâce ouvre la porte à d'autres qu'aux Israélites, car, est-il ajouté : « Il arrivera que là où il avait été dit : « Vous êtes Lo-Hammi » (pas mon peuple), il leur sera dit : Vous êtes les enfants du Dieu vivant. » L'application de ce passage aux nations est constatée par l'apôtre Paul, Rom. IX, 24-26. Dans ces trois versets, il cite la fin du second chapitre de notre prophète, comme exprimant la grâce envers les Juifs, et le passage que nous examinons (I, 10), la miséricorde envers les gentils. L'apôtre Pierre (1^{re} épître II, 10), écrivant à des Juifs devenus chrétiens, fait aussi allusion à Lo-Hammi et à Lo-Ruhama, en leur

disant : « Vous qui autrefois n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu; vous qui n'aviez pas obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde. » Au dernier verset du chapitre I, Osée annonce le retour, encore à venir, de Juda et des dix tribus, réunis et soumis à un seul chef dans la grande journée de Jizréhel, c'est-à-dire de la semence de Dieu. Alors ils monteront du pays à Jérusalem, comme une seule nation, pour adorer ensemble l'Éternel dans leurs fêtes solennelles.

Les premiers mots du chap. II : Appelez vos frères Hammi (mon peuple), et vos sœurs Ruhama (reçue en grâce) indiquent, je pense, un résidu, ou un petit nombre de fidèles parmi la masse rebelle. Ce résidu est reconnu pour peuple par le cœur de Dieu, et objet de miséricorde, pendant que la nation est rejetée par l'Éternel. Dans le même esprit, plus tard, le Seigneur Jésus, au milieu de ces mêmes Juifs qui le méconnaissaient, le repoussaient et le poursuivaient jusqu'à la mort, disait en étendant la main sur ses disciples : « Voici. . . mes frères; car quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Matth. XII, 49, 50). Chers enfants, Jésus peut-il dire de vous : Ceux-là sont mes frères et mes sœurs ?

Cependant le prophète doit plaider contre sa mère, contre Israël. Dieu ne voulait plus le reconnaître comme son épouse; Lui-même ne serait plus son mari. Le peuple devait se repentir, pour ne pas être puni. Il attribuait à la faveur des faux dieux toutes les bénédictions dont le Seigneur l'avait comblé; c'est pourquoi Dieu lui ôterait cette abondance et le laisserait nu et

dépourvu de tout. Mais après avoir amené cette femme infidèle, c'est-à-dire Israël, dans le désert, où elle devait apprendre que ses idoles ne pouvaient l'enrichir; après l'avoir Lui-même attirée là, l'Eternel parlerait de grâce à son cœur. La manière dont Dieu exprime ce retour à la grâce est d'un touchant intérêt. Pour le comprendre, il faut lire ainsi au verset 15 : « Et je lui donnerai la vallée de Hacor comme porte d'espérance, » et se rappeler que c'est dans cette vallée que le jugement de Dieu avait commencé à tomber sur Israël, après son entrée en Canaan. En effet, c'est là que l'on conduisit l'infidèle Hacan, et Josué lui dit : « Pourquoi nous as-tu troublés? ». . . Et tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierres. . . C'est pourquoi on appela ce lieu-là la vallée de Hacor, ou *du trouble* (Jos. VII, 24-26). Or, un jour, bientôt peut-être, la vallée du trouble deviendra pour les fils d'Israël, revenant à leur Dieu, une porte d'espérance, par laquelle ils rentreront sous la bénédiction, la faveur et la grâce qui surmontera et couvrira tous leurs péchés. Chers enfants, si vous passez aussi par la vallée du *trouble* dans le sentiment et le repentir de vos péchés devant Dieu, cette vallée deviendra pour vous *la porte de l'espérance* du salut, car c'est pour que vous ayez la vie que Dieu vous convie à la repentance. Les relations des fils d'Israël avec Jéhovah seront changées; Il ne sera plus pour eux un Bahal, ou un maître sévère, mais un mari affectionné. Dieu ôtera de dessus la terre toute espèce d'ennemi, soit bête féroce ou nuisible, soit homme violent. Puis Il dit à Israël, représenté comme une femme qui a été infidèle à son mari : « Je t'épouserai pour moi à jamais; je t'épouserai en justice, et en jugement,

et en grâce, et en compassions. Je l'épouserai même en fermeté, et tu connaîtras l'Éternel. » — Telles devant être un jour les relations d'Israël avec son Dieu, il en résultera alors, pour ce peuple, une suite non interrompue de bénédictions sur la terre. L'Éternel exaucera des cieux, et les cieux exauceront la terre; la terre produira ses fruits avec abondance, lesquels répondront à tous les besoins de Jizréhel, ou d'Israël, *semence de Dieu*, que Dieu sèmera dans la terre, et son nom sera *Ruhama* (reçue en grâce) et *Hammi*, c'est-à-dire, mon peuple, et Israël dira : C'est mon Dieu. En un mot, ce qui attend le peuple d'Israël aux derniers temps, sur la terre; ce qui lui est promis par l'Éternel, c'est un entier rétablissement de bénédiction, sur le pied de la grâce et de la fidélité de Dieu.

Au chapitre III^{mo}, encore sous l'image d'une femme corrompue, reprise par son mari, les enfants d'Israël sont représentés comme devant être, « *pendant plusieurs jours, sans roi et sans gouverneur, sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans théraphim.* » C'est là l'état actuel des Juifs, depuis dix-huit siècles : ils sont sans gouvernement à eux, sans sacrifice selon la loi, puisqu'on ne pouvait les offrir que dans le temple et sur l'autel et que le temple est ruiné et l'autel rejeté, par conséquent sans culte; sans statue, c'est-à-dire sans idole; sans éphod, vêtement du souverain sacrificateur qu'il devait porter pour se présenter devant Dieu et le consulter (voyez 1 Sam. XXX, 7, 8), et sans *théraphim*; c'étaient de petites idoles, telles que celles que Rachel avait dérobées à son père Laban (Gen. XXXI, 19, 34, 35), des statues idolâtres que l'on consultait comme des oracles. Comparez Juges XVII,

5 et XVIII, 5; 1 Sam. XV, 23; Ezéch. XXI, 26; Zach. X, 2.

Mais après ces longs jours d'égarement et d'isolement dans le désert des peuples, « les enfants d'Israël se repentiront, et rechercheront l'Éternel leur Dieu, et David leur roi; ils révéleront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours; » en d'autres termes, tout Israël recherchera la vraie royauté de promesse donnée de Dieu, dont Christ, le vrai David ou le vrai Bien-aimé, est l'accomplissement.

C'est en Lui, et en Lui seul, que nous pouvons être rendus agréables ou acceptés devant Dieu (Eph. I, 6). Chers enfants, avez-vous *recherché* pour vous-mêmes, le vrai Bien-aimé? Est-il devenu votre Bien-aimé?

Nous ne dirons rien sur les onze derniers chapitres de notre prophète, qui présentent bien des difficultés, vu le style concis et saccadé d'Osée; ce sont, en général, des reproches entremêlés de promesses de grâce, de secours, de relèvement pour Israël. Méditez, chers enfants, sur ce verset 9 du chap. XIII, où Dieu dit à vous aussi : « On l'a perdu, ô Israël! mais en moi réside ton secours. » Que le dernier verset du livre soit encore considéré par vous avec soin et avec prières. Pendant sa longue carrière, le prophète avait vu constamment ses compatriotes ne pas écouter ou ne pas accepter ses paroles, qui n'étaient comprises et reçues que par le petit nombre de ceux qui connaissaient et servaient Dieu; aussi en terminant sa prophétie, il dit avec une profonde tristesse : « Que celui qui est sage entende ces choses, et que celui qui est intelligent les connaisse; les voies de Dieu sont droites, mais ce ne sont que les justes qui y marchent; seuls, ils

prennent garde à la voix des prophètes, ils ne ferment pas les oreilles aux menaces, ils serrent dans leurs cœurs les promesses et n'en abusent pas; seuls, ils obéissent au Seigneur, tandis que les rebelles trébuchent et tombent.»

Pour nous, les voies de Dieu sont des voies de grâce et d'amour. Jésus-Christ est *la voie* (Jean XIV, 6). Pour comprendre et pour connaître ces voies de Dieu, il faut être sage. Êtes-vous *sages* pour cela, chers enfants? sinon, oh! lisez avec beaucoup d'attention Jacques I, 5 et 6, avec le désir sincère d'en faire l'expérience.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE OSÉE. »

1. Que veut dire le nom d'Osée?
2. Quand prophétisa-t-il, et combien de temps?
3. De quoi s'occupe-t-il?
4. Quelle est la première partie de son livre et quel en est le sujet?
5. Comment et sous quelle image est traité Israël?
6. Comment doit s'appeler son premier fils et que rappelle ce nom?
7. Comment s'appelle la fille qui naît ensuite et que signifie ce nom?
8. Comment s'appelle un second fils et que veut dire ce nom?
9. Que dit l'Éternel et qu'annonce-t-il aussitôt après?
10. Mais à qui cette grâce ouvre-t-elle la porte comme le montrent les paroles qui suivent?
11. Indiquez des allusions à ce passage faites par deux apôtres.
12. Qu'est-ce qui est annoncé au dernier verset du chapitre I?

15. Qu'indiquent les premiers mots du chapitre II ?
14. Qu'est-ce que Jésus disait plus tard dans le même esprit ?
15. Qu'est-ce que devait faire le peuple d'Israël ?
16. Qu'est-ce que Dieu lui fera à la fin, et de quelle manière l'exprime-t-il ?
17. Que veut dire et que rappelle la vallée de Hacor ?
18. Puis, que dit Dieu à Israël, sa femme infidèle ?
19. Que résultera-t-il, pour la terre, de ces relations de Dieu avec Israël ?
20. Comment les Israélites sont-ils représentés au chap. III ?
21. Qu'est-ce que ces mots représentent, et quel est leur sens ?
22. Après ces longs temps d'égarement, que feront les enfants d'Israël ?
23. Que dit Osée dans le dernier verset de son livre ?



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Ecritures.

Nous commençons aujourd'hui une liste de passages relatifs au Seigneur Jésus, dont vous pourrez, avec la grâce de Dieu, retirer de l'instruction, de l'édification et, par conséquent, du profit pour vos âmes. Pour cela, voici ce que nous vous conseillons : Cherchez dans vos bibles ces passages l'un après l'autre, et transcrivez-les dans un cahier, pour les relire et les méditer à loisir. Ce serait pour vous une très convenable occupation d'une heure ou deux de chacun de vos dimanches. Croyez-nous, faites-le, et vous vous en trouverez bien.

I CHRIST COMME FILS (1)

« CE SONT ELLES QUI RENDENT TÉMOIGNAGE DE MOI. »
 ET SIMON PIERRE RÉPONDANT LUI DIT : TU ES LE CHRIST, LE
 FILS DU DIEU VIVANT. Matth, XVI, 16.

Le Fils	1 Jean IV, 14.
Le Fils de Dieu	Jean I, 34.
Le Fils du Dieu vivant	Matth. XVI, 16.
Son Fils unique	Jean III, 16.
Le Fils unique de Dieu	Jean III, 18.
Le Fils du Père	2 Jean 5.
Un Fils unique de la part du Père	Jean I, 14.
Le Fils unique qui est au sein du Père	Jean I, 18.
Le premier né de toute la création	Col. I, 15.
Son propre Fils	Rom. VIII, 52.
Un Fils donné	Esaïe IX, 5.
Un Fils (son bien-aimé)	Marc XII, 6.
Mon Fils	Ps. II, 27.
Son cher Fils (ou le Fils de son amour)	Col. I, 13.
Le Fils du Très-Haut	Luc I, 32
Le Fils du Béni	Marc XIV, 61.
L'Admirable	Juges XIII, 26 ; Es. IX, 6.

CAR L'ENFANT NOUS EST NÉ, LE FILS NOUS A ÉTÉ DONNÉ ; ET
 ON APPELLERA SON NOM L'ADMIRABLE, LE CONSEILLER, LE
 DIEU FORT ET PUISSANT, LE PÈRE D'ÉTERNITÉ, LE PRINCE
 DE PAIX. Es. IX, 6.

Mon Fils bien-aimé, Matth. XVII, 8.	Dieu le Père.
Je suis le Fils de Dieu, Jean X, 36.	Jésus lui-même.
Le Fils de Dieu, Marc I, 1.	L'Esprit dans la Parole.
Le Fils de Dieu, Luc I, 35 ; Luc II, 11.	Gabriel.
Celui-ci est le Fils de Dieu, Jean I, 34.	Jean-Baptiste.

(1) Les divers titres, que nous mettons en tête de nos subdivisions, ont pour but d'indiquer les divers aspects de la Personne et des Gloires du Seigneur.

Le Christ, le Fils de Dieu, Jean XX, 31.	Jean l'apôtre.
Il est le Fils de Dieu, Act. IX, 20.	L'apôtre Paul.
Tu es le Fils de Dieu, Matth. XIV, 55.	Les disciples.
Rabbi, tu es le Fils de Dieu, Jean I, 49.	Nathanaël.
Le Christ, le Fils de Dieu, Jean XI, 27.	Marthe.
Jésus-Christ est le Fils de Dieu, Act. VIII, 37.	L'eunuque.
En vérité, cet homme était Fils de Dieu, Marc XV, 59.	Le centenier.
Tu es le Fils de Dieu, Marc III, 11.	Les esprits immondes.
Toi, Fils du Dieu Très-Haut, Marc V, 7.	Légion.

II CHRIST VRAI DIEU

MAIS QUANT AU FILS, IL DIT : TON TRÔNE, Ô DIEU, DEMEURE AUX SIÈCLES DES SIÈCLES. Héb. 1, 18.

Dieu	Jean I, 1 ; Matth. I, 25 ; Es. XL, 5.
Ton trône, ô Dieu, demeure aux siècles des siècles	Héb. 1, 18.
Le Dieu fort et puissant	Es. IX, 6.
Le Dieu de l'éternité	Es. XL, 28.
Le Dieu véritable	1 Jean V, 20.
Mon Seigneur et mon Dieu	Jean XX, 28.
Dieu, mon Sauveur	Luc I, 47.
Dieu sur toutes choses béni éternellement	Rom, IX, 5.
Le Dieu de toute la terre	Es. LIV, 5.
Dieu manifesté en chair	1 Tim. III, 16.
Notre Dieu et Sauveur	2 Pierre I, 1.
Notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ	Tite II, 13.
Emmanuel, Dieu avec nous	Matth. I, 23.
Le Dieu d'Abraham	} Exode III, 2, 6
Le Dieu d'Isaac	
Le Dieu de Jacob	
Le Très-Haut	Luc I, 76.

(à suivre.)





« Le Seigneur arrangera tout! »

Jeunes amis,

J'ai à cœur de vous raconter un événement qui, il y a quelques semaines, a plongé dans la douleur et le deuil une famille chrétienne, habitant la ville de B^{***}, en France. En vous le racontant, mon désir est de fixer votre attention sur les conséquences que peut avoir la désobéissance à la volonté de père et de mère.

C'était le dimanche 18 juillet dernier. M. J^{***} se mit en route avec son fils, jeune homme âgé de 16 ans, sage et intelligent, aimant beaucoup le travail, pour se rendre dans un village, à une assez grande distance de la ville qu'ils habitaient. Le but que se proposait le père, en faisant cette course, était d'annoncer la Parole

de Dieu aux habitants de ce village, auxquels on avait retiré, depuis quelques semaines déjà, le prêtre qu'ils avaient. Cette circonstance faisait penser à notre ami que le moment était favorable pour parler à ces âmes de l'amour de Dieu envers les pauvres pécheurs ; car toutes ces personnes étaient plongées dans les ténèbres du papisme.

Depuis la station du chemin de fer où ils s'arrêtaient, jusqu'au village en question, il y avait encore un espace d'environ trois kilomètres à parcourir ; chemin faisant, l'enfant dit à son père : « Papa ! comment feras-tu pour réunir quelques personnes afin de leur annoncer la parole de Dieu ? Le père » lui répondit : « Ne sois pas en peine, quand nous serons là, le Seigneur arrangera tout ! » — Hélas ! à ce moment-là, ni l'un ni l'autre ne pensait au moyen dont Dieu allait se servir pour cela. Quel rapport avec Gen. XXII, 7, 8 !

Arrivés près du village qui était l'objet de leur course, ils furent obligés de traverser une rivière assez profonde, ce qui se fit sans danger au moyen d'un bateau. La journée était une de ces chaudes journées du mois dernier, et avant que d'aller prendre leur repas, ils voulurent se rafraîchir en prenant un bain. Des deux, le père seul savait nager, en conséquence il indiqua à son garçon un banc de sable où l'enfant pouvait se baigner sans crainte, aussi longtemps qu'il ne s'éloignerait pas de l'endroit qui lui était désigné. Malheureusement, *il ne le fit pas* ; le sable était si joli, si agréable sous les pieds, qu'*il se permit d'avancer*, sans prendre garde que plus il avançait, plus il approchait du plan incliné que présentait le banc de sable sur lequel il se trouvait. Le sable, on peut le comprendre,

céda alors sous ses pieds, le poids de son corps même faisait que le sable s'écartait toujours plus, tellement que le pauvre enfant eut bien vite l'eau jusque sous le menton. Se voyant en danger, il cria à son père pour qu'il vint le secourir. En ce moment le père se trouvait sur la rive opposée à celle où se trouvait l'enfant; entendant le cri de détresse et d'angoisse que jeta son fils, il s'élança à la nage pour aller au secours de son enfant; mais contrarié par le courant qui provenait du canal d'un moulin, le pauvre père ne put aborder son fils de flanc, comme il le désirait, car il savait qu'en pareil cas, ceux qui se noient cherchent toujours à s'accrocher à l'objet quelconque qui est à leur portée; il voulait donc éviter cela afin d'avoir ses mouvements plus libres, s'il réussissait à le saisir par le flanc. Cela, malheureusement, ne lui fut pas possible; amené par le courant en face de son fils, ce qu'il craignait arriva; car le pauvre enfant voyant son père à portée de lui, saisit ses deux bras au moment où il les étendait pour nager. Dès lors, les mouvements du père étant entièrement paralysés, il ne put résister, en sorte que les deux coulèrent à fond. Le père, cependant, ne perdit pas connaissance, car arrivé au fond de la rivière, il donna un vigoureux coup de pied, et ils revinrent à fleur d'eau, mais ce ne fut que pour un court instant, car le pauvre jeune homme accrochant ses jambes à celles de son père, ils retournèrent à fond. Là, mes jeunes amis, devait se passer la scène la plus angoissante pour le cœur du père. Ne voyant d'autre moyen de salut pour l'un et pour l'autre, il parvint à se dégager des étreintes de son fils (qui, selon toute probabilité, avait déjà cessé de vivre); et lorsqu'il fut revenu

au-dessus de l'eau, le corps du malheureux enfant avait disparu , le courant l'avait déjà entraîné, car il ne fut repêché que deux heures après et assez loin au-dessous du lieu de l'accident. Personne ne se trouvait là pour prêter secours en quoi que ce fût ; un jeune homme d'une vingtaine d'années était près, mais il ne savait pas nager et, outre cela, il est atteint d'une infirmité qui le rendait incapable d'être en secours dans une pareille circonstance.

Tout ce que je viens de vous dire, mes jeunes amis, s'est passé en moins de temps que je n'en mets à vous le décrire ; bientôt la nouvelle de ce qui venait d'arriver parvint à la connaissance de tous les habitants de la commune, et comme vous pouvez le penser, en un instant le rivage fut couvert de personnes qui venaient constater le malheur qui était arrivé. Notre ami J^m, pressé de questions, dut, malgré l'angoisse de son âme et le brisement profond de son cœur, répondre à ce qui lui fut demandé ; il put aussi parler de l'amour du Seigneur, — de l'œuvre de salut accomplie par son Fils Jésus, — et enfin, de son espérance au sujet de l'avenir de celui qui n'était plus, et de la sienne propre.

L'enterrement ne put avoir lieu que le mardi, 20 juillet, car il y avait quelques arrangements à prendre pour cette circonstance, et il eut lieu à midi ; mais dès 11 heures du matin, un grand nombre de personnes affluaient déjà sur le cimetière ; l'inhumation eut lieu avec ordre et bienséance ; pas un cri ne se fit entendre, car les habitants du village paraissaient sympathiser avec la famille éprouvée. La parole de Dieu fut lue et méditée, et l'évangile de la grâce put ainsi être présenté à cette foule, qui l'écoutait avec un religieux re-

cueillement; des vieillards même pleuraient en entendant cette bonne nouvelle. Un grand nombre d'exemplaires de l'évangile de Jean et de traités d'appel furent distribués et acceptés avec un grand empressement. Quinze jours après, la pose sur la tombe d'une pierre sur laquelle se lisait le beau et riche passage de Jean chap. III, 16 : « Dieu a tant aimé le monde, » etc., fut de nouveau l'occasion de réunir les habitants du village et d'autres arrivés d'ailleurs, et la parole de Dieu leur fut de nouveau adressée par la lecture et la méditation de 2 Cor. V, 1-8.— Cette fois encore, l'attention des auditeurs fut soutenue; ensuite, l'on put avoir des entretiens particuliers avec quelques personnes qui écoutaient la parole avec plaisir.

Maintenant, mes jeunes amis, que résultera-t-il de ces semailles? Dieu le sait; car c'est Lui seul qui donne l'accroissement à sa parole semée dans les cœurs; mais ce qui frappe, c'est le moyen dont Dieu s'est servi pour réaliser, au delà de ce que l'on pensait, le désir du père que Dieu venait de frapper. Mais si l'on considère l'ensemble de ces circonstances, il est permis d'espérer que Dieu fera son œuvre d'amour dans cette localité, désormais ouverte aux messagers du salut.

Mes jeunes amis, j'espère que le récit de ce triste événement vous montrera, une fois de plus, l'importance qu'il y a d'être prêts à quitter ce monde à tout instant, et n'importe le moyen que Dieu trouvera bon d'employer pour nous en retirer. C'est pourquoi, mes jeunes amis, permettez-moi de vous faire cette simple question : Êtes-vous prêts? Si vous aviez vu en wagon le jeune Louis J^{me}, son chapeau neuf sur la tête, le dimanche matin, combien il était joyeux; jamais

encore il n'était allé en wagon, il bondissait de se voir emporter comme à vol d'oiseau, et pourtant sans qu'il le sût, la mort s'approchait rapidement pour se saisir de son impuissante victime. Oh ! mes jeunes amis, lequel d'entre vous peut affirmer que la mort est loin de lui ? Elle peut être très près, soyez-en sûrs, et jugez de votre malheur, si vous n'étiez pas prêts ! — Quant aux dispositions du jeune Louis, depuis quelque temps il était plus sérieux qu'à l'ordinaire, et fréquemment il adressait à son père des questions, sur différents passages de l'Écriture sainte, ce qui paraissait indiquer un travail de Dieu dans son cœur. Sous un autre rapport, sa conduite était exemplaire. Quand son maître de dessin apprit qu'il était mort, il dit à la personne qui lui apportait ce message : « *Je perds en lui mon meilleur élève !* »

Que ce simple récit d'un événement qui a fait couler bien des larmes, soit, mes jeunes amis, dans les mains de Dieu, un moyen de vous amener à la réflexion et au sérieux, pour ce qui regarde votre état actuel devant Dieu. Tel est le vœu et la prière que fait à Dieu pour vous, votre ami,



La vitre cassée.

Parabole.

Un garçon, sur l'ordre de son père, devait nettoyer le vitrage d'une boutique. La température était glaciale et le garçon savait, car son père le lui avait souvent dit, que lorsqu'il fait froid le verre est plus cassant qu'à

l'ordinaire (Rom. VII, 14, 18); aussi craignait-il de briser la vitre en la nettoyant; il le dit à son père qui lui répondit : « J'en serais bien fâché vraiment, mais j'espère que tu prendras bien garde (1 Jean II, 1); mais si, malgré tous tes soins, tu avais le malheur de la casser, tu obtiendras mon pardon pourvu seulement que tu m'en fasses l'aveu » (1 Jean I, 9). Le garçon se mit à l'œuvre, œuvre vraiment difficile (Phil. II, 12), à cause de la respiration des personnes qui avaient regardé par la fenêtre, mêlée avec la poussière, et le tout ensemble gelé ici et là sur le verre; aussi tout à coup une grande vitre vola en éclats! « Voilà! s'écria le garçon, je savais bien qu'il en serait ainsi, » et sa première pensée fut de courir le dire à son père; « mais alors, dit-il en se ravisant, si je me hâte tant, il s'imaginera que je prends la chose bien légèrement. Une aussi grande vitre n'est pas peu de chose; et sitôt après qu'il m'a recommandé de prendre bien garde! Je ferais mieux d'attendre un peu et d'essayer d'y remédier *quelque peu* en m'acquittant de mon mieux du reste. Je sais que *cela* ne raccommoiera pas la vitre, mais au moins je montrerai par là combien j'ai essayé d'être soigneux, que je sens profondément ma faute, et que je pense que je devrais faire quelque chose de plus, pour en obtenir le pardon, que de la confesser simplement comme si ce n'était qu'une bagatelle. » Pauvre garçon! que de *je* dans tout ce langage! Tout en y pensant il poursuivit sa tâche, mais le trouble dans lequel il était n'était pas propre à la faciliter, et l'esprit plein de la vitre brisée il risqua une ou deux fois d'en briser une autre; enfin, dans un moment d'absence d'attention, pressant un peu trop sur la dernière vitre, il la

partagea par le milieu. Pauvre garçon ! il eût volontiers pleuré de sa maladresse, mais le fait est qu'il ne le put (Psaume XXXII, 3). Tout chagriné, il entra dans la boutique, d'où il pouvait entendre ses frères et sœurs causer gaiement avec son père dans l'arrière-magasin, tandis que lui se sentait comme rejeté. S'asseyant derrière le comptoir, dans cette froide solitude, il essaya de rappeler à son souvenir les paroles bienveillantes de son père : « Seulement viens me le confesser. » Ah ! pensa-t-il, si j'eusse fait comme il disait, je n'eusse peut-être pas brisé l'autre vitre. La première fois, *c'était* un pur accident ; j'avais fait tout mon possible pour ne pas casser la glace, et ces paroles de mon père : « Viens seulement me le confesser, » me rendaient encore plus attentif et désireux de ne pas la casser (Jean XIV, 15) ; mais la seconde fois, cela vint uniquement de ce que je n'avais pas fait comme il m'avait dit. Oh ! que je suis peiné ! qu'il fait froid ici, aussi, et comme la chaude lumière du feu brille à travers la porte vitrée, où ils sont tous si gais et si heureux ! Ah ! je vois maintenant pourquoi mon cher père disait : « Seulement viens me le confesser. » Ce n'était pas parce qu'il regardait comme peu de chose une vitre cassée — ces glaces sont grandes et très coûteuses à remplacer — mais il savait que cela arrangerait tout entre nous, que cela *me* mettrait à l'aise (Jean XIII, 10), je *le* comprends par ce que j'éprouve maintenant. *Je* ne puis entrer et être heureux avec mes frères et mes sœurs ; il me semble que je ne leur suis plus rien ! Que c'était bienveillant à lui de dire : « Seulement viens me le confesser. » Cela prouve qu'il pensait bien plus à *moi* qu'à une vitre cassée. Oui, la chose importante pour

lui était que je fusse heureux en sa compagnie ; tandis que moi, ne pensant qu'à *moi-même*, je voulais montrer combien j'étais peiné, et faire étalage de *mon* chagrin : je désirais, en quelque sorte, mériter le pardon, ce que papa ne voulait pas. » Une autre pensée le frappa : « En confessant je n'aurais au fond rien obtenu » (Hébr. IX, 22). En confessant j'aurais été au large avec *moi-même* — je le sens bien vivement maintenant ! — et je suppose, se dit le garçon à lui-même, en essayant d'approfondir le sujet, je suppose que c'est comme détourner (Job I, 8) de soi-même une chose désagréable et la rejeter sur un autre — quelque chose qui a eu lieu entre nous ; mais quant à obtenir ou mériter le pardon, c'est toute une autre question. Non, non ; cela m'aurait mis au large avec moi, mais non avec mon père ; *cela*, c'est lui seul qui pouvait le faire (1 Jean IV, 9, 14). Et ne l'avait-il pas déjà fait (Jean XIX, 30) ? N'avait-il pas dit : « Tu as mon pardon ? » (Eph. I, 7 ; Hébr. IX, 12 ; X, 14 ; Act. XIII, 38, 39.) Oh ! que j'ai été aveugle ! J'étais déjà pardonné et je ne le voyais pas ! Si seulement j'avais *retenu dans ma mémoire ce que papa m'avait dit pour le croire jusqu'au bout*, je n'eusse pas hésité et renvoyé, et je n'eusse pas eu tout cela à souffrir, ni à confesser une autre vitre, cassée à cause de ma désobéissance.

Combien de temps le pauvre garçon resta là assis à se faire des reproches, c'est ce qu'il est impossible de déterminer, car bien que maintenant il semblât voir les choses à leur vrai point de vue, il restait toujours là. Mais son bon père avait entendu le craquement de la fenêtre et devinait le reste ; c'est pourquoi il l'envoya

chercher par un de ses frères, et, en la présence du père (Psaume XVI, 11), tout fut bientôt réglé.

Cher lecteur chrétien, peux-tu voir, dans cette petite parabole, quelque chose qui te rappelle une de tes expériences et les erreurs que la plupart d'entre nous ont faites à diverses reprises? En souffres-tu encore? S'il en est ainsi, regarde attentivement par la « Fenêtre cassée » et écoute les plaintes de celui qui causa le dommage.

Ou plutôt considère avec un esprit de prière le quatrième chapitre de l'épître aux Hébreux, du quatorzième au seizième verset, et le dixième chapitre de la même épître, du dix-neuvième au vingt-troisième verset; et que les paroles de grâce qui y sont exposées par le *Saint-Esprit* trouvent, avec puissance, le chemin de ton cœur et de ton entendement, de sorte qu'aussitôt et pour toujours tu puisses te délivrer d'un filet avec lequel Satan a souvent enlacé des âmes *chères à Dieu* pour les tenir « au froid » pendant des jours, des semaines et quelquefois des mois, abandonnées à leur douleur, déshonorant celui qui les racheta par son précieux sang, doutant de son œuvre parfaitement accomplie, contestant sur l'amour de celui qui l'envoya, et tenant presque la grâce comme insuffisante à leurs besoins! Tant que celui qui te trouble ne peut pas prouver que *Christ n'est pas ressuscité*, devrais-tu te laisser si aisément persuader que « tu es encore dans les péchés? » Ce n'est qu'en Égypte que se trouvent le « bournier du découragement » et le « château du géant désespoir. »

Le chrétien n'est jamais appelé à traverser les régions de l'incrédulité. Ayant traversé le Jourdain, *reste-là*.



Le songe d'un homme affamé.

- Et il arrivera que comme celui qui a faim, songe qu'il mange ; mais quand il est réveillé son âme est vide. » — Ésaïe XXIX, 8.


Si un homme ou un enfant qui a faim s'en va dormir, je ne sais rien de plus agréable pour lui que de rêver qu'il mange ; mais vous ne connûtes jamais personne dont la faim fût réellement satisfaite par un tel rêve. Au contraire, il est plus que probable qu'après avoir dormi, quoiqu'on ait songé à se sujet, on n'aurait fait que gagner un appétit encore plus grand. J'espère qu'aucun de mes petits lecteurs ne connaît par expérience ce que c'est que d'aller au lit ayant faim, comme beaucoup d'enfants sont parfois obligés de faire, et qui encore, à leur réveil, ne trouvent pas à déjeuner ; mais si c'était jamais votre cas, vous n'apaiseriez nullement votre faim en rêvant d'un repas, soyez-en sûrs. Et cependant, si étrange que cela vous semble, il y a dans le monde des milliers de personnes qui se contentent de rêver à de bonnes choses et qui ne réussissent jamais à satisfaire réellement les besoins ou la faim qu'éprouve leur esprit.

Laissez-moi vous dire, chers enfants, que dans ce monde toute notre vie est semblable à un long rêve et que beaucoup de choses qui y paraissent belles et attrayantes ne sont que comme des bulles de savon très jolies extérieurement, mais qui n'ont rien à l'intérieur ; tandis que beaucoup de choses qui paraissent sombres et effrayantes ne sont que les ombres vaporeuses d'un

songe ; elles ne sont pas réelles. Vous savez que Dieu dit par son serviteur Jacques, que notre vie n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui ensuite s'évanouit, et vous avez souvent remarqué comme un petit soufite chasse bientôt une vapeur, une fumée, et voilà, tout a disparu. Ainsi en est-il de *toutes* les choses qui appartiennent simplement au monde dans lequel nous vivons ; beaucoup de gens ne recherchent rien de mieux , ne possèdent rien de mieux et cependant ils tâchent de s'en contenter. Les richesses, les honneurs, les plaisirs que le monde peut vous donner ne sont tous que comme les images flottantes d'un rêve nocturne ; et lorsque vous passez dans un autre monde où tout est réel et éternel , vous les oubliez comme vous oubliez vos songes et vous dites : Ce n'était qu'un rêve — il n'y avait rien de réel. Et si, dans ce monde, vous avez possédé *tout* ce que votre cœur pouvait désirer, sans que votre âme fût sauvée et vos péchés effacés , par la foi au Seigneur Jésus-Christ , tout vous paraîtra comme rien et vous n'en aurez rien de plus que si vous aviez été toute votre vie un pauvre mendiant. Dans le seizième chapitre de Luc, vous pouvez lire l'histoire de deux personnes déjà dans l'autre monde et voir ce qu'était la condition de chacune d'elles. L'une avait été un très pauvre homme dans ce monde, peut-être avait-il eu faim toute sa vie ; mais lorsqu'il s'endormit, les anges le portèrent doucement dans le sein d'Abraham où il se réveilla, et se trouva en sûreté pour l'éternité. L'autre avait vécu somptueusement chaque jour, avait rêvé qu'il ne lui manquait rien, et ne s'était inquiété de rien autre. Mais il mourut et ses amis en grande pompe déposèrent son corps dans la tom-

be ; il se réveilla en enfer et fit la découverte que les richesses qu'il avait possédées une fois ne lui servaient de rien , car il avait perdu son âme. Il était comme l'homme affamé qui avait rêvé d'un bon repas ; il avait encore faim et soif, car tourmenté dans la flamme il leva les yeux et supplia pour obtenir une goutte d'eau, afin de rafraîchir sa langue. Mais il était *trop tard* pour que sa prière pût être exaucée , car ce n'est que dans ce monde que nous pouvons obtenir le salut.

Cher jeune lecteur, ne t'imagines pas pouvoir te contenter de quoi que ce soit que ce pauvre et méchant monde peut te donner, si tu ne veux pas être déçu ; si tu ne saisis pas la vie *éternelle* comme le précieux don de Dieu par la mort de son Fils Jésus-Christ, tu verras, lorsqu'il sera trop tard et que tu seras trop loin pour que la miséricorde puisse t'atteindre, que tous les prétendus plaisirs n'étaient qu'un rêve, sans rien de réellement bon pour toi. Mais la parole de Jésus pour vous maintenant est : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Il satisfera pleinement votre âme avec le pain de vie, si vous venez à lui et que vous lui exposiez vos besoins de sa grâce, en croyant de tout votre cœur en celui qui dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi. » Ayant un trésor dans le ciel qui ne se gâte point, où le larron n'approche point, que la rouille n'altère point, vous n'aurez aucun sujet de craindre le jour « où la terre et les ouvrages qu'elle renferme seront entièrement consumés ; » lorsque vous-mêmes serez appelés à quitter ce monde trompeur et visionnaire qui n'offre rien de solide ou de propre à satisfaire ce qui est divin et céleste.





La petite messagère de bonnes nouvelles.

Comment en entendent-ils parler, s'il n'y
a quelqu'un qui leur prêche? Rom. X, 14.

Adèle était une petite fille, pauvre et de plus malade. Elle habitait avec ses parents une des rues les plus sombres d'une grande ville, et bien qu'elle eût déjà sept ans, elle n'avait jamais encore visité la campagne environnante; elle n'avait jamais vu les champs couverts de moissons, jamais cueilli des fleurs dans la prairie, jamais couru gaiement dans les bois ou au bord d'un ruisseau. A l'âge de deux ans, elle avait fait une chute malheureuse et n'avait plus pu marcher dès lors. Elle passait toutes ses journées étendue sur un petit

lit près de la fenêtre, et regardait, dans la cour sombre et humide, les jeux de ses jeunes frères qui s'ébattaient dans la boue. Ces enfants étaient laissés seuls toute la journée; le père travaillait dans une manufacture et la mère cherchait à gagner quelque chose en allant faire le gros ouvrage dans différentes maisons. Les heures de la journée paraissaient souvent bien longues à notre pauvre malade, quand elle était ainsi toute seule, sans avoir personne à qui causer et rien à voir que cette cour si sale et si sombre, où pénétrait à peine la lumière. Pendant les jours chauds d'été, quand un brillant soleil illuminait toute la campagne, parfois un rayon parvenait jusqu'à la cour, et éclairait pour un instant la muraille humide. Alors l'enfant le suivait du regard et se disait combien il serait beau de pouvoir s'en aller avec ce rayon dans le ciel bleu, vers les oiseaux qui chantent dans les airs. Elle ne pensait pas à Dieu; hélas! la pauvre enfant ne connaissait pas le Seigneur Jésus, et le brillant Soleil de Justice n'avait pas encore lui dans son âme. On ne lui avait pas parlé de Jésus, ses parents ne prononçaient jamais son nom, et si elle entendait quelquefois le nom de Dieu, c'était dans les jurements de ses voisins ou de son père. Sa mère avait pour elle une tendre affection et la soignait de son mieux, mais elle ne pouvait pas lui communiquer ce qu'elle ne connaissait pas elle-même. La pauvre petite souffrait donc et souffrait beaucoup, sans savoir où trouver ni consolation ni espérance; elle était souvent triste et malheureuse, elle pleurait et se plaignait, ce qui ne soulageait pas son cœur. Mais le Dieu tout bon, qui donne à l'oiseau le grain nécessaire pour sa nourriture, avait vu l'enfant malade et seule; il avait entendu ses

gémissements et ses plaintes ; il connaissait son isolement et sa tristesse. Il voulait faire luire dans son âme un soleil plus beau que celui de cette terre, et faire briller dans sa sombre retraite les plus doux et les plus chauds rayons de sa grâce.

Une après-midi du mois de juin, un bruit inusité attira l'attention de la jeune fille, comme d'habitude étendue sur son lit près de la fenêtre ; c'était une charrette chargée de meubles qui entraît dans la cour. Une femme vêtue de noir et une petite fille la suivaient. Adèle vit la voiture s'arrêter devant la maison en face d'elle, on déchargea les meubles, l'inconnue et la fille entrèrent dans la maison, et la charrette s'éloigna. Les jours suivants, on put voir une fenêtre, ordinairement fermée, ouverte et ornée de rideaux blancs ; puis chaque matin passait la petite fille, quelques livres à la main, se rendant à l'école. Elle ne s'amusait pas dans la cour, mais quand elle y passait, c'était en courant gaiement et en chantant. Un jour Adèle entendit sa voisine chanter un joli cantique, tout en s'occupant activement de recueillir des éclats de bois épars dans la cour. C'était la première fois de sa vie qu'Adèle entendait chanter ; aussi prêtait-elle toute son attention à la douce voix qui résonnait si près d'elle. Osant à peine respirer, la bouche entr'ouverte, l'œil humide, le regard fixe, elle ne perdit aucune des notes harmonieuses du cantique suivant :

Tristement j'erre ici-bas
 Dans les pleurs et la souffrance ;
 De voyager je suis las ;
 Mais une douce espérance
 Vient fortifier mon cœur,
 Et l'inonder de bonheur.

Plus haut que ce triste lieu,
Dans une joie éternelle,
Bien au delà du ciel bleu,
Est des cités la plus belle.
C'est la ville du Dieu fort,
Où ne règne plus la mort,

Là, réunis tous un jour,
Et pour toujours dans la gloire,
Dans la paix et dans l'amour,
Chantant l'hymne de victoire,
Auprès de Dieu dans les cieux,
Nous serons toujours heureux.

Les yeux d'Adèle s'étaient remplis de larmes, son cœur battait avec force, une émotion qui lui était inconnue s'était emparée de tout son être, et la douce voix s'était tue qu'elle écoutait encore. Elle aurait voulu appeler la chanteuse, mais elle ne l'osa pas, et suivit tristement du regard la joyeuse petite fille qui rentrait chez elle. Le soir de ce même jour, se sentant plus souffrante qu'à l'ordinaire (la chaleur avait été accablante toute l'après-midi), Adèle demanda qu'on la laissât pour la nuit près de la fenêtre ouverte. La nuit vint, chaude et belle nuit d'été ; la voûte du ciel, parsemée d'innombrables étoiles, s'étendait au-dessus de la terre endormie. Adèle ne dormait pas, ses douleurs la tenaient éveillée, elle s'agitait sur sa couche, et cherchait en vain le repos et le sommeil. Insensiblement son regard s'éleva vers le ciel, et s'arrêta à contempler les mondes brillants qui scintillaient dans l'azur au-dessus de sa tête. Peu à peu ce spectacle la calma, ses larmes tarirent, un sentiment singulier et

tout nouveau pour elle vint faire battre son cœur, et les vers de la petite voisine lui revinrent à la mémoire :

Auprès de Dieu dans les cieux,
Nous serons toujours heureux.

Toujours heureux ! pensait-elle, oh ! que je voudrais savoir si je pourrai l'être aussi un jour ; c'est dans le ciel qu'on est heureux, là-haut dans les étoiles ; ah ! je suis sûre qu'il doit y faire bien beau. Mais comment pourrait-on y aller ? Si seulement je le savais ! peut-être cette jeune fille le sait ; si j'osais lui parler ! — Ainsi pensait la pauvre Adèle, et toujours revenait à son esprit cette question : Comment pourrais-je aller au ciel où l'on est heureux ?

La nuit s'écoula pour elle dans ces pensées et, le matin venu, aux premiers rayons du soleil, la fenêtre à rideaux blancs s'ouvrit, et Berthe, la petite voisine, y parut. Elle regarda un moment les nuages blancs qui passaient dans le ciel bleu, puis son regard s'abaissant vers la cour, elle aperçut la malade et lui sourit, mais se retira aussitôt. Adèle regardait toujours à la fenêtre, mais la petite fille ne reparut point, et, lasse de regarder aussi longtemps, Adèle se laissait aller en arrière avec un soupir, quand une douce voix la fit tressaillir. C'était Berthe qui était descendue pour lui dire un mot d'amitié. Le cœur d'Adèle battit de joie et son pâle visage se colora d'une vive rougeur.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Berthe.

— Adèle, répondit bien bas l'enfant malade.

— Pourquoi es-tu si matin à la fenêtre ; es-tu restée ainsi toute la nuit ?

— Oui, répondit l'enfant, j'avais si mal que j'ai de-

mandé à rester ici, et j'y ai passé la nuit comme j'y passe la journée.

— Es-tu toujours ainsi toute seule, ajouta la bonne petite, n'as-tu point de sœur pour s'amuser avec toi, te lire de belles histoires ou te chanter des hymnes?

— Non, répondit Adèle en pleurant, je n'ai personne. je suis toujours toute seule...

— Mais tu pourrais lire un peu; si tu le veux, je te prêterai un livre avec des images.

— Je ne sais pas lire, répondit Adèle en pleurant encore.

— Eh bien! répondit l'excellente enfant, je demanderai à maman la permission de venir vers toi et je te lirai; ainsi ne pleure pas, ne sois pas triste, je veux être ton amie.

Et jetant ses bras autour du cou de la petite infirme, elle l'embrassa avec tendresse; mais entendant la voix de sa mère qui l'appelait de la fenêtre, elle se hâta de courir auprès d'elle. Adèle la suivit des yeux avec anxiété, en se demandant si sa maman lui permettrait de revenir auprès d'elle. « Elle me chantera peut-être quelque chose, » pensait-elle, « oh! que je voudrais qu'elle revint; je voudrais savoir pourquoi elle m'aime tant, moi qui ne lui avais jamais parlé. »

Ainsi s'écoulèrent quelques heures, qui parurent bien longues à Adèle; mais soudain un pas léger se fit entendre de nouveau, et Berthe, qui passait pour aller à l'école, lui dit avec joie: « Je viendrai, maman me l'a permis, » et après un tendre baiser, elle la quitta en courant.

Elle revint, en effet, et elles furent bien douces à la pauvre infirme, les heures que Berthe passa auprès

d'elle. Son cœur, si souvent rempli de tristesse et d'amertume, s'ouvrit à l'affection si tendre et si délicate de sa jeune amie; elle lui confia ses peines, lui dit comment elle l'avait entendu chanter, et comment elle avait désiré ardemment de pouvoir lui demander de quelle manière on peut aller au ciel où l'on est toujours heureux. Berthe répondait avec joie à toutes ces questions, et Adèle entendit pour la première fois le message d'amour de Dieu; elle apprit qu'elle était aimée, qu'elle avait été aimée de tout temps par le Sauveur, et ses larmes coulèrent au récit de ses souffrances et de sa mort.

La mère de Berthe avait eu d'abord quelques scrupules de laisser son enfant, qu'elle avait si soigneusement surveillée et préservée de mauvais exemples, se rendre souvent dans cette sombre et sale demeure, dont elle redoutait l'atmosphère corrompue. Mais l' instante prière de Berthe avait fait cesser ses hésitations, et elle avait enfin consenti avec joie, voyant dans cette circonstance une direction providentielle à laquelle elle ne croyait pas devoir s'opposer. Bientôt même, elle prit le plus vif intérêt à ce que faisait sa chère fille, et s'associa par ses prières à l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire dans sa faiblesse. Oui, c'était bien l'œuvre de Dieu, et Berthe l'accomplissait sous son regard, aussi reçut-elle d'en haut sa bénédiction précieuse.

Mais qui donc avait enseigné à Berthe les vérités qu'elle expliquait à sa nouvelle amie? — Ses parents, répondrez-vous sans doute. — En effet, dès son enfance, elle avait été nourrie des saintes Écritures, on lui avait appris à diriger ses regards sur le Sauveur, on lui avait parlé de son amour pour les pécheurs, de sa mort e

de sa résurrection. Mais quoiqu'elle eût toujours été une enfant aimable et docile, ce ne fut qu'à la mort de son père que ces semences divines fructifièrent dans son cœur, et que, par la grâce de Dieu, elle comprit et reçut à salut la Bonne Nouvelle. Quand la petite fille vit son bon et tendre père couché immobile sur son lit de mort, quand elle vit couler les larmes de sa mère, les siennes coulèrent aussi abondamment, et elle comprit alors, comme elle ne l'avait jamais fait, ce que c'est que la mort. Elle savait que son père s'était endormi en Jésus, qu'il était heureux auprès du Seigneur; mais, pensait-elle, si j'étais à sa place, que serais-je devenue? — Sa détresse fut grande, et d'autant plus grande, que, voyant sa mère si affligée, elle ne lui communiqua pas ses craintes, et les renferma dans son cœur. Mais elle avait appris à prier, et c'est dans le cœur de Dieu qu'elle versa ses peines et qu'elle chercha le soulagement à ses terreurs. Sa requête fut entendue par Celui qui, sur cette terre, accueillait les petits enfants, et la plus douce joie, la paix la plus parfaite vinrent remplir son âme. Dès lors, son désir le plus ardent fut de dire à sa mère ce qui s'était passé en elle, cette bonne mère en fut bien heureuse, ce fut une puissante consolation à sa douleur. Leur affection se trouva renforcée par la communauté de sentiments et de pensées, ensemble elles prièrent et demandèrent à Dieu son secours dans leur affliction; ensemble elles lurent la Parole de vie, et l'âme de Berthe s'ouvrit toujours davantage à ses divins enseignements. Aussi montra-t-elle bientôt par des fruits la vie qui était en elle, et sa conduite devint toujours plus pieuse et bonne; elle fut la joie de sa mère, le rayon de soleil de la pau-

vre veuve. Dieu plaçait devant elle une œuvre à faire, et ce jeune cœur, soumis à la volonté divine, l'accomplissait avec joie en demandant à Dieu force et secours.

L'été s'écoula ainsi pour nos deux amies dans une douce intimité, et l'automne arriva bientôt pluvieux et froid. Il n'était plus question pour Adèle de rester près de la fenêtre; son petit lit avait été placé au fond de la chambre; mais, bien que condamnée à une sombre réclusion, la jeune infirme ne pleurait pas, ne gémissait pas. Que lui était-il donc arrivé? Ah! la paix de Dieu habitait ce jeune cœur, et le remplissait d'une douceur et d'une patience vraiment admirables. Tous ses alentours en étaient frappés, sa mère l'admirait, et bien qu'elle ne comprît pas tout ce que lui disait sa fille, elle était heureuse de la voir consolée, et sa tendresse pour elle en était augmentée. Le père d'Adèle trouvait qu'elle était devenue une étrange créature, mais il était content de la voir parfois sourire, ou de l'entendre chanter bien doucement. Ses frères eux-mêmes subissaient cette douce influence; quand la pluie inondait la cour et les forçait à entrer dans la chambre, c'était autour du lit d'Adèle qu'ils venaient s'installer, et souvent les histoires de la Bible que leur racontait leur sœur les tenaient tranquilles pendant plus d'une heure.

Et à qui était dû tout ce changement? Après Dieu, à notre amie Berthe. C'était elle qui, chaque jour, avait consacré ses loisirs à la pauvre petite, qui avait eu pitié de ses souffrances, les avait comprises et soulagées autant qu'il était en son pouvoir. Elle lui lisait les Saintes-Ecritures, et avait même commencé à lui apprendre à lire. Souvent pendant ses longues heures de

solitude, Adèle épelait lentement quelques beaux passages de la petite Bible que lui avait donnée la mère de Berthe, et ces paroles divines tombaient sur son cœur comme une rosée bienfaisante. La mère de Berthe était venue parfois aussi voir la petite Adèle, mais, craignant de paraître importune à ses parents, elle avait laissé sa fille faire seule ses visites, se contentant de prier pour elle et de la diriger de ses conseils. Parfois cependant un plat délicat ou quelques fruits avaient été apportés par elle à la malade, et les parents de celle-ci n'avaient pu rester insensibles à une affection si touchante et si désintéressée. Elle s'en aperçut bien lorsqu'un jour la mère d'Adèle accourut tout en pleurs auprès d'elle.

— Oh ! madame, s'écria-t-elle avec angoisse ; venez, je vous en prie, venez voir ma pauvre petite ! Elle va mourir !...

— Depuis quand est-elle donc si mal ? demanda vivement la mère de Berthe, je ne la croyais pas plus souffrante que d'habitude.

— Oh ! non, elle ne souffre pas davantage, répondit la mère en pleurant ; depuis une semaine elle était si faible, si faible, mais toujours si douce, chère enfant. Mais aujourd'hui, ô Madame, quand je l'ai regardée ce matin, comme elle changé ! Quand votre fille a passé en allant à l'école, Adèle lui a dit : « Viens à 11 heures, » comme si elle craignait de ne plus la revoir ; puis, il y a un moment, elle m'a dit tout-à-coup : Maman, va chercher Madame, je crois que je m'en vais. et je suis venue, Madame, car je sais que vous aiderez à ce pauvre ange à mourir.

— C'est le Seigneur Jésus qui lui aidera, répondit

avec émotion la mère chrétienne, et votre enfant le connaît et l'aime.

En disant ces mots, elle entra dans la sombre chambre, et s'approchant du lit de la petite malade : — N'est-il pas vrai, mon enfant, lui dit-elle d'une voix tendre et douce, vous aimez le Seigneur Jésus?

Le regard éteint d'Adèle se ranima subitement, une larme brilla dans son œil, et elle répondit faiblement d'une voix entrecoupée : « Il portera ses agneaux dans son sein. » Puis faisant un effort : Madame, voulez-vous me donner ce petit livre sous mon oreiller? — Et dès qu'elle l'eût : — Tiens, mère, c'est pour toi, c'est ma Bible, tu la liras, n'est-ce pas?... mais tu ne peux pas, tu ne sais pas... Et une douloureuse expression de tristesse passa sur ce jeune visage.

— Je lirai moi-même à votre mère, ma chère enfant, je vous le promets, répondit l'amie chrétienne, et votre mère désirera peut-être apprendre aussi à lire.

— Oh ! maman, promets-le-moi, s'écria la petite avec une force extraordinaire.

— Oui, ma bien-aimée, je te promets tout, répondit en pleurant la mère désolée, en embrassant sa fille et la remettant sur ses oreillers.

Adèle resta quelques instants silencieuse et comme incapable de parler, sa respiration haletante interrompait seule le silence. — Où sont mes frères? demanda-t-elle enfin, je voudrais les embrasser encore. La mère les appela, ils se tenaient dehors, silencieux et saisis, ne comprenant pas bien de quoi il s'agissait, pour leur sœur, mais craignant vaguement quelque malheur. Ils entrèrent sans bruit; leur mère, les pre-

nant l'un après l'autre dans ses bras, approcha leur front des lèvres pâlies de la mourante.

— Adieu, Charles; adieu Paul, murmura celle-ci, aimez Jésus, et vous aussi irez au ciel...

La respiration lui manquait presque à chaque mot; elle ajouta avec peine : Mère, tu diras adieu à papa pour moi; je l'aime beaucoup; dis-lui de lire aussi... d'aimer Jésus...

Puis tournant ses regards vers la bonne voisine qui la soutenait : Quand Berthe viendra-t-elle ?

Au même instant, un pas léger se fit entendre, et Berthe parut sur le seuil. Elle comprit immédiatement l'état de son amie, et s'arrêta un moment, les yeux pleins de larmes. Mais Adèle l'avait aperçue, et lui tendait les bras; les deux petites filles s'étreignaient dans un long embrassement.

— Je m'en vais, dit Adèle d'une voix presque éteinte, ne pleure pas, Berthe.... je suis si heureuse.... tu sais... le ciel si beau, chante, Berthe, chante... Toujours heureux !

— Elle retomba épuisée; mais voyant que Berthe ne chantait pas, elle lui fit un signe, et notre petite amie, refoulant ses larmes, commença faiblement le cantique tant aimé :

Tristement j'erre ici-bas, etc.

Quelle scène dans cette chambre basse et sombre ! Cette enfant luttant contre la mort, contemplant avec amour cette autre enfant dont la tremblante voix parlait d'un autre monde, d'un monde de lumière et de bonheur; ces deux femmes, l'une attendrie, mais sur le visage de laquelle se lisaient le recueillement et l'adoration; l'autre, sanglottant avec amertume, incapa-

ble de comprendre tout ce qui se passait dans l'âme de son enfant, mais subjuguée par cette foi, ainsi que par les émotions diverses qui se livraient un combat dans son âme. Le dernier moment était arrivé pour Adèle, sa poitrine haletait avec effort, sa respiration était oppressée et sifflante, mais quelle expression sur ce pâle visage, sur ces traits déjà décomposés ! La douce voix chantait toujours, le regard ineffable de la mourante était toujours fixé sur son amie ; quand Berthe eut fini, les lèvres d'Adèle remuèrent comme pour parler, mais le son expira sur sa bouche, ses paupières se fermèrent et s'enfoncèrent graduellement, sa poitrine se souleva encore péniblement, puis un sourire passa tout à coup sur cette pâle figure, les petites mains s'agitèrent et retombèrent, et ce fut tout.... — La mort avait saisi sa proie. Mais non, ce n'était pas la mort qui avait obtenu la victoire dans cette lutte suprême ; la paix que respirait ce visage déjà froid parlait de vie et d'immortalité, et l'âme victorieuse, affranchie de toutes entraves, jouissait pleinement du repos de la maison du Père.

Ce fut une grande perte pour Berthe que celle de sa petite amie, elle en ressentit un grand vide ; elle s'était si bien habituée à la voir chaque jour, à chaque instant, qu'elle ne pouvait passer devant la fenêtre sans un douloureux serrement de cœur. Mais cette âme aimante ne pouvait se passer d'objets d'affection, aussi ne tarda-t-elle pas à reporter sur les frères d'Adèle l'intérêt qu'elle avait ressenti pour leur sœur. Elle obtint de leur mère la permission de les faire entrer dans une école, où elle pouvait les accompagner chaque

jour en y allant elle-même; elle lui promit de les surveiller comme si elle eût été leur propre sœur, et elle tint sa parole. Elle leur faisait répéter leurs leçons, leur racontait de belles histoires, et leur apprenait à chanter de doux cantiques.

De son côté la mère de Berthe étendait la même sollicitude à sa voisine affligée. Les lectures de la Parole de Dieu, qu'elle lui fit aussi régulièrement que possible, eurent, par la grâce de Dieu, un effet béni sur son âme. C'est ainsi que Berthe et sa mère continuèrent paisiblement leur œuvre, accompagnée de la bénédiction du Seigneur qui, de ce lit de mort, fit sortir le bien de toute une famille.

Ezéchias, roi de Juda.

*2 Rois XVIII-XXI; 2 Chron. XXIX-XXXII;
Esaïe XXXVI-XXXIX.*

Nous revenons maintenant, chers enfants, à l'histoire du royaume de Juda, et nous y revenons avec joie, parce que nous allons rencontrer un roi vraiment pieux. Cinq ou six ans avant la destruction du royaume d'Israël, l'impie Achaz, le plus méchant des rois descendants de David, mourut et il eut pour successeur son fils Ezéchias. Celui-ci était âgé de vingt-cinq ans, quand il monta sur le trône, et il régna vingt-neuf ans à Jérusalem. Le Dieu des miséricordes ne voulait pas encore laisser tomber le royaume de Juda, malgré les horribles péchés qui avaient si tristement signalé les temps

d'Achaz ; c'est pourquoi il trouva, dans la personne du fils d'Achaz, un prince selon son cœur, qui fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel et prit David, son aïeul, pour modèle de toute sa conduite. C'était aussi un bonheur pour lui de pouvoir profiter des sages conseils que lui donnait Esaïe, ce prophète distingué par les dons et les lumières extraordinaires que Dieu lui avait accordés, et qui, dans les jours de calamité et de détresse, rassurait le roi par des paroles d'encouragement et de consolation de la part du Seigneur.

Le premier soin d'Ezéchias fut de rétablir le culte divin conformément aux ordonnances de Moïse. Il fit rouvrir le temple qu'Achaz avait fait fermer et en fit enlever toutes les abominations païennes qui le souillaient. Il détruisit les hauts-lieux et les bocages où l'on allait adorer les idoles et brisa leurs statues. On avait conservé le serpent d'airain que Moïse avait fait jadis pour guérir, en le regardant, les Israélites mordus par les serpents brûlants (Nombr. XXI, 8-9 ; Jean III, 14, 15), et on lui rendait un culte, hélas ! comme tant de soi-disant chrétiens en rendent encore un à ce qu'ils appellent de saintes reliques. Ezéchias le fit mettre en pièces et le nomma Nehustan, c'est-à-dire *morceau* d'airain et pas autre chose. Et pourtant il avait été fabriqué par l'ordre de Jéhovah et avait été le moyen d'opérer de grandes et nombreuses guérisons ; puis il était une figure du Christ Sauveur. A côté de cela, que sont donc les reliques, sinon des morceaux de bois, de pierre, de métal, ou des ossements, et pas autre chose ?

Ainsi donc, Ezéchias rassembla les sacrificateurs et les Lévites, et leur ordonna de se sanctifier et de sanctifier la maison de l'Éternel ; il leur rappela les pé-

chés du peuple et les terribles châtimens qu'ils avaient attirés sur lui ; ensuite il leur dit : « Maintenant j'ai à cœur de traiter alliance avec l'Eternel, le Dieu d'Israël, pour que l'ardeur de sa colère se détourne de nous. Or, mes fils, ne différez pas ; car c'est vous que l'Eternel a choisis pour vous tenir devant sa face, pour vaquer à son service, pour être ses ministres et pour lui offrir le parfum. »

Sur cette exhortation, les sacrificateurs et les Lévites mirent la main à l'œuvre avec tant de zèle et de diligence que, dans l'espace de seize jours, ils achevèrent de purifier la maison de Dieu, ainsi que le parvis.

Alors le roi Ezéchias rassembla les chefs de la ville et monta avec eux et le peuple à la maison de l'Eternel, où l'on célébra une fête solennelle. Avant tout, on offrit, sur l'autel de l'Eternel, des sacrifices de péché pour le royaume, pour le sanctuaire, pour Juda, et aussi pour tout Israël (les douze tribus), car c'était pour *tout Israël* que le roi avait ordonné l'holocauste et le sacrifice de péché. Ainsi, ce dont nous avons tous besoin tout d'abord, en tant que pécheurs, c'est du Seigneur Jésus *fait péché* pour nous, ou mort pour nos péchés sur la croix.

Et au moment où commença l'holocauste, les Lévites, par l'ordre du roi, commencèrent aussi à chanter le cantique de l'Eternel, avec l'accompagnement des instruments de David. Et toute l'assemblée se prosterna, et le cantique se chantait, et les trompettes sonnaient, jusqu'à l'achèvement de l'holocauste. Puis le roi et tous ceux qui se trouvaient avec lui s'inclinèrent et se prosternèrent ; et les Lévites louèrent l'Eternel jusqu'à

tressaillir de joie, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent. Après quoi l'assemblée offrit des sacrifices de louanges et tous les cœurs de bonne volonté offrirent des holocaustes, dont il y eut en abondance. Ainsi le service de la maison de l'Éternel fut rétabli. Et Ezéchias et toute l'assemblée se réjouirent de ce que Dieu avait si bien disposé le peuple ; car la chose fut faite promptement.

Que de même, chers enfants, Dieu dispose vos cœurs à se confier à Jésus, et à se donner à Lui — et ensuite à offrir, vous aussi, par Lui, « sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, savoir le fruit des lèvres qui bénissent son nom » (Hébr. XIII, 15).

Ces bonnes dispositions du peuple causèrent tant de joie à Ezéchias qu'il résolut de faire célébrer au plus tôt la fête de Pâque, qui, durant bien des années avait été complètement négligée. Dans ce but, il envoya, non-seulement dans le pays de Juda, mais aussi dans celui des dix tribus, des courriers avec des lettres de la main du roi, pour les inviter à venir à Jérusalem faire la Pâque à l'Éternel, Dieu d'Israël. « Fils d'Israël, leur disait-il, revenez à l'Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, afin qu'il revienne à ceux d'entre vous qui ont échappé, laissés de reste par les rois d'Assyrie... Ne roidissez pas vos cous comme vos pères ; tendez la main à Jéhovah, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour toujours, et servez l'Éternel, votre Dieu, et l'ardeur de sa colère se détournera de vous. Car si vous revenez à l'Éternel, vos frères et vos enfants trouveront grâce auprès de ceux qui les ont emmenés captifs, et ils reviendront en ce pays, parce que l'Éternel, votre Dieu, est miséricordieux et compatissant ; et il ne détournera point sa face de vous, si vous revenez à lui. »

Ainsi les courriers passaient de ville en ville dans le pays d'Ephraïm, de Manassé et jusqu'à Zabulon. Mais ce malheureux peuple, au milieu de la misère où l'avaient plongé ses péchés, était si endurci, qu'il ne fit que se moquer de ces cordiales invitations du roi de Jérusalem. Il se trouva pourtant quelques personnes d'Aser, de Manassé et de Zabulon, qui s'humilièrent et se rendirent à Jérusalem.

Quant à ceux de Juda, il leur fut donné de Dieu d'avoir tous un même cœur pour adhérer à l'appel de leur roi; en sorte qu'il se rassembla à Jérusalem une fort nombreuse congrégation, pour célébrer la fête des pains sans levain. Les sacrificateurs et les Lévites s'étaient sanctifiés pour cela. Vous savez, chers enfants, que l'agneau pascal représentait le Sauveur qui est l'Agneau de Dieu. Pour se nourrir de Lui spirituellement et aussi pour pouvoir, avec bénédiction, prendre part à la Cène, où son corps et son sang nous sont donnés sous les emblèmes du pain et du vin, il faut aussi être sanctifiés. Si vous demandez comment vous pouvez l'être, voici, entr'autres, ce que répond l'Écriture : Jésus a dit en entrant au monde : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu ta volonté :... c'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes » (Hébr. X, 8, 10).

Cependant, dans ce peuple nombreux, il se trouva, surtout parmi ceux des dix tribus, beaucoup de gens qui ne s'étaient pas purifiés, et qui mangèrent la pâque, non pas comme il est écrit; à cause de ce péché, Dieu leur envoya probablement quelque maladie. Alors Ezéchias pria pour eux en disant : « Que l'Éternel qui est bon, tienne pour laite la propitiation de quiconque a

disposé tout son cœur à rechercher Dieu... bien que ce ne soit pas selon la purification du sanctuaire. » Et l'Éternel exauça Ezéchias et guérit le peuple. Tous célébrèrent donc la Pâque de la manière la plus solennelle, pendant sept jours, et leur joie fut si grande qu'ils résolurent de célébrer sept autres jours de fête. Et il y eut de grandes réjouissances à Jérusalem; depuis les jours de Salomon, on n'avait rien vu de semblable. Et les sacrificateurs et les Lévités se levèrent et bénirent le peuple; et leur voix fut exaucée; car leur prière parvint jusqu'aux cieux, la sainte demeure de Jéhovah.

Dans des circonstances analogues, Néhémie disait plus tard au résidu des Juifs fidèles, remontés de la captivité de Babylone : « La joie de l'Éternel est votre force » (Néh. VIII, 10). On vit bien frappamment ici que ces paroles sont toujours vraies. Les fils d'Israël, s'en retournant de Jérusalem remplis d'une sainte *joie*, eurent la sainte *force* de briser et de démolir tout ce qui restait en fait de statues, de bocages de hauts-lieux et d'autels dans tout Juda et Benjamin, et ils en firent de même en Ephraïm et en Manassé. A ce zèle *contre* l'idolâtrie se joignit bientôt un zèle tout aussi admirable *pour* le service du Dieu vivant et vrai. A l'invitation d'Ezéchias les fils d'Israël, apportèrent, pour les sacrificateurs et pour les Lévités. des dîmes de tous les produits de leurs champs, en si grande abondance qu'il fallut préparer plusieurs chambres pour y serrer ces dîmes.

Chers enfants, savez-vous ce que c'est que se réjouir dans le Seigneur, comme l'Écriture le prescrit aux saints (Phil. III, 1; IV, 4). Pour cela, il faut connaître le Sei-

gneur et le grand salut qu'il a accompli ; il faut jouir de son amour et demeurer dans son amour ; il faut avoir reçu le Saint-Esprit, dont un des fruits précieux est la *joie* (Galat. V, 22). En un mot, chers enfants, pour se réjouir *dans le Seigneur*, il faut être *dans le Seigneur* par la foi. Cette sainte joie est aussi la *force* de ceux qui ont le bonheur de la posséder ; elle est *une sûreté* pour eux, comme le dit l'apôtre (Phil. III, 1). Avec elle, ou avec le Seigneur qui la produit, ils peuvent lutter contre le mal et en triompher ; tout comme ils peuvent avec bonheur marcher dans la sainteté, porter des fruits de justice à la gloire de Dieu, et surtout aimer leurs frères, non de paroles et de langue seulement, mais par des effets et en vérité ; car le fruit de la justice se sème dans la paix, et la foi est opérante par l'amour (Jacq. III, 18 ; Gal. V, 6). Que Dieu vous fasse la grâce, mes chers jeunes lecteurs, de connaître tous cette grande force morale !

Qu'Il vous donne aussi d'imiter Ezéchias, dont l'Écriture dit : « Il fit ce qui est bon, et droit, et vrai devant la face de l'Éternel, son Dieu. Et dans tout l'ouvrage qu'il entreprit pour le service de la maison de Dieu, et pour la loi et le commandement, en recherchant son Dieu, il agit de tout son cœur, et il prospéra. »

QUESTIONS SUR « EZÉCHIAS, ROI DE JUDA. »

1. De qui était fils Ezéchias et quand monta-t-il sur le trône ?
2. Quels furent son caractère et sa conduite ?
3. Qui avait-il pour le conseiller et pour le consoler ?
4. Quel fut son premier soin dès qu'il fut roi ?
5. Que détruisit-il et que mit-il en pièces ?

6. Qui chargea-t-il de sanctifier la maison de Dieu ?
7. Comment s'acquittèrent-ils de cette tâche ?
8. Que fit alors Ezéchias ?
9. Qu'est ce qu'on offrit d'abord dans cette fête ?
10. Pendant ce temps, que faisaient les Lévites ?
11. Qu'est-ce que l'assemblée offrit ensuite ?
12. Qu'est-ce que Ezéchias résolut ensuite ?
13. Qui invita-t-il à venir faire la Pâque ?
14. Comment cette invitation fut-elle accueillie par les dix tribus ?
15. N'y eut-il pas pourtant quelques-uns qui y répondirent, et où ?
16. Comment y répondirent ceux de Juda et pourquoi ?
17. Qu'avaient dû faire les sacrificateurs et les Lévites ?
18. N'y eut-t-il pourtant pas parmi le peuple des gens qui mangèrent la pâque indignement ?
19. Que fit pour eux Ézéchias, et sa prière fut-elle exaucée ?
20. Dans leur joie, que résolurent-ils ?
21. Qu'est-ce que cette joie leur fit faire en s'en retournant chez eux ?
22. Comment montrèrent-ils ensuite leur zèle pour le service de Dieu ?
23. Que faut-il pour se réjouir dans le Seigneur ?
24. Quels sont les effets pratiques de cette joie ?



La prière exaucée.

- « Demandez ce que vous voudrez et il vous sera fait. »

Au commencement de l'année 1814, lorsque la guerre ravagait l'Europe, des troupes de Suédois, de Cosaques, d'Allemands et de Russes se trouvaient à

une demi-lieue de marche de la ville de Schleswig. Mains rapports alarmants sur leur manière de se conduire les avaient précédés et les habitants de la ville étaient fort effrayés à leur approche. Il y avait eu une trêve, mais elle devait se terminer le 5 janvier à minuit, époque qui s'approchait rapidement, et toutes les horreurs de la guerre et d'une licence effrénée allaient de nouveau fondre sur les habitants sans ressources de ce pays.

A l'entrée de la ville de Schleswig, du côté où se trouvait l'ennemi, était une maison isolée, habitée par une femme âgée et pieuse qui, apprenant l'approche de l'ennemi, priait, suivant les paroles d'une ancienne hymne, que Dieu « élevât une muraille autour d'eux. » Les locataires de la maison se composaient d'elle, de sa fille, qui était veuve, et de son petit-fils, jeune homme de vingt ans. Ce dernier, entendant la prière de sa grand'mère, ne put s'empêcher de dire qu'il ne comprenait pas qu'elle pût demander une chose aussi impossible que cela, savoir qu'une muraille fût élevée autour d'eux pour défendre leur maison contre l'ennemi. La vieille femme qui était très-sourde, comprenant ce que son petit-fils avait dit, fit observer qu'elle avait simplement voulu implorer la protection divine pour elle et pour sa maison, puis elle ajouta : « Penses-tu que si vraiment c'était la volonté de Dieu de bâtir une muraille autour de nous, cela lui serait impossible? »

Enfin la terrible nuit du 5 janvier arriva, et sur les minuit les troupes firent leur entrée de toutes parts. La maison mentionnée plus haut était au bord de la route et plus grande que les maisons environnantes,

qui n'étaient que de petites chaumières, lesquelles furent bientôt envahies par les soldats qui y demandaient ce dont ils avaient besoin en termes injurieux et menaçants; les locataires de la maison au bord de la route écoutaient avec anxiété, s'attendant à tout moment d'entendre les sommations des soldats à leur propre porte; mais bien que le bruit confus des voix, l'incessant *piassément* des chevaux, les bouffonneries grossières, les rires bruyants se fissent entendre tout autour d'eux, personne n'aborda le seuil de leur porte. Fort avant dans la nuit, l'armée traversa la ville. Au moins quatre détachements de Cosaques, farouches et à moitié sauvages, formaient l'arrière-garde. Il était tombé beaucoup de neige toute la journée, suivie maintenant d'un violent orage; tellement que les Cosaques renoncèrent à de nouvelles poursuites et ne songèrent qu'à s'abriter, eux et leurs chevaux, dans les masures qui se trouvaient sur leur passage et qui, toutes petites qu'elles étaient, furent bientôt plus que pleines. Semblables à une nuée de sauterelles, hommes et chevaux se ruèrent sur les malheureux habitants, dévorant tout devant eux; quelle terrible nuit pour ceux qui furent abandonnés à leur merci!

Mais au milieu de tout ce tumulte et de tout ce désordre, la maison de la femme de prière était en paix; pas un seul trainard de cette bande sauvage, non pas même un voisin effrayé, n'approcha la porte. Heure après heure s'écoula. Ces âmes qui veillaient s'étonnaient de leur merveilleuse conservation; et tandis que la foi et la crainte possédaient alternativement leur cœur, l'aube parut enfin.

Mais voici de nouveau les troupes en mouvement;

le *réveil* résonne ; le brutal Cosaque pillera sans doute chaque maison avant de marcher lui-même à la mort. La prière les préservera-t-elle encore du danger qui les menace maintenant plus que jamais ? Si jusqu'à présent, grâce à l'obscurité et à l'ouragan qui se déchaîna toute la nuit, ils ont échappé à l'observation, la lumière du matin les trahira sans doute et ils ne seront pas plus épargnés que d'autres. Non. Le Seigneur ne délivre pas à moitié pour abandonner ensuite. La foi saisit ce qui lui appartient et dit : « Je ne te laisserai point que tu ne m'aies béni ; » cette vieille femme au cœur simple, qui veillait là, tremblante tout en espérant et en priant, était plus puissante que toute une armée de cruels Cosaques. Oui, sa maison est encore protégée ; aucun pas n'est entendu sur le seuil aucune main rude n'ébranle la porte.

Maintenant enfin qu'ils osent regarder au dehors, ils découvrent aussitôt les moyens dont Dieu s'est servi pour leur délivrance. La neige, qui était tombée si abondamment la veille, avait été entassée par l'orage de la nuit à une telle hauteur entre la maison et la route, que tout abord en était impossible, et ainsi une muraille s'était littéralement élevée autour d'eux, selon la prière de la vieille femme. « Vois-tu bien *maintenant*, mon fils, s'écria-t-elle, qu'il était possible à Dieu d'élever une muraille autour de nous pour nous préserver de l'ennemi ? »

« Toutes choses sont possibles à celui qui croit. »





A un petit Enfant.

Heureux enfant ! dors et repose
Loin de tout mal, de tout danger ;
Que dès ce jour Dieu te dispose
A suivre en paix le bon Berger.

Regarde, enfant ! au premier âge
Tout est si beau, tout est si pur !
Ton aurore n'a pas d'orage,
Tu n'entrevois qu'un ciel d'azur ;

Mais ici-bas tout fuit, tout passe ;
Ainsi la fleur, ainsi l'enfant.
Faible brebis, choisis ta place
Dans les bras d'un Sauveur puissant.

Oh ! ne crains pas : contre l'orage
Il reste un port bien abrité.
C'est le Sauveur, c'est l'héritage,
C'est le bonheur d'éternité.

Heureux enfant ! dors et repose
 Loin de tout mal, de tout danger ;
 Que dès ce jour Dieu te dispose
 A suivre en paix le bon Berger.



Ézéchias, roi de Juda.

(SUITE DE LA P. 213).

*2 Rois XVIII-XXI ; 2 Chron. XXIX-XXXII ;
 Esaïe XXXVI-XXXIX.*

En continuant l'histoire édifiante du roi Ezéchias, nous commencerons par rappeler ce qui est dit de son caractère et du mobile de sa conduite, dans les Ecritures ; voici, sous ce rapport, ce que nous lisons dans le second livre des Rois : « Il se confia en l'Eternel, le Dieu d'Israël, et après lui il n'y eut pas son pareil entre tous les rois de Juda, non plus que parmi ceux qui avaient été avant lui. Il s'attacha à l'Eternel et ne se détourna point de le suivre, et il garda les commandements que l'Eternel avait commandés à Moïse. Et l'Eternel fut avec lui : dans tout ce qu'il entreprenait, il agissait sagement. » Il avait, par la grâce de Dieu, trouvé le secret de l'obéissance et, par conséquent, de la bénédiction. Comme lui, chers enfants, si vous voulez être obéissants et garder les commandements de Dieu ; si vous désirez le seul vrai bonheur qui ne se trouve que dans le chemin de l'obéissance, commencez par vous confier au Seigneur, par vous attacher à Lui, afin qu'Il soit avec vous pour vous rendre capables de

le suivre et vous faire prospérer en tout ce que vous entreprendrez.

Grâce à l'assistance de son Dieu, Ezéchias battit les Philistins et les chassa du pays de Juda. Comme il lui paraissait injuste que le peuple de Dieu demeurât plus longtemps tributaire des Assyriens, il l'affranchit de ce joug en se révoltant contre le roi d'Assyrie ; ce qui lui attira une guerre des plus menaçantes, où sa confiance en Dieu fut mise à une bien rude épreuve.

La quatorzième année du règne d'Ezéchias, Sanchérib, roi d'Assyrie, dont le père, Salmanésér, avait détruit le royaume d'Israël, envahit, avec une armée formidable, le pays de Juda, et s'empara, d'abord, de toutes les villes fortes. Ezéchias, craignant pour Jérusalem, prit des mesures de défense, bâtit des murailles ou répara des brèches ; en même temps, il envoyait au roi d'Assyrie des messagers, chargés de lui dire qu'il reconnaissait avoir commis une faute en se révoltant contre lui ; et dans le but d'éloigner ou d'apaiser son puissant ennemi, le roi de Juda consentit à lui payer une somme considérable. Pour cela, il dut donner tout l'argent qui se trouvait dans ses trésors et dans la maison de l'Éternel ; il dut même mettre en pièces les portes du temple et les piliers que lui-même avait couverts d'or — et il les donna au roi d'Assyrie.

Peut-être y eut-il dans ces concessions, faites par Ezéchias, un manque ou du moins une faiblesse de foi, comme il y en eut, dans deux occasions, chez Abraham qui n'en est pas moins appelé « le père des croyants » (Gen. XII, 12, 13 ; XX, 2 ; Rom. IV, 11 ; Gal. III, 7). Au reste, comme nous allons le voir, ces concessions ne lui servirent de rien. Aussi chercha-t-

il ailleurs la force et la sécurité dont il avait besoin, car, ayant rassemblé auprès de lui les chefs de guerre, il parla à leur cœur, en disant : « Fortifiez-vous, et soyez fermes ! Ne craignez point et ne vous laissez point abattre à cause du roi des Assyriens ni à cause de toute la multitude qui est avec lui ; car un plus puissant que tout ce qui avec lui est avec nous. Le bras de la chair est avec lui, mais l'Éternel, notre Dieu est avec nous, pour nous secourir et pour conduire nos batailles. » Ce discours ranima la confiance du peuple.

Le roi d'Assyrie avait bien accepté l'argent qu'Ezéchias lui avait envoyé pour qu'il se retirât ; mais au lieu de s'en retourner, il se prépara à faire le siège de Jérusalem, contre laquelle il fit marcher des forces considérables, sous la conduite du général Rabsaké. Celui-ci se tenant sous les murailles de la ville fit appeler le roi, qui envoya trois de ses officiers, auxquels le général assyrien fit entendre des paroles insultantes. Il les chargeait de dire à Ezéchias de la part du grand roi d'Assur, que sa confiance était vaine, parce qu'elle ne consistait qu'en paroles, tandis que, pour la guerre, il faut conseil et force. Comme Rabsaké prononçait ces paroles outrageantes et blasphématoires et que le peuple de Jérusalem, qui était sur la muraille, les entendait, les envoyés d'Ezéchias le prient de leur parler en langue syriaque. Mais le général syrien n'en tient point de compte ; au contraire, il continue de crier à haute voix en langue judaïque, et en s'adressant directement aux Juifs qui l'écoutaient : « Écoutez, leur dit-il, la parole du grand roi, du roi d'Assyrie. Qu'Ezéchias ne vous abuse point ; car il ne pourra vous délivrer....

N'écoutez pas Ezéchias, quand il dit : Jéhovah nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils délivré, chacun son pays, de la main du roi des Assyriens...., pour que Jéhovah délivre Jérusalem. » Les serviteurs de Rabsaké parlèrent encore contre l'Eternel Dieu et contre Ezéchias, son serviteur ; ils parlèrent du Dieu de Jérusalem, comme des dieux des peuples de la terre, qui ne sont qu'un ouvrage de mains d'hommes. Et, d'après l'ordre du roi, on ne répondit pas un mot à ces blasphémateurs : les envoyés vinrent, avec leurs vêtements déchirés, rapporter à Ezéchias les paroles de Rabsaké.

Alors le pieux Ezéchias déchira ses vêtements et se couvrit d'un sac, et il entra dans la maison de l'Eternel, d'où il envoya des messagers vers le prophète Esaïe, pour lui dire comment Rabsaké a injurié le Dieu vivant et pour lui demander de prier pour le résidu pieux qui se trouvait encore à Jérusalem. Le prophète fait dire au roi de ne rien craindre, et que l'Eternel se charge d'éloigner et de juger le roi d'Assur qui l'a outragé. En effet, quand Rabsaké s'en fut retourné, il apprit que le roi, son maître, n'était plus à Lakis, et qu'il avait ouï dire que le roi d'Ethiopie s'avancait pour le combattre. Avant de partir, il avait envoyé à Ezéchias, par des messagers, une lettre aussi arrogante et blasphématoire que les paroles de Rabsaké. Ezéchias lut cette lettre, puis il monta à la maison de l'Eternel, et la déploya devant l'Eternel, comme pour Lui en donner connaissance, comme pour Lui dire : « Cette lettre est à ton adresse ; c'est Toi qu'elle concerne ; c'est Toi qui es injurié par elle. » C'est au reste ce qu'il exprime ensuite en priant devant la face de l'Eternel, et en lui disant : « Incline ton oreille et écoute. Eter-

nel ! ouvre les yeux et vois, et entends les paroles de Sanchérib, lesquelles il m'a envoyé dire pour blasphémer le Dieu vivant. Il est vrai, ô Eternel ! que les rois d'Assur ont dévasté les nations et leur terre, et qu'ils ont livré au feu leurs dieux ; car ce ne sont pas des dieux, mais un ouvrage de mains d'homme, du bois et de la pierre ; c'est pourquoi ils les ont détruits. Et maintenant, Eternel, notre Dieu ! délivre-nous de sa main, et que tous les royaumes de la terre sachent que toi seul, l'Eternel, tu es Dieu. »

« La prière du juste, faite avec ferveur, est toujours d'une grande efficace » devant Dieu (Jacq. V, 16). Puissez-vous, chers jeunes lecteurs, en faire tous l'heureuse expérience. Après que le roi de Jérusalem eut ainsi prié, Esaïe lui fit dire de la part du Dieu d'Israël : « La prière que tu m'as adressée au sujet de Sanchérib, roi d'Assyrie, je l'ai entendue. » Puis viennent des paroles sévères contre ce prince blasphémateur, qui a osé hausser la voix et lever les yeux contre le Saint d'Israël. Jérusalem peut mépriser son arrogant ennemi, dont l'Eternel connaît les allées, les venues et son opposition contre Lui. « Je vais, lui dit-il, mettre mon crochet à ton nez et mon frein entre les lèvres, et je te ferai retourner par le chemin par où tu es venu... et il ne viendra pas à cette ville (Jérusalem) ; et je protégerai cette ville, pour la sauver, à cause de moi, et à cause de David, mon serviteur. »

C'est aussi ce qui arriva dès la nuit suivante, car l'Ange de l'Eternel sortit, et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; et quand on se leva le matin, voici, ils étaient tous des corps morts.

A l'ouïe de cette épouvantable nouvelle, Sanchérib s'enfuit et retourna à Ninive. Peu après, comme il se prosternait dans la maison de Nisroc, son dieu, ses deux fils aînés le frappèrent de l'épée et le tuèrent ; et comme ils furent obligés de s'enfuir après ce meurtre, le troisième de ses fils, nommé Esar-haddon, monta sur le trône à sa place.

Après ou plutôt avant cette grande délivrance, Ezéchias fut visité par le Seigneur et fort éprouvé. Il tomba gravement malade, au point que le prophète Ésaïe vint lui dire : « Ainsi a dit l'Éternel : Dispose de ta maison, car tu t'en vas mourir. » Alors Ezéchias tourna sa face vers la paroi, et se répandit en larmes et en prières devant son Dieu. Aussi Ésaïe n'était pas encore sorti de la cour que la parole de l'Éternel lui fut adressée, en disant : Retourne, et dis à Ezéchias, conducteur de mon peuple : Ainsi a dit l'Éternel, Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière ; j'ai vu tes larmes ; je vais te guérir ; dans trois jours tu monteras à la maison de l'Éternel. J'ajouterai même quinze ans à tes jours. Ezéchias, affaibli par la maladie, et ne pouvant croire sans beaucoup de peine la parole : « Je vais te guérir », après avoir peu avant entendu celle-ci : « Tu vas mourir », Ezéchias exprima le désir que le Seigneur voulût bien confirmer sa promesse par un signe ou un miracle. Cette demande lui fut aussi accordée. A la prière du prophète, Dieu fit que dix degrés du cadran d'Achaz, qui étaient déjà dans l'ombre, se retrouvasent immédiatement éclairés de nouveau par les rayons du soleil qui semblait être retourné en arrière.

Le roi en fut réjoui et reconnaissant ; puis au moyen d'un cataplasme de figes, que le prophète avait fait

mettre sur l'ulcère, le roi fut si bien guéri que, trois jours après, il put se rendre dans le temple. A cette occasion, Ezéchias fit un magnifique cantique d'actions de grâces. Il y dépeint, dans les termes les plus vifs, l'extrême danger de mort et l'excessive angoisse d'âme, où l'avaient plongé ses violentes douleurs, et sur la fin il dit : « Que dirai-je ? il m'a promis, et lui-même l'a fait. Humblement je marcherai durant toutes mes années, après ce tourment de mon âme... Voici, en salut mes tourments sont changés ! tu as embrassé ma personne, afin qu'elle ne tombât pas dans la fosse de la pourriture, parce que tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos... C'est le vivant, le vivant qui te célébrera, comme moi aujourd'hui. Le père conduira ses enfants à la connaissance de la vérité. Le Seigneur m'est venu délivrer, et à cause de cela, nous chanterons, avec les instruments, mes cantiques tous les jours de notre vie, dans la maison du Seigneur. »

Chers enfants, sans doute la plupart d'entre vous ont aussi été plus ou moins malades. Si vous avez été guéris, en avez-vous rendu grâces à Dieu qui, finalement, peut seul nous guérir, et prolonger nos jours ? — Puis avez-vous pu, alors, dire comme le saint roi dont nous nous occupons : « Mes tourments se sont changés en salut » ; j'ai cherché le Seigneur dans ma maladie, et je l'ai trouvé, et avec Lui le salut. Dans ton amour « tu as embrassé ma personne pour me sauver parce que tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. » Tel est l'heureux partage de tous ceux qui, par la foi, sont justifiés et ont la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. Dieu veuille que ce soit aussi le partage de tous nos jeunes lecteurs.

Enfin, si jusqu'ici nous avons vu en Ezéchias un exemple de foi, de piété et de sainteté, le dernier trait qui nous est rapporté de lui nous montre qu'il était pourtant, comme Elie, comme tous les saints, un homme sujet aux mêmes infirmités que nous. Après la défaite de l'armée des Assyriens, Dieu accorda au peuple de Juda un temps de prospérité et de paix. La réputation d'Ezéchias se répandit au dehors, en sorte que les peuples voisins lui envoyaient de riches présents. Il reçut entr'autres des ambassadeurs du roi de Babylone, chargés de s'informer du prodige qui avait eu lieu sur le cadran d'Achaz, et de féliciter le roi sur le rétablissement de sa santé. Ezéchias fut fort réjoui de les voir et il les accueillit avec de grands honneurs. Par ostentation il fit voir à ces ambassadeurs païens tous ses trésors, tous ses objets précieux ; il les conduisit dans ses domaines et leur donna des fêtes. Mais aussitôt après leur départ, Dieu lui envoya le prophète Esaïe, pour le censurer de sa coupable vanité, et pour lui annoncer qu'un jour tous ses trésors seraient transportés à Babylone et que ses descendants y seraient menés en captivité. — Voici, chers enfants, comment l'Écriture explique cette chute d'un prince aussi pieux : « En ces jours-là Ezéchias fut malade jusqu'à la mort, et il pria l'Éternel qui l'exauça et lui donna un prodige. Mais Ezéchias ne fut pas reconnaissant du bienfait qu'il avait reçu ; car son cœur s'éleva ; c'est pourquoi il y eut courroux contre lui et contre Juda et Jérusalem... — Lors de l'ambassade des chefs de Babylone vers lui, « Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était dans son cœur » ; et le Seigneur atteignit son but. Repris par Esaïe, Ezéchias

s'humilia de ce qu'il avait élevé son cœur, il confessa publiquement son péché, ce qui porta les habitants de Jérusalem à s'humilier aussi devant Dieu ; en sorte que le courroux de l'Éternel ne vint pas sur eux pendant la vie d'Ezéchias.

Il en est toujours ainsi, chers enfants : « l'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit va devant la ruine , mais l'humilité va devant la gloire. Celui qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. »

« Ce n'est qu'en se baissant que l'on entre au saint lieu. » Que Dieu vous donne d'apprendre à connaître ce qu'il y a dans votre cœur, sans qu'il soit besoin que pour cela Il vous abandonne. Qu'Il vous fasse la grâce de reconnaître, par sa parole et son Esprit, qu'en vous il n'habite aucun bien. Première chose à connaître pour sentir le besoin d'un Sauveur, et pour aller à Lui.

Enfin Ezéchias prospéra de plus en plus et fit diverses constructions utiles pour la ville. Puis après un règne de vingt-neuf ans, il s'endormit avec ses pères, c'est-à-dire qu'il mourut dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il fut inhumé, avec de grandes manifestations d'honneur, dans les sépulcres des fils de David ; et Manassé, son fils, régna à sa place.

QUESTIONS SUR « EZÉCHIAS, ROI DE JUDA »

(Suite)

1. Quel était le mobile de sa conduite ?
2. Aussi qui eut-il avec lui pour l'aider ?
3. Que lui arriva-t-il la 14^{me} année de son règne ?
4. Que fit Ezéchias, et à quoi consentit-il ?
5. Que dit-il ensuite aux chefs de son armée ?
6. Le roi d'Assyrie s'éloigna-t-il ?
7. Quelles paroles adressa Rabsaké aux officiers d'Ezéchias ?

8. De quelle manière parla-t-il ensuite au peuple qui était sur les murailles ?
9. Que fit Ezéchias en apprenant ces choses ?
10. Que lui fait dire le prophète Esaïe ?
11. Qu'est-ce que Sanchérib lui envoie encore ?
12. Que fait Ezéchias de cette lettre ?
13. Que demande-t-il à Dieu ?
14. Sa prière fut-elle exaucée et qui le lui fit savoir ?
15. Que dit l'Éternel touchant Sanchérib ?
16. Comment le Seigneur accomplit-il ces paroles ?
17. Que devint alors Sanchérib ?
18. Qu'arriva-t-il à Ezéchias et qu'est-ce que Dieu lui lit dire par Esaïe ?
19. Que fit-il et quel en fut le résultat ?
20. Que demande encore Ezéchias, et comment Dieu répond-il ?
21. Que fit-il à l'occasion de sa maladie et de sa guérison ?
22. Que voyons-nous dans le dernier trait rapporté de lui ?
23. En quoi consistait sa chute ?
24. Quel en fut le principe ?
25. Qui le reprit et que lui annonça-t-il ?
26. Quel fut l'effet de cette répréhension sur le roi ?

Les sangliers.

« Les sangliers de la forêt l'ont détruite. » Psaume LXXX, 15.

F.-C. Cooper, artiste envoyé par les commissaires du Musée Britannique, pour seconder M. Layard dans ses esquisses des ruines de Ninive, raconte que, sur les bords du Tigre, il y a des plantations de melons que les natifs sont obligés de garder, la nuit surtout, à cause des hordes de sangliers qui descendent des montagnes pour venir se désaltérer à la rivière, et qui les dévoreraient entièrement s'ils n'étaient là pour les effrayer par leurs cris.



Feuilles d'automne.

Le jeune lecteur ne peut cheminer longtemps dans nos vertes prairies sans fouler « les feuilles sèches et jaunes » de l'automne qui maintenant jonchent les sentiers et les allées.

Il y a peu de temps ces feuilles sèches et flétries étaient vertes et belles, brillantes au soleil et se balançant doucement à la brise d'été, donnant de l'ombre aux petits oiseaux et protégeant aussi de la chaleur le voyageur fatigué.

Un peu auparavant, c'étaient de beaux bourgeons, s'épanouissant graduellement à la lumière, et paraissant si verts et frais et jeunes que l'œil ne se lassait jamais de les contempler. Regardez-les maintenant.

Défigurées maintenant par la pluie, ou sèches et s'émiettant quand on les presse dans la main ; foulées aux pieds sans qu'on y prenne garde, chassées au loin par les vents orageux, ou restant en monceaux jusqu'à ce qu'elles se réduisent en poussière et se mélangent avec la terre d'où elles sont sorties.

-Oui, regarde-les, cher petit lecteur, et puisses-tu en tirer un enseignement profitable.

Si tu es petit, alors c'est pour toi la *saison du bourgeois*. Comme ces feuilles au printemps, tu commences justement à t'ouvrir aux rayons et aux ombres de la vie terrestre par lesquels j'entends le bon et le mauvais pour toi ici-bas. Les rayons ne peuvent venir pour toi que du *ciel* ; mais les ombres ne proviennent que de la terre et des choses terrestres. Je n'ai pas besoin de te demander ce que tu aimes le mieux. Aucun enfant, fille ou garçon, ne trouve son plaisir dans l'ombre de l'obscurité. Mais vienne en un jour sombre un rayon de soleil, un petit enfant ne tardera pas à s'en approcher, s'il le peut. Aussi je suis sûr que les enfants préfèrent le soleil à l'ombre. Mais le brillant rayon, dont je désire vous entretenir, n'est pas la simple lumière d'un soleil de midi, ni les plaisirs de cette vie ; mais une Lumière bien plus brillante et infiniment bénie, et qui resplendit pour jamais. Devines-tu ce que je veux dire ?

Ce n'est pas une Lumière que tu aimeras *naturellement*. Si étrange que cela puisse paraître, si tu es laissé à toi-même tu l'éviteras au lieu de la rechercher. C'est une Lumière qui « vient d'en haut » bien au delà du ciel où brille le soleil. C'est « LA LUMIÈRE DU MONDE : » et si tu relis le premier chapitre de l'évangile de Jean,

tu y verras ce qui est dit de cette lumière merveilleuse.

Or les tendres bourgeons du printemps dernier se sont ouverts journallement aux rayons du soleil, et se sont développés de plus en plus à son action, dès l'instant que leurs sombres couvertures eurent cédé à ses rayons bienfaisants.

C'est pour *toi* la saison du bourgeon ; mais as-tu déjà imité les jeunes bourgeons ? As-tu cédé aux appels de l'amour de Christ pour croire en lui et être sauvé ? Es-tu venu à Jésus pour être lavé de tous tes péchés dans son précieux sang ? S'il n'en est pas ainsi, ne diffère pas ; souviens-toi que ton printemps ne durera pas toujours. Ne te le disent-elles pas ces feuilles qui jonchent ton sentier et que tu foules à tes pieds ? Où est *leur* printemps maintenant ? Ah ! il est passé pour jamais ! Elles ne reluiront plus à la lumière du soleil. Et si vous laissez passer le temps de vos bourgeons sans qu'ils soient bénis par la « véritable Lumière, » qui dira quelle en sera la fin ? Vous pouvez vivre, vous pouvez grandir, vous pouvez voltiger quelque peu dans les lumières et les ombres changeantes de ce pauvre monde, et alors — que disent les « Feuilles d'Automne ? » Elles se balancèrent sur la branche pendant quelque temps, et maintenant les voilà sur le sol ; et le vent les chasse au loin dans les ténèbres. Oh ! ce serait trop fâcheux, que vous, gai et heureux enfant, maintenant dans la saison du bouton, vous grandissiez pour devenir semblables à ces feuilles d'automne ! Quoi ! chassées dans les ténèbres — « les ténèbres de dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents ! » Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Mais peut-être vous êtes vous ouverts à la Lumière —

peut-être êtes-vous venus à Christ? Alors souvenez-vous comment ces feuilles d'automne, lorsqu'elles étaient au temps de leurs bourgeons, peu à peu s'ouvraient chaque jour aux brillants rayons du soleil: les imitez-vous aussi en cela? Jésus vous a-t-il sauvé par son sang précieux, et pouvez-vous oublier ou négliger de penser à lui? Votre cœur, votre entendement, tout votre être ne s'épanouissent-ils pas devant lui, ainsi que le bouton se déploie au soleil jusqu'à ce que son entière surface resplendisse à sa lumière. Et si vous lisez les paroles ou l'histoire de Jésus, si vous pensez à Lui, si vous êtes en communion avec Lui — si vous regardez à Lui, votre Seigneur ressuscité et glorifié, et que vous marchiez à la lumière de sa gloire, vous serez transformés à la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit; vous « resplendirez dans ses perfections; » vous réjouirez les yeux de ces amis chrétiens qui vous aiment, ainsi que les vertes feuilles du printemps réjouissaient les yeux de tous ceux qui les contemplaient. Et lorsque le Seigneur viendra, et il viendra promptement, et qu'il vous prendra dans son ciel, un été éternel d'infinies délices sera devant vous; un été où rien ne se flétrira et où vous n'entendrez plus jamais le triste bruissement des

« FEUILLES D'AUTOMNE. »



Simon le sot.

Il y a longtemps, bien longtemps, quand j'étais un petit garçon, je demeurais dans un village situé au pied

des Vosges, à quelques kilomètres de la cité de Colmar. Je ne peux pas vous dire que j'étais un garçon remarquablement bon, car si je le disais, ce ne serait pas la vérité. Il me semble même que j'entends encore ma grand'mère déclarer que j'étais l'enfant le plus pénible qu'elle eût jamais vu, et me supplier, les larmes aux yeux, de ne pas tant l'affliger par ma méchanceté. Que de fois n'ai-je pas pleuré amèrement (car j'étais d'une nature très excitable), en lui promettant d'abandonner la mauvaise compagnie des enfants du village, avec lesquels je passais mon temps à fainéanter toute la journée, prêt à saisir la première occasion de mal faire : et, hélas ! que de fois n'ai-je pas manqué à mes promesses.

Il y avait, dans notre village, un pauvre idiot, nommé Simon, qui demeurait avec sa mère dans une misérable cabane tout au bout de la rue haute. Il ne sortait que rarement, parce qu'il était d'un caractère très timide ; en outre, il avait d'autres raisons, qui vont m'obliger de faire une nouvelle confession à mes jeunes lecteurs. Je suis fâché de dire que, toutes les fois que nous rencontrions ce pauvre jeune homme, auquel nous avions donné le sobriquet de Simon le sot, nous poussions aussitôt des cris de moquerie, et nous nous mettions à lui lancer des pierres et à le poursuivre dans les rues, comme s'il eût été une bête sauvage. Il ne lui venait jamais à l'idée de se défendre. Une fois entr'autres, qu'il était bloqué, et comme aux abois, contre une porte, il fit un pas en avant et me saisit par le bras, peut-être parce que j'étais le plus à sa portée et le plus impitoyable de ses persécuteurs. Je fus très effrayé et commençai à crier, mais lui ne fit que me

regarder d'un affectueux et presque tendre regard — un regard qui semblait dire : Comment peux-tu t'imaginer que je veuille te faire du tort ? puis il me lâcha et s'enfuit. Ce regard m'alla droit au cœur, et je fus profondément honteux de moi-même. Aussitôt arrivé à la maison, je m'enfermai dans ma chambre ; là je me lamentai amèrement d'avoir tourmenté si cruellement pauvre Simon, et je pris la ferme résolution de ne jamais recommencer et de ne plus jamais me joindre à ses persécuteurs. Alors je pris ma bourse, qui contenait environ deux francs, très grande somme pour moi dans ce temps-là ; je courus jusqu'à la maison de Simon, lançai ma petite offrande à travers une vitre cassée, et me sauvai aussi vite que je pus. Peut-être en est-il parmi vous, mes jeunes amis, qui admirent mon action, mais attendez d'avoir entendu la fin.

Pendant quelque temps je tins ma bonne résolution d'éviter mes pernicious camarades, mais le pauvre Simon était tourmenté comme de coutume. Un jour je le vis passer en courant devant chez nous, couvert de boue, et suivi d'une troupe de garçons dont les clameurs triomphantes n'annonçaient que trop bien une de ces faciles victoires qui devait avoir été plus honteuse que valeureuse. Je sentis le sang me monter au visage ; et, comme par un mouvement mécanique obéissant à une impulsion, j'étais poussé à m'interposer entre le pauvre jeune homme sans défense et ses assaillants ; mais un sentiment de fausse honte me retint, et je reculai.

Mais l'égoïsme inné et la dureté de mon cœur ne devaient même pas s'arrêter ici. Il ne s'écoula pas beaucoup de jours, que déjà je commençai à être fatigué de mes bonnes résolutions, et à trouver de moins en moins

méchante la cruauté qu'il y avait à persécuter le pauvre Simon. « Le cœur est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses. » Rien absolument que la grâce ne peut restreindre et surmonter sa méchanceté, et les bonnes résolutions sont entièrement vaines. De la grâce je ne savais rien ; et, quant aux bonnes résolutions, je devais bientôt connaître toute leur inutilité ; et ceux qui connaissent quelque chose de leur *propre* cœur ne seront pas surpris d'apprendre qu'avant qu'il fût longtemps, j'étais redevenu un des plus acharnés persécuteurs du pauvre Simon. Je croyais lui avoir fait une ample compensation, et, me semblait-il, j'étais bien libre de recommencer à m'amuser à ses dépens. Tel est le cœur !

Un jour d'hiver, où la neige, qui tombe en abondance dans cette partie de la France, couvrait le sol d'un épais manteau, nous résolûmes, dans le but de jouer au pauvre idiot un tour dont il se souvint longtemps, de l'attirer sur une glissade qu'on avait rendue si lisse qu'il ne pût pas éviter de tomber ; et, pensions-nous, ce serait là une excellente farce.

Ce que nous avons prévu arriva justement. Pauvre Simon, cerné de tous côtés, enfila l'étroit passage que nous lui avons laissé, et, accélérant sa course dans l'espoir de s'échapper, il gagna la glissade, trébucha, et tomba tout de son long. Les provisions qu'il portait à sa mère roulèrent dans la neige, au milieu de nos acclamations dérisoires. Mais notre gaieté ne fut pas de longue durée. Simon ne fit aucun effort pour se relever, il gisait pâle et silencieux, et avec toute l'apparence d'un corps sans vie. Sa tête avait heurté lourdement contre la glace, et de nombreuses gouttes de sang,

ruisselant de sa tempe gauche, rougissaient la neige.

Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai dans ce moment ; mes compagnons s'enfuirent tous, et je demeurai seul. Je m'élançai vers Simon, en poussant un cri de détresse et de terreur. Mon sang se figea dans mes veines quand je regardai ce corps, étendu devant moi, et en apparence inanimé. Alors je me rappelai ce regard qu'il m'avait jeté une fois, regard si plein de douceur et de tendre reproche ; et, saisi de remords et d'effroi, je regagnai en hâte le logis, et me jetant tout en larmes aux pieds de ma grand'mère, je lui dis que j'avais tué Simon.

Vous pouvez vous imaginer l'effet que cette nouvelle produisit sur ma pauvre grand'mère. Ce fut en vain qu'elle me questionna sur le sens de mes paroles ; je pus seulement lui dire l'endroit où on le trouverait, et elle se précipita dehors suivie de la servante, tandis que je montai, tremblant d'effroi, dans ma chambre. Après m'être enfermé, je m'assis et me mis à sanglotter comme si mon cœur allait se rompre. Oh ! combien je me repentai maintenant de n'avoir pas suivi mes bonnes intentions. Toute l'énormité de mon péché se dressait devant moi. Un moment j'eus la pensée de demander pardon à Dieu, mais je sentis comme si ma méchanceté était trop grande pour que Dieu même pût me la pardonner.

J'entendis bientôt le pas de ma grand'mère sur l'escalier.

« Simon n'est pas mort, » me dit-elle, « je l'ai fait transporter ici ; le docteur est auprès de lui ; et, avec le secours de Dieu, il se rétablira. »

La voix de ma grand'mère était empreinte de tristes-

se, mais douce comme d'habitude, ce qui ne fit qu'augmenter ma douleur. J'eusse presque mieux aimé son courroux, car je sentais que je le méritais bien plus que cette façon d'agir, tendre et miséricordieuse, qui me fendait le cœur. Je savais que je ne méritais pas cette bienveillance après mes mépris répétés de ses avis et de ses conseils.

Ma grand'mère me conduisit dans la chambre voisine, où Simon était couché sur un lit. Il était encore très pâle, mais sa respiration commençait à devenir plus régulière; et le docteur qui était assis à son chevet, et tâtait son pouls, fit; lorsque nous entrâmes, un signe qui me remplit de joie. Je regardai la figure calme et paisible du patient; elle me frappa alors pour la première fois. Je me tins longtemps près de lui, à le regarder, jusqu'à ce que je sentisse mon cœur gagné pour lui par une extrême affection; et quand, enfin, il se réveilla de sa léthargie, il fixa sur moi ce même regard dont l'expression m'avait si extrêmement affecté quelques jours auparavant. Je jetai mes bras autour de son cou, et je l'embrassai comme s'il eût été mon frère.

Grâce à Dieu et aux soins de ma grand'mère, Simon fut en état, au bout de quelques jours, de retourner chez lui auprès de sa mère infirme, qui avait tant souffert de l'angoisse que lui avait causé la maladie de celui qui était toute sa consolation et son soutien.

(La suite, au prochain numéro, D. V.)

Le petit garçon aux cheveux bouclés.

En descendant un fleuve du Nord dans le magnifique bateau à vapeur, *Isaac Newton*, comme les passagers se retiraient pour chercher le repas, je remarquai un beau petit garçon d'environ six ans, aux cheveux tout bouclés, qui se déshabillait pendant que son père arrangeait son lit ; puis son père attacha soigneusement un mouchoir autour de sa tête pour protéger ses belles boucles. Cela fait, je regardai pour le voir chercher sa couche ; mais au lieu de cela, il s'agenouilla tranquillement, joignit ses petites mains d'une manière simple et candide ; et appuyant ses mains sur la barrière contre laquelle il s'était placé, il commença sa prière du soir.

Le père s'assit à côté de lui et attendit qu'il eût fini. C'était une longue prière pour un enfant, mais une prière bien sentie. Je pouvais entendre le murmure de sa douce voix, mais sans comprendre les paroles. Quel spectacle ! Des hommes autour de lui (des chrétiens) se retiraient pour se reposer, sans prier ; ou s'ils en faisaient une, ce n'était guère qu'une espèce de désir mental, sans courage suffisant ou sans assez de piété pour s'agenouiller dans la cabine d'un bateau à vapeur, et pour reconnaître devant des étrangers la bonté de Dieu, ou implorer sa protection.

C'était là, sans doute, le résultat des enseignements d'une mère pieuse. Où était-elle maintenant ? Combien de fois sa bonne main s'était-elle posée sur ces boucles chatoyantes en lui apprenant à balbutier ses prières ?

C'était beau, en effet, de voir cet enfant en prière,

au milieu de la foule affairée et insouciante. Lui seul, parmi cette multitude mondaine, s'approcha du ciel. Je remerciai en mon cœur ceux dont l'amour lui avait appris à faire sa prière du soir, qu'ils fussent morts ou vivants, éloignés ou rapprochés. Cela m'avait fait du bien, cela m'avait édifié. J'avais et j'ai encore peine à retenir mes larmes, en voyant ou en me rappelant ce doux enfant, dans le tumulte d'une cabine de bateau à vapeur, se prosterner pieusement devant son Dieu.

Quand le petit garçon eut terminé sa prière, il se leva et embrassa tendrement son père qui le mit dans son lit. Si jamais je rencontre cet enfant, dans son heureuse jeunesse, dans les soucis de l'âge mûr, dans les infirmités de la vieillesse, je le remercierai pour le bon exemple qu'il m'a donné. Rarement incident passager de ma vie produisit plus d'impression sur mon esprit. J'allai dans ma cabine, et je rendis grâce à Dieu d'avoir été témoin de cette scène, qui avait exercé une bonne influence sur mon cœur.

O Toi, par qui nous venons à Dieu ! toi, la Vie — la Vérité — le Chemin ! le sentier de la prière où toi-même as marché, — Seigneur, enseigne-nous à prier !



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Ecritures.

(Suite de la page 179.)

III CHRIST « JE SUIS »

EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS DIS : AVANT QU'ABRAHAM FUT, JE SUIS. Jean VIII, 58.

SAINT, SAINT, SAINT EST L'ÉTERNEL DES ARMÉES. Es. VI, 3.

Jéovah	Es. XL, 5.
Le Seigneur l'Éternel	Es. XL, 10.
L'Éternel mon Dieu	Zach. XIV, 5.
L'Éternel des armées	Es. VI, 3 ; Jean XII, 41.
L'Éternel Dieu des armées	Osée XII, 4, 5, 6 ; Gen XXXII, 24.
Le Roi, l'Éternel des armées	Es. VI, 8.
L'Éternel fort et puissant	} Ps. XXIV, 8.
L'Éternel puissant en bataille	
L'Homme, le Compagnon de l'Éternel	Zach. XIII, 7.
L'Éternel, notre Justice	Jér. XXIII, 6.
Le Seigneur	Rom. X, 13 ; Joël II, 52.
Le Seigneur de gloire	1 Cor. II, 8.
Le même	Héb. I, 12 ; Ps CII, 27.
Je suis	Ex. III, 14 ; Jean VIII, 24.
Je suis (avant qu'Abraham fût)	Jean VIII, 58.
Je suis (la résurrection et la vie)	Jean XI, 25.
C'est moi (celui qu'ils cherchaient pour le tuer)	Jean XVIII, 5, 6.
C'est moi (le Fils de l'homme élevé)	Jean VIII, 28.

IV LE CRÉATEUR

IL EST AVANT TOUTES CHOSES, ET TOUTES CHOSES SUBSISTENT PAR LUI. Col. 1, 17.

Le Tout-Puissant, qui est, qui était et qui vient	Apoc. 1, 8.
Le Créateur de toutes choses	Col. 1, 16.
Le soutien de toutes choses	Héb. 1, 3.
Le Père d'Eternité	Es. IX, 8.
Le Commencement	Col. 1, 18.
Le Commencement et la Fin	Apoc. 1, 8.
L'Alpha et l'Oméga	Apoc. 1, 8.
Le Premier et le Dernier	Apoc. 1, 17.
La Vie	1 Jean I, 2.
La Vie éternelle	1 Jean V, 20.
La Vie éternelle qui était auprès du Père	1 Jean I, 2.
Le Vivant	Apoc. 1. 18.

V LA PAROLE FAITE CHAIR

PERSONNE NE VIT JAMAIS DIEU; LE FILS UNIQUE QUI EST AU SEIN DU PÈRE, LUI L'A FAIT CONNAITRE. Jean I, 18.

La Parole	Jean I, 1.
La Parole était avec Dieu	Jean I, 1.
La Parole était Dieu	Jean I, 1.
La Parole de Dieu	Apoc. XIX, 15.
La Parole de Vie	1 Jean I, 1.
La Parole fut faite chair	Jean I, 14.
L'Image de Dieu	2 Cor. IV, 4.
L'Image du Dieu invisible	Col. I, 15.
L'Empreinte de sa substance	Héb. 1, 5.
Le Resplendissement de sa gloire	Héb. 1, 3.
La Sagesse	Prov. VIII, 12, 22.
La Sagesse de Dieu	1 Cor. I, 24.
La Puissance de Dieu	1 Cor. I, 24.
Mon Messager	Es. XLII, 19.
Le Messager de l'Alliance	Mal. III, 1.
L'Ange de l'Eternel	Gen. XXII, 15.
L'Ange de Dieu	Gen. XXXI, 11, 13; Ex. XIV, 19.
L'Ange de sa face	Es. LXIII, 9.



La dette est payée.

Bien des personnes, désireuses de connaître le Seigneur Jésus comme leur Sauveur, trouvent difficile de comprendre de quelle manière son sacrifice les sauve, et n'en reçoivent aucun soulagement. L'histoire véritable d'une pauvre femme, qui éprouvait cette même difficulté, pourra être utile à d'autres, en leur montrant comment cette grande bénédiction est reçue. Le Seigneur veuille qu'il en soit ainsi !

Elle s'appelait Betty et, comme je l'ai dit, elle était pauvre, très pauvre ; non-seulement cela, elle était assez malade pour être confinée dans son lit. La maladie seule est déjà un grand malheur, aussi bien que la pauvreté ; mais quand elles viennent toutes deux en-

semble, elles sont en vérité un lourd fardeau. Cependant Betty avait encore un plus lourd fardeau, un fardeau de doutes et de craintes touchant le salut de son âme. Elle avait entendu maintes et maintes fois parler de la mort expiatoire de notre divin Sauveur ; elle avait cru en lui, mais elle ne pouvait comprendre, et son âme était attristée à la pensée d'être éloignée de Dieu, et incapable de trouver le chemin pour aller à Lui.

Madame Pax, qui avait l'habitude de visiter Betty, avait essayé bien souvent de lui exposer la merveilleuse vérité, que Christ a expié le péché sur la croix, qu'il a payé la dette pour toujours, et qu'étant justifiés par la foi en lui, nous avons la paix avec Dieu ; mais, de quelque manière qu'elle présentât la chose, sa pauvre amie ne pouvait la saisir, et ainsi, sans trouver aucun soulagement pour son âme, la pauvre Betty avançait en âge, jusqu'à ce qu'à la fin elle dut s'aliter et fut sur le point de mourir.

Enfin, un jour que Mme Pax entrait, elle trouva la pauvre Betty dans la plus profonde détresse. Elle avait tirés ses draps sur sa figure, et sanglottait comme si son cœur allait se briser, tellement que son lit tremblait sous elle.

— Chère Betty, dit Mme Pax, qu'est-il arrivé qui vous rend aujourd'hui si malheureuse ?

— Oh ! Madame, je n'ai pu payer mon loyer, et ils sont venus pour la saisie, et pour prendre mon lit de dessous moi, et je mourrai ! je mourrai ! — Son angoisse était si grande, que tout ce que son amie pouvait lui dire était inutile. Comment cela aurait-il pu la soulager ? Elle n'avait pas un sou, et la dette devait être payée, ou le lit enlevé.

Pendant que Mme Pax essayait de la consoler, un coup violent retentit à la porte de la maison, ce qui jeta la pauvre créature dans une nouvelle angoisse. Ramenant les draps sur sa tête, elle s'écria : Oh ! ils viennent ! ils viennent !

Profondément émue à la vue de la détresse de cette infortunée, Mme Pax descendit doucement l'escalier, et trouva en effet deux hommes venus là pour saisir les meubles de Betty.

— Mais, leur dit-elle, quand ils eurent expliqué ce qu'ils venaient faire, vous savez que la pauvre femme ne peut absolument pas acquitter son loyer.

— Sans doute, Madame, mais nous n'y pouvons rien. Si elle ne peut pas payer son loyer, nous devons prendre son lit.

— Mais ce serait affreusement cruel ! La pauvre femme en mourra. Elle est déjà presque mourante.

— Madame, ce ne sont pas nos affaires, il faut que nous ayons l'argent ou les meubles.

— Eh bien ! dites-moi quelle est la somme que vous réclamez.

Les hommes le dirent, alors la dame, tirant un souverain de sa bourse, le leur remit en disant : « Rendez-moi ce qui me revient, et faites-moi un reçu. »

Ils le firent, et en recevant la quittance, Mme Pax la plaça entre deux feuillets de la Bible qu'elle tenait à la main, et remonta pour rassurer la pauvre Betty au sujet de son lit, ne pensant guère que son acte de bonté allait être employé par l'Esprit de Dieu, comme le moyen d'une meilleure bénédiction pour l'âme troublée de la malheureuse femme.

Elle la trouva au désespoir, attendant à chaque ins-

tant l'entrée des hommes de police pour la jeter sur le plancher et prendre son lit comme acquit de son loyer. Elle s'assit auprès d'elle, et lui dit doucement : « Betty, ne vous tourmentez-pas... »

— Mais, Madame, je *dois* me tourmenter, car je mourrai !

— Mais la dette est payée, Betty.

La pauvre créature rejeta les draps de dessus sa figure, et regarda avec étonnement autour d'elle ; elle pouvait à peine en croire ses oreilles. De nouveau, Mme Pax répéta ces mots délicieux : « Je vous assure, Betty, que vous n'avez plus à vous tourmenter de votre dette, car je l'ai payée » ; — et ouvrant la Bible, elle montra le reçu, disant : « Voyez, Betty, voici le reçu pour l'argent. » Lisez-le vous-même et soyez convaincue.

La pauvre femme l'épela aussi bien qu'elle le put, et alors elle se mit à le contempler avec un regard singulièrement joyeux, comme si de nouvelles et merveilleuses pensées traversaient son esprit. A la fin, son visage s'éclaira, elle éleva les mains et s'écria :

— Ah ! je comprends maintenant, Madame, je comprends, et je vous remercie mille fois, et plus que cela, je comprends maintenant le sens de ce que vous vous êtes si souvent efforcée de m'enseigner. J'ai compris maintenant, j'ai compris ! Jésus a payé ma dette, je suis délivrée, et je puis mourir heureuse !

Et il en fut ainsi, elle se renversa doucement sur l'oreiller, et remit son esprit joyeux aux mains de Celui qui avait payé sa dette.

Et maintenant, lecteur, avez-vous compris ? Reconnaissez-vous Christ comme votre Sauveur ? et l'avez-

vous reçu comme tel ? Croyez-vous qu'il a payé votre dette, et que, votre dette étant payée par lui, vous n'avez plus du tout à la payer de nouveau ? Pouvez-vous dire avec le cantique :

Au pécheur dont Jésus a payé la rançon,
Dieu la réclame-t-il ? — Oh ! non, mille fois non !

Si tel est le langage de votre cœur, vous donnez gloire à Christ. Vous l'honorez comme votre libérateur et vous pouvez être assuré que ce que vous lui avez confié, il le gardera jusqu'au dernier jour.

Si, au contraire, vous craignez que votre dette ne soit pas payée, et pensez à la payer vous-même par vos propres bonnes actions et vos mérites, vous rejetez réellement Christ, et cherchez à obtenir le ciel sans lui.

Ah ! homme vain, que le Seigneur te délivre d'une semblable illusion ! Car assurément aucune de tes œuvres souillées ne sera jamais reçue dans le trésor du ciel comme paiement de la grande dette du péché.

Mais j'ai confiance qu'il n'en est pas ainsi à votre égard, cher lecteur. J'ai confiance que vous avez des pensées plus humbles et plus saines que de vous imaginer que vous pouvez vous sauver vous-même par quelque chose de vous-même. S'il en est ainsi, laissez-moi vous adresser sérieusement et avec affection à Celui seul qui a payé la dette du pécheur. « Nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés. » Pourquoi voulez-vous douter plus longtemps quand Dieu vous dit cela ? Vous pouvez dire que vous croyez, mais vous savez qu'il est absolument impossible, en même temps, de croire un fait et d'avoir des doutes à cet égard. Si vous avez des doutes au sujet du paiement de votre dette, alors vous ne croyez pas que Christ

l'a payée ; et souvenez-vous que le rejet du Christ comme substitut du pécheur est le grand péché , le péché capital. En effet, Dieu, dans les richesses de sa grâce pour l'homme perdu, a envoyé son Fils unique dans le monde souffrir l'affreux châtiment de la mort pour le péché de l'homme. Et cependant, vous méprisez sa miséricorde, vous dépréciez la mort de Christ, vous la traitez comme insuffisante pour effacer votre péché, et acquitter votre dette, quoique, en réalité, elle soit pleinement suffisante pour répondre aux péchés d'un millier de mondes.

De la sorte, cher lecteur, vous méprisez la grâce de Dieu, vous méprisez ce précieux sang qui « purifie de tout péché, » vous méprisez la parole de Dieu, qui déclare que le sang a fait propitiation pour le péché. Et si vous continuez à rejeter ainsi l'amour de Dieu et la valeur du sang de Christ, et à traiter la parole de Dieu comme si elle était un mensonge, vous serez laissé pour périr dans l'incrédulité ; car il n'y a plus de sacrifice pour le péché, par lequel il puisse être effacé.



Manassé et Amon, rois de Juda.

(2 Rois XXI. 2 Chron. XXXIII.)

Nous voyons encore ici, chers enfants, que la piété n'est pas héréditaire, c'est-à-dire qu'on ne l'hérite pas de ses parents. La piété, comme la foi qui en est le principe, est une grâce individuelle : chacun doit la recevoir et la posséder pour lui-même. Si

c'est pour des enfants une précieuse grâce, un grand privilège que d'avoir des parents pieux et fidèles ; ces enfants ne doivent pas oublier que s'ils doivent en être reconnaissants, ils en sont aussi d'autant plus responsables. La foi et la piété des parents ne sauvent pas les enfants qui, s'ils ne sont pas eux-mêmes fidèles, sont bien plus coupables que ceux qui n'ont pas eu les mêmes avantages. Combien de fois, hélas ! ne voit-on pas que les enfants d'un homme très fidèle, bien loin de lui ressembler, marchent, au contraire, dans le péché et dans l'incrédulité ? C'est ce que nous montre, une fois de plus, l'histoire des rois de Juda : A Ezéchias, qui nous a offert un exemple si remarquable de confiance en Dieu, d'attachement et de dévouement à la volonté du Seigneur, succède son fils Manassé qui, dans le commencement de son règne, nous présente un prince impie, plongé dans toute espèce d'idolâtries et d'iniquités. Il n'avait que douze ans lorsque son excellent père mourut, ce qui fut un grand malheur pour lui, car il ne put pas profiter des conseils et des pieux exemples, que lui aurait donnés Ezéchias, lequel en demandant à l'Éternel un prolongement de jours, alors qu'il était si gravement malade, appuyait sa requête sur ce motif : « Le vivant, le vivant est celui qui te célébrera, comme moi aujourd'hui ; le père conduira ses enfants à la connaissance de la vérité » (Es. XXXVIII, 19). Il ne fut pas donné à ce vrai fils de David, de voir ce souhait de son cœur accompli.

En effet, voici ce que l'Écriture dit de son successeur : « Manassé était âgé de douze ans quand il régna, et il régna cinquante-cinq ans à Jérusalem..... Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, selon les abo-

minations des nations... Il rebâtit les hauts-lieux qu'Ezéchias, son père, avait détruits, et il éleva des autels à Baal, et il fit un bocage comme avait fait Achab, roi d'Israël, et il se prosterna devant toute l'armée des cieus (les astres) et les servit. Et il bâtit des autels dans la Maison de l'Eternel, de laquelle l'Eternel avait dit : C'est dans Jérusalem que je mettrai mon Nom. Et il bâtit des autels à toute l'armée des cieus dans les deux parvis de la Maison de l'Eternel. Et il pratiqua les pronostics et les enchantements, et il établit des évocateurs d'esprits et des diseurs de bonne aventure : il fit de plus en plus ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel pour le provoquer. Et il plaça l'image taillée du bocage qu'il avait fait, dans la Maison de laquelle l'Eternel avait dit à David et à Salomon, son fils : C'est dans cette maison-ci, et dans Jérusalem que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël, que je mettrai mon Nom à perpétuité. Et je ne ferai plus que le pied d'Israël soit vagabond loin du sol que j'ai donné à leurs pères, pourvu seulement qu'ils prennent garde à faire selon tout ce que je leur ai commandé..... Et ils n'écoutèrent point, et Manassé les fit errer pour faire le mal, plus que les nations que Dieu avait détruites devant les fils d'Israël.

« De plus Manassé répandit le sang innocent en grande abondance, jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre bout, outre son péché par lequel il fit pécher Juda, en faisant ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel. » Cependant Dieu l'avait fait avertir par le moyen des prophètes, auxquels ce méchant roi opposait des imposteurs, tout en faisant mourir les fidèles serviteurs du Seigneur. Selon la *tradition* juive, que

nous ne vous présentons pas comme une chose certaine, le prophète Esaïe fut un de ceux qui moururent victimes des fureurs de l'impie Manassé. Cette tradition prétend qu'Esaïe périt d'un affreux supplice, auquel il serait fait allusion dans ces mots de Hébr. XI, 37 : « Ils ont été sciés. » Enfin, pour n'oublier aucune abomination, Manassé brûla ses propres enfants devant les idoles. Alors, par le moyen de ses esclaves les prophètes, voici la sentence que l'Eternel prononça contre ces impiétés : « Parce que Manassé, roi de Juda, a pratiqué ces abominations, et a fait pis que tout ce qu'ont fait les Amoréens....., et qu'il a même fait pécher Juda par ses idoles ; à cause de cela, ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël : Je vais faire venir sur Jérusalem et sur Juda un mal tel, que quiconque l'entendra, les deux oreilles lui tinteront ; et j'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le niveau de la maison d'Achab [c'est-à-dire, je traiterai Jérusalem comme Samarie et la maison d'Achab], et j'écurerai Jérusalem comme on écure un plat ; on l'écure, et on le renverse sens dessus dessous. Et je délaisserai le reste de mon héritage, et je les livrerai aux mains de leurs ennemis, par lesquels ils seront pillés et dépouillés, parce qu'ils ont fait ce qui est mauvais à mes yeux, et qu'ils m'ont provoqué depuis le jour où leurs pères sont sortis d'Egypte jusqu'à ce jour. »

Ainsi l'Eternel parla à Manassé et à son peuple, mais ils n'y firent point attention, en sorte que les jugements dénoncés durent alors tomber sur le roi coupable : « L'Eternel amena contre eux les chefs de l'armée du roi d'Assyrie, qui prirent Manassé dans des broussailles, et le lièrent d'une paire de chaînes d'airain, et

l'emmenèrent à Babylone. » Cela lui arriva la vingt-deuxième année de son règne, et ce fut la fin de la première partie de sa vie : de son idolâtrie et de ses malheurs.

Quand il fut dans l'angoisse, Manassé rechercha la face de l'Éternel, son Dieu, et s'humilia fort devant la face du Dieu de ses pères ; il se repentit de ses crimes et supplia le Seigneur avec larmes, en lui demandant grâce et pardon. Et Dieu écouta sa supplication et voulut bien lui pardonner, donnant ainsi un nouvel exemple de sa grande miséricorde envers les pécheurs repentants. Dieu le fit retourner à Jérusalem où il fut rétabli sur son trône, et Manassé connut que c'est l'Éternel qui est Dieu. Aussi sa conversion fut sincère et durable, car pendant tout le reste de sa vie et de son règne, on le vit produire des fruits convenables à la repentance. Il fit son possible pour abolir l'idolâtrie qu'il avait lui-même introduite : il en purifia la Maison de Jéhovah et Jérusalem. Il rebâtit l'autel de l'Éternel, et y sacrifia des sacrifices de prospérité et de louange. Ainsi il cessa de mal faire et apprit à bien faire ; il se convertit des idoles au Dieu vivant et vrai, dont il rétablit le seul culte véritable, et il invita tout le peuple de Juda à servir l'Éternel, le Dieu d'Israël. C'est dans ces bons sentiments que Manassé mourut, à l'âge de soixante-sept ans, après un long règne, partagé presque également en deux périodes : l'une d'impiété, de cruauté et d'idolâtrie ; l'autre de piété, d'humiliation et de vrai culte de Dieu. Malgré sa repentance, il ne fut pas admis à l'honneur d'être enterré parmi les rois de la maison de David ; mais son corps fut déposé dans un sépulcre qu'il s'était préparé au milieu de ses jardins.

Son fils Amon, qui lui succéda comme quinzième roi de Juda, monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans et ne régna que deux ans. Ce fut un monstre de méchanceté. Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, comme l'avait fait Manassé, son père ; et Amon sacrifia à toutes les images taillées que Manassé, son père, avait faites, et il les servit et se prosterna devant elles. Et il ne s'humilia point devant la face de l'Eternel, comme s'était humilié Manassé, son père ; car lui, Amon, se rendit de plus en plus coupable. Il abandonna l'Eternel, le Dieu de ses pères, et il ne marcha point dans la voie de l'Eternel. — Abandonner Dieu et sa Parole, tel est, chers enfants, pour tous ceux qui ont été instruits dans la connaissance de la vérité divine, la cause de leur démoralisation croissante et de leurs progrès souvent effrayants dans la voie de l'impunité, parce que Dieu finit par abandonner aussi ceux qui l'abandonnent et que, sans Lui, on ne peut plus faire que le mal. Ecoutez donc avec une sérieuse attention ces paroles que le Seigneur adressait jadis à son ancien peuple, par la bouche de Hazaria, fils de Hoded, qui, animé de l'Esprit de Dieu, sortit au-devant du roi Asa, et lui dit : « Asa, et tout Juda et Benjamin, écoutez-moi : L'Eternel est avec vous, tandis que vous êtes avec lui ; et si vous le cherchez, vous le trouverez ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera aussi » (2 Chron. XV, 2).

La fin d'Amon fut bien triste.

Deux années de règne avaient suffi pour combler la mesure de ses crimes et pour amener le temps de sa punition. Ses serviteurs conspirèrent contre lui et le firent mourir dans sa maison, mais le peuple dont il

avait favorisé les désordres et le penchant à l'idolâtrie, le vengea en faisant périr ses meurtriers. Comme son père, il ne fut pas enterré dans le tombeau des rois, mais dans son sépulcre, au jardin de Huza.

QUESTIONS SUR «MANASSÉ ET AMON, ROIS DE JUDA»

1. Manassé hérita-t-il de la foi et de la piété de son père Ezéchias ?
2. Quel âge avait-il quand il perdit son père et lui succéda ?
3. Dans quel but, entr'autres, Ezéchias fort malade avait-il demandé à Dieu de prolonger ses jours ?
4. Ce souhait de son cœur fut-il accompli ?
5. Quel fut le principal péché de Manassé ?
6. Jusqu'où fit-il des autels aux faux dieux ?
7. Que fit-il de plus à Jérusalem ?
8. Qui, d'après la tradition juive, fut victime des fureurs de Manassé, et de quel supplice serait-il mort ?
9. Qu'est-ce que l'Éternel prononça contre Manassé et contre son peuple, par le moyen des prophètes ?
10. Quel cas firent-ils de ces menaces ?
11. Qu'arriva-t-il alors à Manassé ?
12. A quelle époque fut-il emmené à Babylone ?
13. Que fit-il quand il fut dans l'angoisse ?
14. Comment Dieu répondit-il à sa supplication ?
15. La conversion de Manassé fut-elle sincère et durable ?
16. Que fit-il pendant le reste de sa vie ?
17. A quel âge mourut-il ?
18. Qui lui succéda et que fut-il ?
19. En quoi imita-t-il son père et en quoi ne l'imita-t-il pas ?
20. D'où venait ce méchant train de vie ?
21. Comment mourut Amon ?



Simon, le sot.

(Suite de la page 236.)

— Auguste, me dit ma grand'mère, quelques jours après la guérison de Simon, aimes-tu toujours les histoires autant qu'autrefois ?

— Oh ! grand'maman, répliquai-je, comment peux-tu me demander cela ? tu dois savoir combien je les aime.

Mon plus grand plaisir, en effet, était de m'asseoir, la veillée, sous le vaste manteau de notre cheminée de cuisine, à écouter attentivement quelque-une de ces délicieuses histoires de ma grand'mère. Elle avait une certaine manière charmante de raconter, et le pouvoir d'intéresser vivement ses auditeurs au sujet de son récit ; et elle n'avait qu'à prononcer le magique « il y avait une fois » pour s'assurer aussitôt la plus profonde attention. J'ai, depuis lors, souvent essayé de raconter quelques-unes de ces histoires à mes enfants ; mais, quoique je me les rappelasse fort bien, je ne pouvais jamais leur donner le ton et l'esprit qui étaient particuliers à ma grand'mère, et qui nous firent souvent oublier à tous les deux que l'heure de m'aller coucher était passée depuis longtemps.

Ma grand'mère parut satisfaite de la joie que j'exprimais à la perspective d'une histoire, et dit :

— Tu inviteras les méchants petits compagnons que tu fréquentes à venir ici demain soir, car je veux vous raconter à tous une histoire.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'eus l'air

gauche et embarrassé en communiquant le message de ma grand'mère à mes camarades, qui accueillirent l'étrange invitation avec un éclat de rire général. Ils croyaient à une mystification ; mais, sur l'assurance réitérée que je leur donnai de la sincérité de mon message, ils commencèrent à croire que cela devait être tout de bon, et devinrent pour le moins aussi embarrassés que moi, mais finalement ils consentirent à accepter.

Le lendemain soir, notre cuisine présentait un curieux spectacle. Une demi-douzaine d'enfants sales, mal vêtus, étaient assis en rond devant un feu flamboyant, paraissant plutôt honteux d'eux-mêmes, et jetant des regards furtifs sur les objets, nouveaux pour eux, dont ils étaient entourés. Ma grand'mère s'assit dans son vieux fauteuil au coin de la cheminée ; les domestiques aussi avaient leur place près du feu ; et celui qui, maintenant, vous raconte cette histoire, était assis au milieu de ses compagnons.

Quand nous fûmes tous prêts, ma grand'mère commença ainsi : « Il y a quelques années, notre beau pays d'Alsace, aujourd'hui si fertile et paisible, avait une apparence de tristesse et de désolation. Les ennemis de notre pays l'avaient envahi, et le traitaient en province conquise ; on ne voyait que feu et pillage dans toute la contrée. Survinrent les alliés, résolus de nous faire payer chèrement la paix qu'ils prétendaient nous donner. Leurs troupes traitèrent nos paysans avec la plus grande cruauté et injustice. Personne n'était en état de leur résister ; il fallait porter ce joug blessant, et cacher les larmes qu'arrachaient l'humiliation et la souffrance. De temps en temps on aurait pu voir, parmi les

campagnards opprimés, quelque vieux vétéran de Napoléon dont les yeux humides brillaient soudain d'un désir de vengeance, en considérant la domination de fer de ces hommes qui, plus d'une fois, s'étaient enfuis sur le champ de bataille, devant nos armes victorieuses ; mais on imposait silence et soumission à la pointe de la baïonnette. Au nombre de ces vétérans était le père de Simon. C'était un vieux soldat de la République, qui avait combattu dans les rangs victorieux à Jemmapes. Ayant été blessé à la bataille de Wagram, il fut obligé de se séparer de ses compagnons d'armes, de retourner à ses occupations agricoles, et de quitter l'armée au moment de sa marche triomphante à travers l'Europe. Un bout de ruban rouge fané et des blessures furent tout ce qu'il rapporta du camp, mais cela lui suffisait ; et quand, le soir, accompagné de son fils, il revenait des champs, sa vieille casquette militaire fièrement posée sur sa tête, on aurait pu croire qu'il revenait d'une victoire.

» Durant les soirées d'hiver il était bien venu de chacun, car tous aimaient à entendre les histoires des batailles qu'il avait aidé à gagner, et qu'il n'était jamais fatigué de décrire. Il aimait particulièrement à s'arrêter sur chaque incident de cette mémorable journée, où Napoléon le fit avancer, de même que quelques autres, hors des rangs de ses camarades, et lui mit sur la poitrine cette croix qu'il estimait si hautement. Et à cet endroit de son récit, sa voix était presque étranglée par l'émotion.

» Aussi vous pouvez bien vous figurer, mes chers enfants, avec quelle amertume d'âme il apprit que les Russes n'étaient qu'à quelques kilomètres de notre vil-

lage ; et, la rougeur au front, il déclara en brandissant sa bêche qu'il tuerait le premier ennemi qui poserait le pied sur la commune. Mais au bout de quelques minutes, le souvenir de sa faiblesse fit échapper l'arme défensive de ses mains, et il retomba dans un morne silence.

» Quant à Simon, il fut toujours un aimable garçon ; il était un peu timide, comme à présent, mais il jouissait d'une bonne santé et de toute sa raison. Il aimait et admirait son père, tout en cherchant à réprimer son imprudente ardeur, laquelle, craignait-il, leur attirerait une fois ou l'autre de graves malheurs. Ces douces remontrances déplaisaient parfois au vieux soldat, il accusait son fils de poltronnerie et de lâcheté ; mais il ne tardait pas à reconnaître la sagesse de ses conseils, et l'affection qui unissait le père et le fils était très touchante, et tout aurait bien été si celui-là eût toujours tenu compte des conseils de son fils.

» Un matin, comme le vieux soldat allait à l'ouvrage, il vit une pauvre femme assise au bord du chemin, qui se lamentait. Lui ayant demandé la cause de son chagrin, il apprit que deux soldats russes, en partie de pillage, étaient entrés de force chez elle, et s'étaient emparés de sa chèvre blanche, dont le lait, avec un peu de pain, était sa seule subsistance.

» Exaspéré de cette cruauté, le vieux Simon s'écria : — Vils coquins ! je le leur ferai payer ! — Au même instant, une troupe de soldats étrangers venant à passer, dans l'excitation où il se trouvait, il fondit sur leur chef, le saisit à la gorge, et le jeta dans un fossé au bord de la route.

» L'imprudence de cette action, et la folie qu'il y

avait d'insulter un puissant ennemi, devaient bientôt être prouvées. Les soldats saisirent immédiatement le vieux Simon, et, la baïonnette au fusil, ils le ramenèrent au village. Conduit devant le commandant, auquel le soldat outragé avait fait sa plainte, il ne chercha pas à nier ce qui s'était passé, mais il tâcha simplement de rectifier les exagérations du plaignant, qui, certain de l'appui de ses camarades, n'avait pas craint de rendre les circonstances aussi aggravantes que possible. Avouant qu'il avait été poussé par un accès de colère à commettre cet acte téméraire, le vieux Simon, oublieux de sa propre cause, plaida celle de la pauvre femme.

» En l'entendant, le commandant fut vivement frappé de cette manière simple et droite de présenter les faits, et prit aussitôt un grand intérêt au vieux soldat. Il prononça contre lui la peine la plus légère qui fût en son pouvoir ; de sorte qu'au bout de quelques heures d'emprisonnement le père Simon, mis en liberté, put regagner sa demeure, et rassurer sa femme qui était dans un état de grande angoisse ; car elle venait d'apprendre par ses voisines qu'on avait vu son mari traverser le village, escorté d'un détachement de soldats.

» Mais les soldats étaient loin d'être satisfaits de la peine légère appliquée par leur supérieur. Ils furent offensés de l'air assuré et fier avec lequel le prisonnier relâché passa devant eux ; et par-dessus tout, ils le détestaient à cause de ce petit ruban bleu, orgueilleusement étalé sur sa poitrine, et qui leur rappelait d'humiliantes défaites qu'ils auraient volontiers voulu oublier. Aussi leur chagrin fut grand, en s'apercevant que leur espoir de voir le vieux Simon humilié était si com-

plètement déçu, grâce à la générosité du commandant. Cette défaite, augmentant leur désir de vengeance, ils résolurent de se donner eux-mêmes la satisfaction qu'ils désiraient. Ils n'attendirent pas longtemps pour exécuter leurs noirs desseins ; en effet, le soir du même jour devait leur fournir une favorable occasion. Le jeune Simon s'était rendu pour affaires à la ville voisine, il ne devait rentrer qu'assez tard dans la nuit ; et ses parents avaient été chercher dans le repos l'oubli des troubles et des angoisses de la journée. Ce n'était pas encore tard — seulement neuf heures ; mais les villageois avaient alors, comme maintenant, l'habitude de se retirer de bonne heure, et tout était tranquille dans le village. Soudain on aurait pu voir quelques hommes à la figure sinistre, rôdant furtivement autour de la chaumière du vieux Simon. Ils portaient des gerbes de paille et des fagots de bois qu'ils empilèrent contre la porte. Alors l'un d'eux, qui était muni d'une torche allumée, la jeta parmi les matériaux inflammables, et quand ils se furent assurés que leur œuvre de destruction réussissait selon leur souhait, ils s'enfuirent et se dispersèrent de côtés et d'autres.

(La suite au prochain numéro.)



« **Jésus seulement.** »

Il y a quelque temps, je fus appelé pour affaires à la demeure d'une dame âgée. A mon arrivée je fus introduit dans sa chambre où je la trouvai absorbée dans la lecture d'un journal. Comme mon ouvrage

pouvait se faire sans la déranger, elle poursuivit tranquillement sa lecture. Lorsque j'eus fini, cette pensée me traversa subitement l'esprit : « Si mon Seigneur et Maître était ici, il ne quitterait pas cette chambre sans y avoir exposé le chemin de la vie éternelle. » Oh ! non, Jésus, tu étais trop plein de grâce et d'amour pour cacher jamais ta lumière aux pauvres pécheurs, pour lesquels tu étais venu souffrir et mourir. Comme je réfléchissais au moyen d'entamer une conversation, j'aperçus une très grande Bible. Je m'en approchai et, tout en la feuilletant, je dis à la dame : « Vous avez-là un bien ancien et précieux livre. » Elle répondit très poliment :

— Oui, ce livre est depuis nombre d'années dans notre famille.

Vraiment ! alors je suppose que vous comprenez quelque chose de son contenu ?

— Je le devrais, répondit-elle.

Je continuai : — J'ai à vous faire une question très sérieuse, et je serais heureux si vous pouviez y répondre.

— Oh ! dites-la-moi, j'essayerai d'y répondre de mon mieux.

— Il y a quelque temps je fus préoccupé par la pensée solennelle de comparaître devant Dieu. Or, dussé-je mourir avant ce soir, pouvez-vous me dire de quelle manière je pourrais me tenir devant Dieu sauvé et justifié ?

Après une pause de quelques secondes, elle répondit : — Je ne connais pas d'autre moyen, si ce n'est de garder les dix commandements.

— Mais, répliquai-je, je me souviens d'avoir lu dans

la Bible : « Nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi. »

— Ah ! mais, un instant, reprit-elle, cela ne signifie-t-il pas la loi cérémonielle ?

— Eh bien, je ne le pense pas ; mais s'il en est ainsi, répondis-je, je crains de dire que la loi morale ou cérémonielle soit le fondement de la justification d'un pécheur devant Dieu.

Elle dit : — Je crains que vous n'ayez tort.

Je poursuivis : — Je me souviens d'avoir lu dans la Bible : « Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. » Or, pouvez-vous me dire pour quel sujet le Fils de Dieu vint dans le monde ?

— Il vint, reprit-elle, mourir pour les pécheurs, et si vous croyez en lui et gardez les commandements, je crois que tout ira bien pour vous.

— Mais, dis-je, je me souviens d'avoir lu dans la Bible (et cherchant Actes XIII, 39, je lus) : « Par lui (Jésus), tous ceux qui croient sont justifiés de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse. »

En entendant ce passage, elle parut quelque peu embarrassée pour répondre. Alors je m'écriai : « Je suis ici à vous demander le chemin de la vie éternelle, mais ne me dirigez-vous pas mal ? D'abord, vous me dites de garder les dix commandements. Ensuite, vous me dites de croire en Jésus, puis de garder les commandements ; mais Dieu dit ici que si je crois en Jésus je suis justifié de tout ce dont je ne pourrais être justifié par la loi de Moïse. Quelles paroles dois-je croire, les vôtres ou celles de Dieu ? Elle répondit timidement : « Croyez les paroles de Dieu. »

— Oh ! dis-je, je croirai les paroles de Dieu ; ce sont les paroles de la vie. Je suis sauvé en les croyant, et j'irai au ciel ; Dieu le dit. Que c'est réjouissant ! Que c'est consolant ! Oh ! l'amour de Dieu ! Ne seriez-vous pas heureuse si vous saviez que maintenant vous êtes pardonnée et sauvée ?

Elle répondit avec anxiété : « Oh ! oui. »

Je continuai : — Prenez donc tout de suite devant Dieu la place d'une pécheresse. Dieu dit : Crois en Jésus et tu seras sauvé. Mais *Jésus seulement*, il faut s'en souvenir.

Avant de nous séparer elle m'informa qu'elle approchait des quatre-vingts, qu'elle avait fréquenté le temple nombre d'années et avait possédé la Bible dès son enfance. Cependant malgré tous ces avantages elle ignorait, comme tant d'autres, tout aussi favorisés qu'elle, cette vérité qu'« un homme n'est pas justifié par des œuvres de loi, » ni par des œuvres et Christ, mais que s'il est sauvé, tout pécheur ne peut l'être que par JÉSUS SEULEMENT. Il est à peine nécessaire de dire que je fus heureux et reconnaissant de cette entrevue. Ce fut un de ces moments dans la vie qu'on n'oublie pas facilement. « L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, » coupa tout autre appui, dissipa toutes les difficultés, trancha toute question et mit en évidence JÉSUS SEULEMENT !



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Ecritures.

(Suite de la page 240.)

VI.

TU L'AS FAIT UN PEU MOINDRE QUE LES ANGES.	Héb. II, 7.
L'Homme	Jean XIX, 5.
L'Homme, Christ, Jésus	I Tim. II, 5.
Un Homme, approuvé de Dieu	Act. II, 22.
Le second Homme, le Seigneur venu du ciel	I Cor. XV, 47.
Le Fils de l'homme	Marc X, 55.
Le Fils d'Abraham	Mat. I, 1.
Le Fils de David	Mat. I, 1.
Le Fils de Marie	Marc VI, 5.
Le Fils de Joseph (réputé)	Jean I, 45.
La Semence de la femme	Gen. III, 15.
La semence d'Abraham	Gal. III, 16, 19.
De la semence de David	Rom. I, 5.

VII CHRIST COMME SERVITEUR

VOICI, JE VIENS POUR FAIRE, Ô DIEU, TA VOLONTÉ	Héb. X, 9.
Le petit Enfant	Luc II, 12.
L'Enfant	Es. VII, 16.
Le petit Enfant	Mat. II, 20.
L'Enfant né	Es. IX, 6.
L'Enfant Jésus	Luc II, 45.
Son fils premier-né	Luc, II, 7.
L'Envoyé du Père	Jean X, 56.
L'Apôtre	Héb. III, 1.
Un Prophète	Act. III, 22, 25.

Un grand Prophète	Luc VII, 16.
Le Prophète de Nazareth	Mat. XXI, 11.
Un Prophète puissant en œuvre et en parole	Luc XXIV, 19.
Un Esclave	Phil. II, 7.
Le Serviteur du Père	Mat. XII, 18.
Mon Serviteur, Israël	Es. XLIX, 5.
Germe, mon Serviteur	Zach. III, 8..
Mon Serviteur juste	Es. LIII, 11.
Un Serviteur de ceux qui dominent	Es. XLIX, 7.
Le Nazaréen	Mat. II, 25.
Le Charpentier	Marc VI, 5.
Le Fils du Charpentier (réputé)	Mat. XIII, 55.
(Il s'est humilié Lui-même..... jusqu'à la mort.)	
Un Etranger et un homme de dehors	Es. LXIX, 8.
Un Homme de douleurs	Es. LIII, 5.
Un ver et non point un homme	Ps. XXII, 6.
Maudit de Dieu ou la malédiction de Dieu	Deut. XXI, 25.

(A SUIVRE, D. V.)

Genèse VIII, 9.

« Lorsque la colombe s'échappa de l'arche, elle trouva partout la terre inondée; elle chercha en vain sur cette mer immense un endroit pour reposer son aile, et tremblante d'effroi elle revint à l'arche! O mon âme! jetée dans ce monde impur et dangereux, toi aussi, tu ne sais où poser ton pied. Partout de la boue qui la souillerait, des épines qui la déchireraient... Envole-toi comme la colombe, reviens dans l'arche du salut! »



La venue du Seigneur.

(1 Thess. IV, 15-18.)

Tu vas venir
 Jésus, ravir
 Les tiens par ta puissance.
 Ils te verront,
 Ils accourront
 En ta sainte présence.

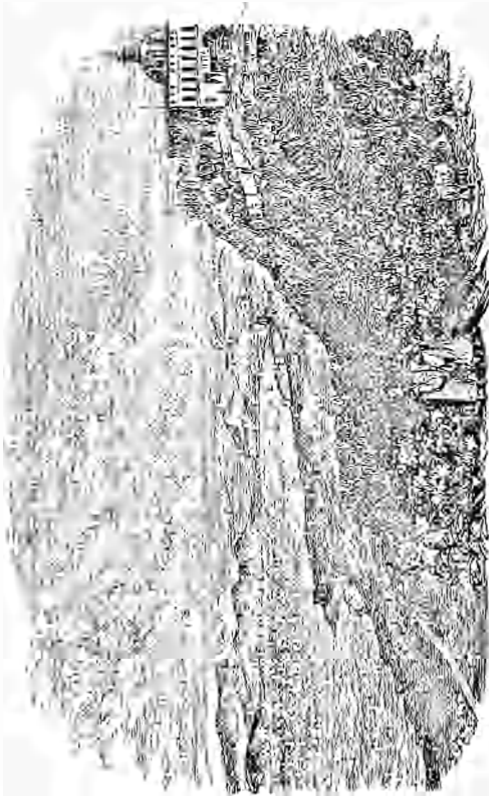
Morts et vivants,
 Tous les croyants,
 Entendront la trompette.
 Oh ! qu'à genoux
 Chacun de nous
 Pour ce beau jour s'apprête.

Oui, tu prendras,
 Introduiras
 Toi-même, ton Eglise
 Auprès de Dieu,
 Dans le saint lieu
 De la gloire promise.

Déjà s'entend
 Le cri disant :
 « Voici l'Époux ! Victoire ! »
 Au rendez-vous
 Saints, hâtons-nous !
 Jésus paraît en gloire.

J.-A. ***





UN MONASTÈRE EN ORIENT.

Le potage roux.

« Donne-moi, je te prie, à manger de ce roux ; car je suis las »
(Genèse XXV, 50).

« En Carême, les moines du monastère de Rabban, en Chaldée, n'avaient point de viande, mais j'acceptai avec reconnaissance un bol de lentilles rouges, préparées en potage appelé Ades. C'est probablement le même terme que les Adesh de l'Écriture, mot employé dans l'original hébreu, pour signifier le potage roux pour lequel Esaü vendit son droit d'aînesse à son frère Jacob. L'Ades en question était extrêmement savoureux, et son odeur très appétissante pour un homme affamé. Son goût ressemblait fort à ce luxe bien connu des matelots, la soupe aux pois. »

(*Ninive, par Fletcher.*)



Simon, le sot.

(*Fin de la page 258.*)

« La torche flamboyante ne tarda pas à embraser la paille légère et les fagots de branches sèches ; un épais nuage de fumée noire s'éleva, et il en jaillit bientôt de brillantes flammes rouges. La chaumière étant construite en bois, comme le reste du village, ne pouvait pas résister longtemps à l'élément destructeur. Au bout de quelques minutes, tous les habitants de l'endroit étaient réveillés en sursaut par ce terrible cri : « Au

feu ! au feu ! » Ils accoururent de toutes parts avec des seaux qu'on remplissait à la source voisine et qu'on se passait de mains en mains, mais tous leurs efforts pour empêcher le feu de s'étendre furent vains.

» Les deux vieillards n'avaient pas été réveillés par la fumée et les flammes, et personne n'osait pénétrer dans la chaumière embrasée. Ils n'entendirent pas les cris d'avertissement, et l'on commençait à craindre qu'ils ne fussent bientôt suffoqués par la fumée. Alors plusieurs voix s'écrièrent : « Sauvez-les, sauvez-les ! » mais il ne se trouva personne d'assez courageux et confiant en Dieu pour exposer sa vie dans une tentative qui, en apparence, semblait inutile.

» Mais, voici, l'on vit accourir un jeune homme pâle de terreur, et dont les yeux hagards avaient l'air de chercher quelque objet aimé. C'était Simon qui arrivait de la ville. Ne trouvant pas ses parents parmi la foule, il s'élança avec l'énergie du désespoir et disparut dans le foyer de l'incendie. Il trouva sa mère qui cherchait à tâtons, mais sans succès, à échapper à l'horrible sort d'être brûlée vive. Doué de cette force surhumaine que communique un pressant danger, il la saisit dans ses bras et parvint à regagner le grand air. Après avoir remis entre bonnes mains son précieux fardeau, il retourna encore dans le feu pour essayer de sauver son père. Mais cette fois ses efforts furent moins heureux. Plusieurs secondes s'écoulèrent : un silence de mort régnait parmi la multitude assemblée, et tous les yeux étaient fixés avec anxiété sur le théâtre de l'incendie. A la fin on vit le jeune Simon luttant au milieu des flammes, couvert de sang et de suie. Il paraissait épuisé, et chancelait sous le poids qu'il portait. C'était

le corps de son père ; mais, hélas ! sans trace de vie, raide mort. Dans son empressement à l'emporter, il ne s'aperçut pas que ce n'était plus qu'un cadavre ; il le posa doucement à terre et tomba dans les bras que lui tendait sa mère. Les forces qui l'avaient soutenu l'abandonnaient, et il s'évanouit.

» Il demeura longtemps dans cet état. Quand il fut revenu à lui-même, il passa lentement sa main sur son front, regarda autour de lui d'un air étonné, comme s'il se réveillait d'un songe ; et ses yeux s'étant arrêtés sur le corps pâle et inanimé de son père, il éclata de rire, d'un rire sauvage et insensé. Pauvre Simon ! il avait perdu les sens ; et, depuis lors, il a toujours été le pauvre idiot que vous voyez parcourant nos rues, le regard fixe et la démarche incertaine. Pour ceux qui ne connaissent pas les particularités de son histoire, Simon, le sot, n'est qu'un objet de compassion ; mais pour quiconque en sait quelque chose, le pauvre idiot est un héros, digne d'admiration autant que de pitié.»

Ici ma grand'mère s'arrêta. Sa voix émue avait touché les cœurs les plus durs, et plusieurs d'entre nous pleuraient amèrement. Quand nous nous séparâmes, c'était avec le cœur rempli de honte sur notre conduite passée, et d'affection mêlée d'admiration pour celui qui, auparavant, avait été notre victime.

Depuis lors Simon ne fut plus exposé au moindre désagrément de notre part. Pendant quelque temps il montra bien encore sa terreur habituelle à l'approche de ses ennemis d'autrefois ; mais il vit bientôt qu'il n'avait plus rien à craindre, et alors il commença à nous regarder comme des amis. Depuis le récit de ma grand'mère, Simon était à nos yeux un tout autre per-

sonnage. Au lieu de le poursuivre de nos risées et de toutes les insultes que nous pouvions imaginer, nous rivalisions les uns les autres à lui donner quelque marque d'affection ; et il n'était pas un ingrat. De bonne heure il avait appris à connaître et à aimer son Sauveur, et, quoiqu'il fut privé de la lumière de la raison, il avait cependant éprouvé la salutaire influence de la grâce. Il n'était pas sujet à ces élans de sauvagerie que l'on ne voit que trop souvent chez ceux qui sont affligés de cette infirmité d'esprit, laquelle était, pour lui, bien adoucie par les tendres soins dont sa mère l'entourait.

Sa douceur, même quand il était en butte à nos provocations, était d'autant plus louable qu'il n'avait pas la raison pour gouverner son caractère ; tandis que notre conduite à son égard, avant le récit de ma grand'mère, était un triste commentaire de la dépravation de l'esprit naturel de l'homme. Et l'on ne rencontre que trop fréquemment des enfants qui trouvent leur plaisir à tourmenter et à persécuter de pauvres malheureux. J'aime à croire, mes jeunes lecteurs, que vous ne vous rendrez jamais coupables d'une semblable cruauté. Mais si cette pénible vérité produit en vous, comme je l'espère, une juste horreur de tant de méchanceté, laissez-moi vous rappeler aussi que celle-ci n'est qu'un des terribles traits qui caractérisent cette nature que nous avons tous héritée du premier Adam ; et, bien que cette nature puisse être plus ou moins tenue en bride et modifiée par l'habitude, l'éducation, l'exemple ou telle autre circonstance, elle est absolument la même en nous tous. Réfléchissez-y, cher lecteur. Vous êtes capable de cette même conduite qui, vue chez les au-

Ires, vous paraît si affreuse. Cela vous est bien dur à croire, peut-être ; mais c'est vrai, parce que la parole de Dieu prouve qu'il en est ainsi. La grâce seule peut vous délivrer de la puissance de cette vieille nature, car c'est par la grâce seule que vous pouvez revêtir une *nouvelle* nature. Vous ne pouvez pas *perfectionner* la vieille, vous ne pouvez pas l'améliorer ; vous pouvez la cacher, la surveiller, la comprimer, en voir peut-être toute la laideur, mais vous ne pouvez pas la *changer*. Elle est là, et *Dieu la voit comme elle est*. Avec cette nature vous ne pourrez jamais entrer au ciel. Ce n'est qu'en allant à Christ, comme un pécheur perdu, ce n'est qu'en croyant en Lui qui a répandu son précieux sang qui PURIFIE DE TOUT PÉCHÉ, ce n'est qu'en vous appuyant sur Lui sans perdre un moment de plus à vouloir vous rendre meilleur, mais tel que vous êtes, sans force et incapable d'aucun bien soit par nature, soit en pratique, ce n'est qu'ainsi que vous pouvez être sauvé.

Pauvre Simon ! l'épouvante de cette nuit, où sa paisible demeure fut détruite par la vengeance des soldats, avait bouleversé sa raison. Son cœur affectueux avait été comme percé d'un dard quand ses yeux s'arrêtèrent sur le cadavre de ce père qu'il avait tant aimé, et pour lequel il avait exposé si courageusement sa vie en cherchant à le sauver ; la fraîcheur de la jeunesse fut pour lui tournée en amertume, son adolescence fut un naufrage, et son esprit une ruine ; mais tant de calamités ne pouvaient porter atteinte à son salut, ni le séparer un seul instant de l'Ami éternel et invariable dont le sang l'avait racheté. Et finalement ce fut, sans doute, ce même Ami qui mit fin à toutes les persécutions qu'il

endurait, et qui fit de ses ennemis ses amis fidèles et ses admirateurs.

Bien des années plus tard, celui qui vous raconte ces faits voulut revoir son village natal, après une longue absence. Il n'oublia pas de s'informer du pauvre Simon auprès du maître de l'hôtel où il était descendu. On lui apprit que le pauvre idiot était mort depuis dix ans, sans avoir jamais recouvré l'usage de sa raison ; ce qui, du moins, n'avait nullement affecté sa foi et son espérance. Assuré par l'Esprit, demeurant en lui, d'une vie que ni tribulations, ni pouvoir de cette terre ne sauraient détruire, appuyé par la foi sur CELUI dont le sang l'avait lavé de tout péché, il soupirait après le délogement. Sa mère l'avait précédé de peu de temps, et son Ami compatissant, son Sauveur, ne voulait pas le laisser seul dans le désert. Son tour vint bientôt, et dans ses derniers moments on voyait que sa seule joie était de savoir qu'il allait contempler face à face son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, duquel, par grâce, il avait goûté le grand amour, malgré l'obscurité mentale qui, de si bonne heure, avait fait de sa vie ici-bas un songe agité, une mort vivante ! — Aussi pour lui quel beau réveil, quel doux repos ! Et cela parce que, dans sa jeunesse, il fut amené par grâce à croire au Seigneur Jésus-Christ.



Le Prophète Esaïe.

Es. VI.

Sous le règne d'Ezéchias, le peuple de Juda jouissait d'un temps de grâce particulier, pendant lequel plusieurs prophètes annonçaient avec beaucoup de zèle les conseils et la volonté de Dieu et faisaient entendre, touchant le Messie, sa venue, sa vie, ses souffrances et son règne, des prophéties plus claires, plus magnifiques et en plus grand nombre que tout ce qu'on avait ouï sur ce sujet (sauf peut-être dans les Psaumes), avant cette époque. Entre tous ces hommes de Dieu, le prophète Esaïe se distingue, non-seulement par la majesté de son style et par la sublimité de ses pensées, dans lesquelles on ne saurait méconnaître l'inspiration divine, mais encore et surtout par le grand nombre et la clarté des prophéties qu'il a prononcées touchant les temps du Nouveau Testament. — Comme nous l'apprend le premier verset de son livre, Esaïe prophétisa successivement sous quatre rois de Juda : Hozias, Jotham, Achaz et Ezéchias, conséquemment pendant environ soixante ans : il aurait donc atteint un âge fort avancé, au moins quatre-vingt-dix ans. On pourrait même conclure de ce qui est dit dans 2 Chron. XXXII, 32, qu'il survécut à Ezéchias, puisqu'il aurait écrit l'histoire de son règne. Comme nous l'avons dit dans notre dernière Etude, à en croire la tradition juive et chrétienne, Esaïe aurait vu encore le commencement du règne de Manassé qui l'aurait fait mettre à mort. D'après une autre tradition, Esaïe était allié à la race royale ; ses rela-

tions assez intimes avec la cour viennent à l'appui de cette tradition.

Son nom signifie : *le salut de Dieu* ; il était fils d'A-mots. Il semble avoir toujours demeuré à Jérusalem, où il était marié, et où il avait au moins deux enfants (VII, 3 ; VIII, 3, 4). Il est encore nommé comme auteur de deux ouvrages historiques : l'un sur Hozias (2 Chron. XXVI, 22) ; l'autre sur Ezéchias, dont nous avons déjà parlé. Son livre est le plus considérable de tous les livres prophétiques. Aucune poésie, en aucune langue, n'approche de la beauté, de la sublimité de plusieurs chapitres de cette Prophétie, entr'autres de ce magnifique début, même dans nos imparfaites versions. Ecoutez-le et apprenez-le par cœur, chers enfants : « Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car l'Éternel a parlé, disant : J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, mais ils se sont rebellés contre moi. Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; mais Israël n'a point de connaissance, mon peuple n'a point d'intelligence. »

Il semble que le chapitre VI^m nous décrit la scène imposante et soleunelle de la vocation d'Ésaïe à l'office ou à la mission de prophète. L'année dans laquelle mourut le roi Hozias, Ésaïe est transporté en vision dans le temple de Jéhovah : là il vit le Seigneur assis sur un trône éminent et élevé, et les pans de son manteau remplissaient le temple. Des Séraphins debout l'entouraient ; ils avaient chacun six ailes : de deux ils se couvraient la face, et de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et ils s'entreprépondaient, disant : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire. Et les poteaux des

seuils furent ébranlés à la voix de ce chœur, et la maison se remplit de fumée.

Sur cette vision remarquable, nous avons, d'abord, deux choses à vous dire. Premièrement, l'Écriture nous apprend quel est Celui qui apparaît ici au prophète éfrayé, Celui qui est appelé le Seigneur, l'Éternel des armées, Celui qui est l'objet des louanges et des adorations des Séraphins, comme étant le Dieu trois fois saint. Dans le XII^mo chapitre de son Évangile, versets 39 à 41, Jean, après avoir déclaré que les Juifs ne pouvaient croire, parce que la terrible sentence qu'Ésaïe avait mission de proclamer et qui se trouve à la fin de ce chapitre VI^mo, commençait à s'exécuter sur eux, Jean ajoute : « Ésaïe dit ces choses, quand il vit sa gloire et qu'il parla de Lui ; » — de Lui, c'est-à-dire de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. C'est Lui qui apparaît ici dans une majesté ineffable aux yeux étonnés du fils d'Amos. Quant à Dieu le Père, nul ne l'a vu, ni ne le peut voir : ici, comme dans toutes les autres occasions où, dans l'Ancien Testament, la Divinité se manifeste sous une forme humaine, ou sous une apparence visible quelconque, c'est toujours du Fils qu'il s'agit, de Celui qui devait un jour être manifesté en chair et qui a paru ici-bas comme un homme, l'Homme Christ-Jésus, étant sur la terre l'image ou le portrait de Dieu, tellement qu'il pouvait dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père. » Voilà le Sauveur qui nous convenait, le Sauveur avec lequel vous avez affaire, chers enfants, si vous voulez échapper à la colère qui vient. Il ne repousse jamais celui qui vient à Lui.

En second lieu, que sont les Séraphins, dont il est ici question ? Ce sont évidemment des anges d'un rang

élevé dans la hiérarchie ou l'ordre de ces messagers célestes. Ce n'est que dans ce chapitre VI (vers. 2 et 6) que leur nom est mentionné dans les Ecritures. En hébreu, ce même nom, qui se trouve dans Nombr. XXI, 6, 8 ; Deut. VIII, 15 ; Es. XIV, 29 ; XXX, 8, y signifie toujours *des serpents brûlants*. Peut-être ce mot *brûlants*, appliqué à ces anges, a-t-il pour but de signaler l'*ardeur* de leur zèle et de leur amour pour le Seigneur.

Quel fut l'effet produit par cette glorieuse vision sur l'esprit d'Esaië ? Voici la réponse de la Parole, dans la bouche du Prophète : « Alors je dis : Malheur à moi ! c'en est fait de moi, car je suis un homme aux lèvres souillées, et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées ; et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées ! » La vue de la gloire du trône de Dieu inspire à Esaië la plus profonde terreur, parce qu'elle fait ressortir, dans sa conscience, son extrême indignité, son état de péché en présence de Celui qui a les yeux trop purs pour voir le mal et qui est le Saint, le trois fois Saint. Comment lui, homme pécheur et mortel, pourrait-il subsister devant le Seigneur ? N'est-il pas écrit : « Nul ne peut voir la face de Dieu et vivre » (Exode XXXIII, 20) ? Aussi Manoah disait-il à sa femme, quand il eut connu que c'était l'Ange de l'Éternel qui leur était apparu : « Certainement nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu » (Juges XIII, 22). Esaië est donc épouvanté, la conscience de ses souillures lui fait croire que c'en est fait de lui et qu'il va périr. De même Simon Pierre, lorsque, à la vue de la pêche miraculeuse, il a compris que Jésus est le Seigneur, se jette à ses genoux, en s'écriant : « Seigneur ! retire-toi de

moi ; car je suis un homme pécheur. Car la frayeur l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui » (Luc V, 8, 9).

De même encore Jean, quoiqu'il fût le disciple que Jésus aimait, ayant vu en esprit, dans l'île de Patmos, le Seigneur Jésus dans sa majesté de Juge, tomba à ses pieds comme mort (Apoc. I, 9-17).

Souvenez-vous-en bien, chers enfants, l'homme naturel ne peut pas subsister devant Dieu. C'est impossible parce que Dieu est Saint, Saint, Saint, et que tout homme, jeune ou vieux, est pécheur et rien que pécheur. Comment donc pouvons-nous nous approcher de Dieu ? Comment pouvons-nous demeurer avec Lui ? C'est ce que la suite de notre chapitre va nous apprendre : « Mais l'un des Séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon ardent qu'il avait pris sur l'autel avec une pince. Et il en toucha ma bouche et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité est ôtée, et la propitiation est faite pour ton péché. » « Un des Séraphins vola vers moi. » La rapidité du mouvement indique l'empressement que Dieu met à tranquilliser la conscience, à bander la plaie du cœur brisé, à guérir l'âme souffrante. L'énergie de l'amour divin hâte le vol du Séraphin, lorsqu'il quitte le trône de Jéhovah pour s'approcher du pécheur qui se reconnaît perdu. Ce Séraphin vole du trône à l'autel d'airain, dans le parvis hors du temple, où s'élevait sans cesse, en bonne odeur à Dieu, la fumée de l'holocauste journalier : un agneau symbole et type de l'Agneau de Dieu qui devait venir s'offrir à la justice divine pour nos péchés, comme une victime parfaite, agréable au Père et pleinement suffisante pour expier tous nos péchés.

C'est avec ce charbon, tout imprégné de la bonne odeur du sacrifice, que le Messager du Seigneur, revenant avec la même rapidité, de l'autel au Prophète, en touche ses lèvres et lui déclare que, par là, son iniquité est tenue pour acquittée et ses péchés pardonnés. Ainsi, à peine le trône a-t-il répandu un flot de lumière pour montrer à Esaïe la grandeur de ses péchés, qu'un flot d'amour, descendant de l'autel, vient emporter de cette âme convaincue de péché, jusqu'à la dernière trace de ses souillures. Voilà comment Dieu aime les pécheurs. Qui n'aurait confiance en Lui ?

Chers jeunes lecteurs, avez-vous dit comme Job : « J'ai péché ; » comme le péager : « Je suis un pécheur ; » comme Esaïe : « Je suis souillé. Malheur à moi ; c'en est fait de moi, » je suis perdu ? Si vous l'avez fait ou si vous le faites, en lisant ces lignes, cela vient de Dieu qui vous cherche et je l'en bénis, parce que dès aujourd'hui vous pouvez, par la foi, entrer dans la jouissance de tout ce que le Christ a accompli sur la croix. Pour cela allez à l'autel, c'est-à-dire : Allez à Jésus. En effet, vous n'avez pas besoin de voir un trône, un autel, un céleste messager. Vous avez la Parole de Dieu pour vous assurer que « Christ a souffert pour les péchés, Lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pierre III, 18). Cette même Parole vous déclare aussi que « quiconque croit est justifié par Lui de toutes choses » (Act. XIII, 39) ; que « le sang du Fils de Dieu nous purifie de tout péché » (1 Jean I). De telles déclarations ne valent-elles pas toutes les visions possibles ? Esaïe crut que son iniquité était ôtée et son péché lavé, à la parole de l'ange. Et vous, ne croirez-

vous pas que Jésus-Christ est mort pour vous, quand la Parole de Dieu vous le dit ?

Ainsi, le trône de Jéhovah nous montre la ruine complète du pécheur, dont l'autel nous fait voir la guérison complète en Christ. Or, quel est maintenant le résultat de cette vision ? Une consécration complète au service de Dieu. Esaïe n'eut rien à faire pour obtenir le salut, mais il eut beaucoup à faire pour son Sauveur ; rien pour la purification de ses péchés, mais beaucoup pour Celui qui l'en avait purifié. Maintenant il est prêt à agir pour Dieu. « Puis j'ouïs la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? Et je dis : Me voici, envoie-moi. » Et pourtant la mission qu'allait lui imposer le Seigneur devait répugner excessivement à son cœur affectionné à Israël, auquel il s'agissait de dénoncer une sentence d'endurcissement de la part de leur Dieu irrité. Cela met les œuvres chrétiennes à la place qu'elles doivent occuper. Personne ne peut en accomplir une seule à moins d'avoir éprouvé, à quelque degré, l'influence du « trône et de l'autel. » La lumière du trône doit nous éclairer sur notre état moral devant Dieu ; les ressources que présente l'autel doivent nous faire connaître ce qu'est le Christ pour nous, avant qu'aucun de nous puisse dire : « Me voici, envoie-moi. » Oh ! qu'il en soit ainsi de chacun de vous, chers enfants ; c'est le meilleur vœu que nous puissions faire pour vous à cette fin d'année. Si, comme je l'espère, vous désirez servir Dieu et lui obéir, il faut, il faut nécessairement, que, comme tous les enfants de Dieu, sans aucune exception, vous soyez amenés à voir, à la lumière de la Parole du Dieu trois fois saint, que vous êtes pécheurs et, par conséquent, perdus ; puis à

voir le remède à cette ruine complète dans le sacrifice expiatoire du Sauveur ; avant que vous soyez capable d'en manifester le résultat par une vie de dévouement à Celui qui vous a tant aimés. Tout cela vient de Dieu, par le moyen du Fils, par l'efficace du Saint-Esprit, auquel soit toute gloire aux siècles des siècles.

Nous aurions beaucoup à dire encore sur le prophète Esaïe, auquel, s'il plaît à Dieu, nous consacrerons encore notre prochaine Etude biblique.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE ESAÏE. »

1. De quelle grâce particulière jouit le peuple de Juda sous le règne d'Ezéchias ?
2. Entre ces hommes de Dieu lequel se distingue surtout et par quoi ?
3. Sous combien de rois et lesquels prophétisa Esaïe ?
4. Que peut-on même conclure de 2 Chron. XXXII, 52 ?
5. Que signifie son nom et de qui était-il fils ?
6. Où demeurait-il et avait-il famille ?
7. Que peut-on dire du début de son livre ?
8. Qu'est-ce que semble nous décrire le ch. VI^{me} ?
9. Quand eut lieu cette vision ?
10. Où eut-elle lieu ?
11. Que vit le Prophète ?
12. De qui le Seigneur était-il entouré ?
13. Que disaient-ils en s'entreprépondant ?
14. Qui est Celui qui est appelé ici l'Eternel des armées ?
15. Comment le savons-nous ?
16. Que sont les Séraphins dont il est ici question ?
17. Qu'est-ce que signifie le même nom dans cinq autres passages ?
18. Qu'éprouva Esaïe à cette vision ?
19. Qu'est-ce qui lui inspirait cette terreur ?

20. Nommez deux saints hommes à qui il arriva quelque chose de semblable.
21. Que fit alors un des Séraphins ?
22. Sur quel autel prit-il un charbon ardent, et qu'en fit-il et que dit-il au Prophète ?
23. Qu'est-ce que représente ce charbon ?
24. Quel fut le résultat de cette vision pour le Prophète ?



Le couteau à papier.

En face du témoignage de toute la parole de Dieu, combien n'est-il pas de gens qui persistent à croire que, parce que leur actes extérieurs ne sont pas immoraux, ils valent mieux que d'autres aux yeux de Dieu ; qu'ils ne sont « pas comme le reste des hommes, » bien que participants de la même nature corrompue ; et qu'une série de devoirs religieux, pour la plupart inventés par les hommes et qu'ils s'imposent à eux-mêmes, en y ajoutant ce qu'ils appellent leurs « bonnes œuvres, » leur vaudra, ou tout au moins leur fera atteindre le salut éternel. Si à cela, ils joignent une connaissance des vérités de l'Évangile, dans lesquelles ils ont été instruits dès leur enfance, et qu'ils croient de la même manière que le commun des hommes croient des faits historiques, ils se figurent être assurément sur le chemin de la vie éternelle et continuent d'année en année à « faire des progrès, » ainsi qu'ils se l'imaginent, « dans la bonne voie. »

Une personne, que nous appellerons Mlle Elisa, était de ce nombre. Dans son cas, cette vue de son propre état était si enracinée que rien ne pouvait la convain-

cre, même qu'elle était une *pécheresse*. Qui aurait supposé qu'une chose aussi simple qu'un couteau à papier de bois de sapin, fabriqué dans les montagnes de la Suisse, et acheté de quelque paysan, deviendrait l'instrument pour la convaincre de son état de perdition, elle si profondément enracinée dans sa propre justice. Cependant il en fut ainsi. Un ami chrétien qui, de ses montagnes natales, avait apporté avec lui ce couteau à papier en Angleterre, conversait un jour avec elle sur le sujet du salut. Il la connaissait depuis l'enfance et, dans les dernières années, il avait souvent essayé de lui montrer qu'elle se trouvait dans un état de perdition, et que le chemin dans lequel elle marchait ne pouvait absolument pas aboutir à la vie éternelle. Jusque-là tout avait été vain; mais, un jour, il prit le couteau à papier qui était sous sa main et s'en servit pour tirer deux lignes imaginaires, divergeant d'un seul point et formant les deux côtés d'un triangle, et il lui demanda s'il était possible que ces lignes se rencontraient jamais, même continuées à l'infini? Une des lignes indiquait « le chemin étroit qui mène à la vie; » l'autre, « la route large qui mène à la perdition. »

Elle ne parut pas, tout d'abord, faire grand cas de ces figures, mais l'Esprit de Dieu intervint en puissance, pour lui en faire l'application, et quelques semaines plus tard, son esprit étant sous l'effet d'une autre direction, elle se souvint de cet ami et de la figure qu'il avait employée et se dit qu'elle voulait garder le couteau à papier comme un mémorial; car le moment où il fut employé pour lui expliquer son état fut le premier moment en sa vie, où elle commençât à douter de la bonté de la marche qu'elle poursuivait.

Peu de temps après elle trouva la paix par la connaissance de Christ et la foi en son précieux sang.

Presque jusqu'à sa mort, elle garda le couteau comme un agréable souvenir du plus grand événement de sa vie — savoir sa conversion des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu ; puis il fut renvoyé à l'ami qui avait été l'instrument privilégié de sa conversion, avec la date de l'événement écrite de sa propre main sur le couteau à papier : « *Mars, 1828.* »

Ce petit incident est rapporté avec l'espoir qu'il puisse ouvrir les yeux de quelques-uns sur la terrible erreur dans laquelle ils se trouvent. Lecteur, vous désirez aller au ciel, n'est-il pas vrai ? mais dans quel chemin êtes-vous ? Il n'y a qu'un chemin. Christ lui-même le déclare : « JE SUIS LE CHEMIN. » Avez-vous jamais été réellement à Christ et avez-vous eu à faire avec lui personnellement au sujet de vos péchés ? Si cela n'est pas, vous êtes encore dans « la route large qui mène à la perdition ; » car Christ le déclare encore : « Je suis la Porte ; » et si vous n'êtes jamais entré par lui, assurément vous n'êtes pas dans « le chemin étroit » — vous êtes dans l'autre, par conséquent. Et quelles que soient vos pensées à l'égard de vous-même, soyez certain que *la route dans laquelle vous êtes ne rencontrera jamais celle que vous cherchez.*

L'ami qui se servit du couteau à papier avait un frère qui occupait un poste religieux. Cependant, chose triste à dire, bien que ce frère eût tant à faire avec la vérité de l'Évangile, il ignorait entièrement le besoin qu'il en avait en tant que pécheur, perdu ; il n'avait jamais senti qu'il en était un, ni connu cette vérité : « A moins qu'un homme ne naisse de nouveau, il ne

peut voir le royaume de Dieu. » Ecrivant un jour à son frère chrétien, il se plaignit de ce que ce dernier ne s'informait jamais des « progrès » qu'il pouvait faire du côté du salut. En réponse, son frère esquissa sur une feuille de papier la simple figure qui avait été pour Mlle Elisa un moyen si remarquablement béni, traçant comme ci-devant, deux lignes, écrivant au bout de l'une « CIEL, » et « ENFER » au bout de l'autre ; après quoi il dit : « Comment est-il possible *de faire des progrès* vers le salut ou dans le chemin du ciel, tant qu'on chemine encore sur la route large de l'enfer? » A vous, lecteur, si vous ne connaissez pas encore Christ, s'adresse la même question. Remarquez qu'il s'agit du *chemin dans lequel vous êtes*. Vous pouvez être très aimable, les hommes peuvent voir en vous une conduite irréprochable; vous pouvez avoir fait beaucoup de progrès même dans la connaissance religieuse; vous pouvez avoir renoncé à beaucoup de choses mauvaises et en faire beaucoup de bonnes; tout cela et plus encore est bien possible; mais qu'est-ce que tout cela a affaire avec *la route dans laquelle vous êtes*? Si *cette route* est mauvaise, la fin en doit être la perdition — la misère éternelle, aggravée par la pensée que vous avez été averti — averti avec sérieux et bonté, et que vous n'avez pas voulu vous retourner. De nouveau nous répétons qu'à moins que vous n'ayez eu affaire avec Christ lui-même à l'égard de vos péchés, *vous êtes encore sur la fausse route*. Cette route n'atteindra jamais — c'est de toute impossibilité — la destination que vous comptez sans doute atteindre. Que Dieu vous donne « la repentance pour la vie, » et vous conduise à CELUI qui seul est « le Chemin, la Vérité

et la Vie; » à Celui, dont le sang précieux peut seul vous purifier de tout péché; dont la mort sur la croix pour des pécheurs prouve l'effroyable caractère du péché aux yeux de Dieu, et l'effroyable danger dans lequel vous vous trouvez, si vous persistez à essayer d'atteindre le ciel sans ce sang expiatoire, sans passer par la « Porte, » sans *Christ*, car dans la route où vous êtes, *Lui n'est pas.*

La fin de toutes choses approche. La dernière heure sonnera bientôt. Qu'elle ne vous trouve pas sur la route où vous avez marché si longtemps. « Etant repris par moi, convertissez-vous : Voici, je répandrai sur vous mon Esprit, je vous ferai connaître mes paroles » (Prov. I, 23). Que cette invitation miséricordieuse ne vous soit pas adressée en vain. Convertissez-vous pendant que vous le pouvez, convertissez-vous MAINTENANT. Que la lecture de l'incident ci-dessus vous conduise à agir ainsi, par la grâce de Dieu; alors, comme celle dont la conversion est rapportée, vous aurez sujet de le bénir pour le *couteau à papier.*



Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux; mais sache que pour toutes ces choses, Dieu t'amènera en jugement. Ote le chagrin de ton cœur, et éloigne de toi le mal; car le jeune âge et l'adolescenco ne sont que vanité. Mais souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et avant que les années viennent, desquelles tu dises : Je n'y prends point de plaisir. (Eccl. XII, 1-5.)



Le Juste et le Méchant.*(Ps. I.)*

Heureux le cœur dont l'allégresse
Est dans la Loi de son Sauveur ;
Heureuse l'âme qui, sans cesse,
Rejette l'impure sagesse
De l'incrédule et du pécheur.

Heureux ! heureux ! qui, plein de joie,
Buvant aux sources de la foi,
Et du moqueur laissant la voie,
Docilement toujours se ploie
Aux saints appels de cette Loi.

Tel que l'arbre, dont le feuillage
Verdit sans cesse au bord des eaux,
On voit le juste d'âge en âge,
En sa saison, malgré l'orage,
Toujours fertile en fruits nouveaux.

Mais, loin des saints, loin de la grâce,
Le méchant ailleurs s'en ira :
Semblable, hélas ! en sa disgrâce,
A la balle que le vent chasse,
Avec sa voie il périra.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Lettres aux lecteurs de la Bonne Nouvelle	9, 51, 58, 154 159
Frères et sœurs (<i>suite et fin</i>)	17
Plus blanc que la neige	21, 40, 70, 91, 111, 150
Les cicatrices	57
L'heureuse Nancy	66
Toiles d'araignée	81
Suis-moi!	97
La prière du petit Henri	121
La mort d'un petit enfant	145
La foi de la vieille Ecossaise	154
Fragment	168
Noms, titres et caractères du Fils de Dieu	177, 259, 262
Le Seigneur arrangera tout!	180
La vitre cassée	185
Le songe d'un homme affamé	190
La petite messagère de bonnes nouvelles.	193
La prière exaucée	213
Les sangliers	227
Feuilles d'automne	228
Simon, le sot	251, 255, 267
Le petit garçon aux cheveux bouclés	257
La dette est payée	241
Jésus seulement	258
Genèse VIII, 9	265
Le potage roux	267
Le couteau à papier	281

ÉTUDES BIBLIQUES.

	Pages.
Un résumé de l'histoire biblique	5
Ruine du royaume d'Israël	25
Les Samaritains	49
Le prophète Jonas	73, 105, 125
Le prophète Amos	145
Le prophète Osée.	169
Ezéchias, roi de Juda	206, 218
Manassé et Amon, rois de Juda	246
Le prophète Esaïe	275

POÉSIES.

Psaume XXIII.	24
Cantate pour des enfants chrétiens	48
Les Pèlerins	105
Notre port est au ciel	155
Le casseur de noix	157
A un petit enfant.	217
La venue du Seigneur	264
Le Juste et le Méchant	286
Cantiques	120, 195

